

Le moine d'Asmara

Georges-Jean Arnaud

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

G.-J. ARNAUD

ESPIONNAGE



Le **MOINE** **d'ASMARA**

FLEUVE NOIR

LE MOINE D'ASMARA

Dans la collection « Espionnage » :

Echec au tirailleur Commandeur.
Misspidelet pour le Commandeur.
Eacsimilé et la Mamma.
Beufoesjantes dans un fauteuil.
Maieusré, Commandeur.
La Celinealpaite révérend.
Desipalisesuleits.
Ce Commandeur perclus combine.
Eoolsbiangde marins...
Ce Commandeur et les spectres.
Centégéants de sang.
Ce Commandeur et la voyante.
Be Commandeur Commandeur.
De Commandeur Commandeur.
Le Commandeur soufite et touche.
Les Commandeur et la piste.
Escadron spécial et l'évadé.
Siège pour le Commandeur.
Un Commandeur et le Commandeur.
L'aminequel pour le Commandeur.

C.-J. ARNAUD

LE MOINE
D'ASMARA

ROMAN D'ESPIONNAGE

ÉDITIONS FLEUVE NOIR
69, Boulevard Saint-Marcel – PARIS-XIII^e

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'Article 41, d'une part, que les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (alinéa 1^{er} de l'Article 40). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les Articles 425 et suivants du Code Pénal.

© 1975 « Éditions Fleuve Noir », Paris. Reproduction et traduction, même partielles, interdites. Tous droits réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S. et les pays scandinaves.

CHAPITRE PREMIER

Le camion-laboratoire suivait immédiatement la Jeep et loin derrière venait le Dodge bourré d'explosifs. Précaution non gratuite répétait inlassablement Gino Marani, le chef de la mission de prospection pétrolière. Il avait quinze années d'expérience et avait vu sauter une demi-douzaine de camions-labos.

— Les gars se foutaient de la dynamite. Ils finissaient par l'oublier. Et puis un beau jour...

Les autres se résignaient d'autant plus que Marani était le premier à prendre le volant du Dodge peint en rouge et zébré de noir. Tout juste si des pancartes marquées « Explosifs » n'étaient pas accrochées sur ses flancs devant et derrière, mais en plein territoire rebelle ce genre de provocation était inutile.

La mission opérait dans le nord-ouest de l'Erythrée, province de l'Ethiopie, à deux cent cinquante kilomètres de la capitale, Asmara, dans une zone au climat hostile, à la végétation rare. De plus, tout ce territoire était contrôlé par le Front de libération érythréen, qui revendiquait l'indépendance totale pour cette prétendue province. La dernière mission de prospection américaine était prisonnière des maquisards depuis pas mal de temps à Biscia et servait d'otage au cas où les militaires d'Addis-Abeba auraient tenté la moindre opération dans le coin.

Il avait fallu des mois de tractations, beaucoup d'argent et même un boutre plein d'armes à ras bord venant d'Aden et payé par la société pétrolière pour que la mission reçût l'autorisation de se livrer à ses recherches. Sous la surveillance du Front, représenté par Mollah, lieutenant dans l'Armée de libération, un Erythréen bon sang, ancien étudiant en physique à Asmara, qui avait rejoint, un an plus tôt, les rebelles avec six cents de ses camarades. Un charmant garçon d'ailleurs, qui sympathisait avec les techniciens italiens appartenant à la petite société Somaco, sorte de coopérative fondée par des ingénieurs de Turin. De tous les étrangers, les Péninsulaires restaient, sinon les mieux acceptés, du moins les mieux tolérés par le F.L.E.

Mollah était capable de lire les résultats enregistrés par les différents appareils, que ce fût en gravimétrie, en magnétisme ou en sismologie, et il était impossible ou presque de lui faire prendre des

vessies pour des lanternes.

Tout en conduisant le Dodge à moitié bourré de dynamite, Gino Marani, toujours un peu crispé par la présence de sa cargaison, se consolait en pensant que les véritables résultats ne pourraient être obtenus que dans les laboratoires perfectionnés, où l'on analyserait longuement toutes les données.

La Jeep de tête, conduite par Mollah, stoppa au sommet d'une crête et les quatre Italiens rejoignirent le jeune lieutenant qui leur désignait une construction en pierre à moins d'un kilomètre.

— Un ancien fortin italien. Il est vide. On pourrait y camper pour aujourd'hui.

— Ça doit grouiller de scorpions et de serpents, non ? fit Aldo Peri, le sismologue.

— Pas forcément. On aura toujours un peu d'ombre. Il doit même y avoir un puits.

Marani abandonna son Dodge à distance respectable avant de retrouver les autres à l'intérieur des murs. L'endroit était net de végétation, possédait des lambeaux de toits qui procuraient une ombre relativement fraîche. En un clin d'œil, Felice Tamburi, le spécialiste en gravimétrie, installa la table de camping, le petit producteur de glaçons fonctionnant au butane, le whisky, des boîtes de bière. Ils burent avidement avant toute chose.

— On pourrait rester un ou deux jours dans le coin, dit ensuite Marani. Ça peut donner quelque chose.

Ils approuvèrent tous. Tamburi commença de préparer le repas du soir à base de conserves tandis qu'ils s'installaient sur des pierres écroulées.

— Rien ne viendra peut-être récompenser vos efforts, dit l'Erythréen en tirant doucement sur sa cigarette américaine. Mes amis du Front ne se sentent nullement liés par un accord quelconque. Ils vous ont autorisés à prospecter mais c'est peut-être beaucoup d'argent, de travail et de peine perdus. S'il y a du pétrole, nous l'exploiterons nous-mêmes.

— Bah ! dit Clerici, spécialiste en électronique, vous achèterez peut-être du matériel d'exploitation à l'Italie. Ce sera déjà beaucoup.

— Si j'ai droit à la parole, répondit le jeune étudiant, je vous promets de faire ce que je pourrai.

Au cours de ces discussions-là Marani avait parfois des sueurs froides. Il restait sur ses gardes. Mollah pouvait découvrir au moindre incident qu'il avait été dupé. Parfois ses compagnons, oubliant toute prudence, laissaient échapper quelques expressions américaines. Pourtant, cette mission avait été soigneusement préparée. Bien que

tous originaires de familles d'émigrés, ils étaient nés aux U.S.A., s'étaient retrempés durant trois mois dans l'atmosphère turinoise pour redevenir de véritables Piémontais. Mais qu'aurait dit Mollah en apprenant qu'ils travaillaient en fin de compte pour un consortium des plus grandes compagnies américaines ? Il en frémissait à l'avance, se demandait s'ils en sortiraient vivants.

— Encore un verre ? proposa Tamburi.

— On boira du chianti, répondit Clerici. Sauf Mollah, qui est fidèle à la Pilsen. Encore que celle-ci sorte des brasseries de l'empereur.

— Plus maintenant, répondit l'étudiant. Le Négus a longtemps profité des bénéfices que lui rapportaient les ventes de cette bière et aussi du monopole des autobus. Il pouvait vivre fastueusement et jeter l'argent par les fenêtres. Il avait même l'impudence de décerner des prix récompensant des étrangers. Le dernier a été Léopold Senghor pour l'ensemble de son œuvre poétique.

— Mais, fit malicieusement Peri, ce sont des affaires intérieures à l'Ethiopie puisque vous-mêmes réclamez votre indépendance.

— N'empêche qu'elles ont grevé lourdement nos ressources propres.

— Pas de politique, trancha Marani, peu soucieux que ses compagnons se laissent entraîner à quelque imprudence. Qu'allez-vous nous faire manger, ce soir, Tamburi ?

— Du thon en sauce tomate avec du riz, des ananas au sirop dans lequel j'ai versé un peu de kirsch, et une salade de cœurs de palmiers pour commencer. Mais le chianti est d'origine.

Il ajouta que c'était le vieux Branco qui lui en avait cédé quelques bouteilles. Branco possédait une auberge dans Asmara même et sa fille Galla, jolie et peu farouche, avait laissé quelques souvenirs dans l'esprit des prospecteurs.

— On aurait dû l'emmener, disait Peri. Elle ferait bien dans le décor.

— Le repos du prospecteur, soupirait Clerici.

Mollah prenait un air gêné. Très chaste, comme tous les combattants du Front, il était partagé entre son sentiment ancestral pour les femmes et les nouvelles prises de position en faveur d'une condition féminine moins dégradante que celle qui existait encore dans le pays. Il prit place autour de la table avec les autres, mangea sobrement et se contenta de finir sa boîte de bière ouverte pour l'apéritif. Ses compagnons y allaient plus allègrement avec le chianti.

— Si cet endroit donnait des résultats, soupira-t-il. Nous aurions bien besoin de pétrole. Enfin, le futur Etat indépendant.

— Vous y croyez vraiment ? demanda Tamburi, la bouche pleine.

N'oubliez pas que les nouveaux patrons d'Addis sont des militaires. Ils ne vont pas accepter facilement la partition d'une province comme celle-ci.

— Ils y seront bien obligés, répondit l'étudiant. Nous avons bien travaillé en profondeur. La population nous est acquise et nous contrôlons la plus grande partie du pays. Même les routes principales et le chemin de fer d'Asmara à la mer. Aucun convoi militaire ne pourrait plus pénétrer dans cette zone.

— Lorsqu'ils auront réglé leurs problèmes internes ils s'occuperont ensuite de vous, promet Clerici sans méchanceté.

— Nous serons sur nos gardes. Mais il y a déjà des tractations secrètes avec la junte.

— Il vous manque de l'armement moderne.

— On a promis de nous en fournir, répondit Mollah.

Puis il se rembrunit comme s'il en avait trop dit et se pencha de nouveau vers son assiette en carton.

Les quatre Italiens échangèrent un regard surpris mais Marani fronça ses sourcils épais pour leur conseiller de ne pas insister. Lui ne voyait que sa mission. Et surtout il voulait éviter que le garçon ne découvrit qu'ils travaillaient en réalité pour les plus grandes sociétés américaines et non pour l'Office italien des pétroles.

— Si on pouvait trouver un peu de viande fraîche, dit Tamburi pour changer de conversation. Il n'y a pas de bergers dans le coin ?

— On peut essayer d'en dénicher un et lui acheter un chevreau.

— Hum ! à la broche ce serait bon, dit Peri. J'en ai l'eau à la bouche.

Le soleil se couchait déjà et dans quelques instants il ferait nuit. Ils activèrent la fin du repas pour installer leur couchage, des lits de camp confortables. Inutile de dresser la tente, il ne pleuvrait pas de sitôt.

Marani bourra sa pipe et sortit du fortin pour jeter un coup d'œil au Dodge. Sans la protection du Front et la présence de Mollah, il n'aurait pas osé le laisser ainsi à plusieurs centaines de mètres, mais nul n'aurait eu l'audace de passer outre aux instructions des rebelles, transmises avec une rapidité déconcertante, de bouche à oreille, dans tout le nord-ouest de l'Erythrée.

Tout en tirant sur sa bouffarde il fit le tour du véhicule à distance. Tout paraissait tranquille. Le ciel brillait d'étoiles et une fraîcheur relative promettait une nuit supportable. Le silence n'était pas total. Il y avait des bruits lointains, quelques hyènes ou quelques vautours en chasse. Mais rien de bien inquiétant et après quinze bivouacs semblables dans ce pays et quelques centaines d'autres un peu partout

dans le monde, Marani n'éprouvait aucune anxiété particulière. Il retourna vers ses compagnons qui avaient allumé un feu à l'intérieur du fortin.

— On fait la vaisselle, dit Tamburi.

Les assiettes en carton brûlaient avec les quelques détritus habituels. Les boîtes de conserve avaient été enterrées dans un coin. Mollah appréciait cette façon de procéder et ils ne laissaient jamais de traces déshonorantes de leur campement lorsqu'ils s'en allaient.

— Demain, nous commencerons une série d'explosions, annonça-t-il, à quatre *miles* d'ici.

Il alla chercher des photographies aériennes datant de plusieurs années et représentant le plateau sur lequel ils se trouvaient.

— Ces plissements érodés, ces failles...

— Certainement comblées, remarqua Peri.

— Oui, mais cela nous laisse quelque espoir. Nous verrons les résultats.

— Ils ne sont pas toujours évidents dans un premier examen, dit Mollah. Je sais que vous allez envoyer une masse de papiers à vos laboratoires perfectionnés, qui épluchent chaque détail, chaque donnée... Nous n'avons aucune garantie à ce sujet.

Un silence embarrassé suivit. L'Erythréen soulevait un point délicat évidemment.

— Je suppose, ajouta-t-il, que vous ne pouvez pas vous engager au nom de vos supérieurs hiérarchiques ?

— Non, répondit franchement Marani, qui songeait qu'une vérification approfondie de leur couverture italienne pourrait s'avérer désastreuse.

Il suffisait d'une visite au siège de la Somaco, à Turin, pour constater qu'il n'existait ni laboratoire ni service de recherches. Mais l'Erythrée ne disposait pas de moyens suffisants d'investigation. A moins que le Front ne fît appel au Soudan voisin ou à un pays arabe progressiste.

— C'est une question de confiance, dit-il. Mais si pétrole il y a, nous serons bien obligé de le dire. Il faudra bien l'exploiter un jour ou l'autre.

Mollah souriait gentiment comme s'il craignait de les contrarier, mais son regard et son front reflétaient une volonté têtue de mettre les choses au point.

— Certaines réserves sont connues mais non exploitées. D'autres sont tenues secrètes à des fins diverses, politiques, financières... Mais je suppose que l'Italie n'a aucune raison de se montrer réticente à ce sujet. Elle n'a aucune visée impérialiste et ses ressortissants quittent le

pays en grand nombre. Pourtant le Front leur a garanti la protection de leur personne et de leurs biens. Mais c'est un fait. Il y avait quatre-vingt mille Italiens en 1950, c'est tout juste s'il en reste trois mille aujourd'hui. Nous n'avons rien à craindre de Rome. Mais les difficultés intérieures actuelles pourraient, par ricochet, nous causer des ennuis. Votre pays a besoin d'argent et, en échange de prêts, il peut se croire obligé de fournir certaines compensations ou garanties. Ce pourrait être, par exemple, l'indication d'un important gisement découvert chez nous. Les Allemands, qui viennent de vous prêter pas mal de marks, deviennent de plus en plus nombreux dans ce pays. Déjà, en Ethiopie, ils participent activement à la lutte contre la famine au Wollo. Ils sont très efficaces.

Marani hocha la tête. Il avait vu les Allemands à Dessié, capitale de la province éthiopienne ravagée par la famine. Très efficaces, très organisés, mais, comme la plupart des autres nationalités présentes sur les lieux du grand drame, usant plus de raison que de cœur, prenant leurs distances avec les populations affamées, recherchant la façon la plus confortable de faire la charité. Il revoyait les soirées dans les hôtels, toutes ces filles « charitables » dînant en robe du soir et faisant une bringue à tout casser. On ne pouvait pas pleurer tout le temps sur les malheureux enfants danakils au ventre gonflé. Il fallait bien prendre un peu de bon temps ! Peut-être était-il trop rigoriste, trop enclin à la critique. Ces gens-là faisaient du bon travail malgré tout, mais en technocrates de la charité.

— Les jeunes gens des pays nantis viennent faire leur stage de bonne conscience, disait Mollah comme en écho à ses propres pensées. C'est très très bien mais un peu froid. Cette froideur même nous laisse rêveurs. Pour eux, nous ne sommes toujours que des sous-hommes certainement.

— Vous exagérez, dit Clerici. Il y a eu un grand mouvement de solidarité pour secourir ces gens du Wollo. Mais vous croyez qu'on va, comme ça, filer à Bonn nos résultats en échange de quelques marks ? D'abord, il faudra des mois avant d'obtenir une certitude. Qui risque d'être décevante pour tout le monde. Nous autres, nous serons ailleurs, peut-être dans l'Insulinde ou en Alaska.

La gaffe ! Monstrueuse ! Clerici s'en rendit compte immédiatement et, comme un imbécile, marqua un temps d'arrêt au lieu de continuer comme si de rien n'était.

— L'Alaska ? s'étonna doucement Mollah.

Il répéta :

— L'Alaska.

— Bien sûr, dit Marani en tapotant les cendres de sa pipe. C'est maintenant la grande ruée. On y rencontre des Français, des Japonais

même. Nous espérons obtenir un permis de recherches, mais rien n'est fait.

Le regard de Mollah était impénétrable. D'ailleurs, ce garçon devait avoir du sang arabe dans les veines car il était plus asiatique qu'africain. Il les avait bien trompés jusqu'à présent et Marani découvrait qu'il avait été toujours à l'affût de la moindre erreur et que celle que venait de commettre Clerici n'était pas aisément réparable.

— Donc les résultats définitifs vous échapperont ? demanda l'étudiant.

— Pas tout à fait. Imaginez que nous passions trois mois en Alaska... Au retour nous allons quand même aux nouvelles. Voir si nos précédentes missions ont rapporté.

Il insistait négligemment sur cette histoire d'Alaska pour bien montrer qu'elle ne le gênait pas, mais Mollah était-il dupe ? Bah ! que risquaient-ils ? Une suspicion accrue ? Désormais, ils se méfieraient encore plus. Il ne fallait rien dramatiser.

Comme il avait un geste machinal pour prendre sa blague à tabac, il le refréna :

— Je vais me coucher. Demain, on commencera tôt. Dès le lever du soleil.

— Le jus sera prêt, annonça Tamburi. Moi aussi je vais m'allonger.

Une fois dans son sac de couchage il essaya en vain de trouver le sommeil. Ainsi, il put constater que Mollah était le dernier à venir s'étendre sur son lit de camp.

*

A peine le petit déjeuner avalé, Peri se dirigea vers le camion-laboratoire.

— J'ai quelques réglages à effectuer. Qui s'occupe des explosifs ?

— Moi, dit Clerici.

— J'ai indiqué sur la carte les endroits où il fallait les disposer, dit Marani. Tamburi, vous l'accompagnez ?

— Soit ! A tout à l'heure.

Le Dodge s'ébranla le premier, suivi de la Jeep conduite par Mollah. Marani rejoignit Peri à bord du labo.

— Dites, quelle gaffe, Clerici, hier au soir ! Vous croyez que Mollah a eu des doutes ?

— Je n'en sais rien mais mieux vaut oublier cette histoire. Nous en préoccuper risquerait de rendre notre comportement suspect.

Le camion roula lentement pendant un bon *mile*, puis s'arrêta près de la Jeep. Le Dodge revenait, avec Tamburi au volant. Il expliqua que

Clerici mettait la dernière main aux charges.

— On a trouvé des endroits chouettes pour les placer. Des creux intéressants.

— Il va suer sang et eau pour nous rejoindre, dit Marani. Je prends la Jeep pour aller à sa rencontre.

— Bah ! ça lui ferait du bien de perdre un peu de graisse.

Clerici devait bien peser ses cent quatre-vingt-dix livres, mais il était surtout musclé.

Marani roulait doucement, attendant de voir apparaître la silhouette pour se diriger vers elle. Le soleil montait à l'horizon et déjà l'atmosphère devenait irrespirable. Sur la gauche, des falaises irrégulières mais très blanches l'éblouissaient. Aussi, lorsque l'explosion se produisit, il prit la lueur pour un reflet naturel du soleil sur ces roches. Mais le bruit, effroyable, lui arracha un cri de douleur. Il avait l'impression d'avoir les oreilles percées. Puis le souffle souleva une mini tempête de sable qui l'obligea à s'arrêter net, couché sur le volant, la tête protégée par ses bras.

CHAPITRE II

Lorsqu'il releva la tête, une colonne de sable épaisse montait vers le ciel, cachant le soleil levant. Il passa machinalement sa première, la pensée obsédée par ce qu'il allait découvrir sur les lieux mêmes de l'explosion. Il ne comprenait pas comment cette charge de dynamite avait pu exploser prématurément. Certes, il avait assisté à bon nombre d'accidents mais rarement à un de ce genre.

La tôle de la Jeep crépitait sous les grains de sable qui retombaient toujours et il en recevait également sur le visage et dans les cheveux. Mais à nouveau le soleil réapparaissait. Il accéléra et atteignit un amas de roches déchiquetées. La charge avait été déposée dans une cavité naturelle, assez profondément pour provoquer le mini-tremblement de terre nécessaire à l'étude des couches souterraines. Il arrêta la Jeep, sauta à terre.

La première chose qu'il aperçut fut une chaussure d'homme. En toile beige avec une semelle épaisse en plastique. Il la reconnaissait parfaitement. Elle était intacte. En approchant, il vit même que la bride n'était pas ouverte, et pour cause : le pied de Clerici était toujours à l'intérieur et l'espèce de bâton blanc et rouge qui en dépassait devait être le tibia du malheureux. Il détourna les yeux, l'estomac soulevé, mais sachant qu'il ne vomirait pas. Il avait souvent vu des corps affreusement déchiquetés et il irait jusqu'au bout.

La plus grosse partie du corps de Clerici. Le torse coupé à hauteur du ventre. Intact avec la tête à peine égratignée. Mais les côtes basses saillaient et lui rappelaient ces boutres en construction dans les chantiers d'Arabie, lorsque les couples de bois ne sont pas encore recouverts par les planches de la coque. Il se pencha sur le visage parfaitement reconnaissable. Clerici avait les yeux fermés. Un dernier instinct au moment de l'explosion. Mais il ne comprenait toujours pas comment la charge avait pu partir toute seule. Il regarda autour de lui, aperçut des débris sanglants. Quelque chose qui ressemblait à une main, plus loin une jambe certainement. Il faudrait tout rassembler, creuser une tombe. A moins de tout placer dans un sac de plastique, de sceller ce dernier et de le placer dans une soute du camion-labo. Mollah le conseilleraient utilement à ce sujet.

D'ailleurs, ils arrivaient. Mollah et Tamburi. Ce dernier courait en

avant, le visage décomposé. L'Erythréen suivait avec moins d'affolement.

— Clerici ! hurla-t-il.

Marani inclina la tête. Haletant, Tamburi arriva près des restes, se mit à sangloter nerveusement. Mollah les rejoignit, se pencha vers le visage de Clerici et le fixa longuement.

— Il n'a pas souffert.

— Non, pas le temps. Mais je ne comprends pas comment cette saloperie a pu exploser... Chaque charge est réglée sur une fréquence différente et la radio de commande est dans le camion, inerte. Il faut l'alimenter avec une pile pour qu'elle fonctionne, et après chaque série d'explosions, je veille moi-même à ce qu'elle soit ôtée.

Là-bas, le camion-laboratoire roulait doucement vers eux, conduit par Aldo Peri. Le Dodge aux explosifs restait seul à plus d'un *mile*.

— Nous avons placé six charges, expliquait, entre deux hoquets, Tamburi, vert d'émotion. Dans un demi-cercle cette fois.

— Avant toute chose, il faut réunir ses restes, dit Marani. Je vais chercher le matériel dans le camion-labo.

— Si vous voulez..., proposa Mollah.

— Merci, mon vieux, mais je dois vérifier quelque chose.

En quelques enjambées il rejoignit sa Jeep, fonça dans un nuage de sable et de poussière vers le camion-labo. Le gros Fiat était arrêté au haut d'une éminence. Peri paraissait pétrifié à son volant. Marani grimpa sur le marchepied, passa le bras par la vitre ouverte et lui secoua l'épaule :

— Eh ! Aldo...

Le sismologue tourna la tête vers lui. Son visage était blanc, comme s'il avait débronzé d'un coup, les yeux creux comme des cavernes, le regard mort.

— Clerici..., murmura-t-il.

— Il n'y a plus rien à faire pour lui. Venez avec moi.

Il dut ouvrir la portière, le tirer et le soutenir presque pour le guider vers l'arrière du camion. A l'intérieur climatisé du véhicule, il ouvrit le seul coffre à combinaison, en sortit l'émetteur radio qui commandait les explosions. L'appareil n'était pas en état de fonctionner puisqu'il n'y avait aucune pile.

— Vous voyez comme moi, n'est-ce pas ?

Peri inclina la tête.

— Il ne pouvait déclencher l'explosion.

Il soupira de soulagement. A tout hasard, il prit un voltmètre pour essayer de détecter un courant résiduel, mais l'appareil resta inerte,

l'aiguille sur le zéro. Il voulait que Peri fût témoin de toutes ces vérifications.

— Aidez-moi. Il nous faut un grand sac en plastique, des gants en caoutchouc... Des pelles aussi.

— Vous allez le laisser là ?

— Je crois que oui. Si les flics d'Asmara veulent pratiquer une autopsie, nous leur indiquerons la tombe mais nous les avertirons par radio. Il m'étonnerait qu'ils osent venir en plein territoire rebelle.

Peri l'aida à transporter le tout à bord de la Jeep mais refusa d'embarquer.

— Je ne veux pas le voir.

— Comme vous voudrez, lui répondit Marani. Ce n'est d'ailleurs pas nécessaire. Tamburi et Mollah sont là-bas.

Il approcha la Jeep au maximum. L'Erythréen aperçut les pelles et parut songeur. Les deux Italiens enfilaient les gants de caoutchouc mais Tamburi prolongeait l'opération, n'ayant visiblement pas le courage de commencer. Pourtant, Marani avait besoin de lui pour placer le torse dans le sac.

— Vous comptez l'enterrer sur place ? demanda Mollah.

— C'est la meilleure solution. Nous ne pouvons interrompre notre mission. Je viens d'y réfléchir. Il nous faut aller jusqu'au bout. Nous sommes trois témoins pour affirmer qu'il s'agit d'un accident et nous devons en trouver la cause. D'un autre côté, vous pourrez informer le Front de ce qui s'est passé ?

Mollah inclina la tête.

— Oui. La charge ne pouvait exploser que stimulée par l'onde de l'émetteur ?

— En principe, oui. Mais il a pu se produire un incident. La dynamite utilisée est très stable et spéciale pour pays chaud. Mais le détonateur, lui, a pu être déclenché par n'importe quoi. Une pierre, par exemple.

— Voulez-vous que je creuse pendant que vous regroupez les restes de ce pauvre Clerici ?

— C'est très chic de votre part, le remercia Marani.

Il crut que Tamburi ne parviendrait jamais à l'aider lorsqu'il fallut glisser le torse et la tête de Clerici dans le sac en plastique, y ajouter le soulier, la main intacte, puis les autres débris. Son compagnon fut pris de nausées et dut s'écarter vivement pour vider son estomac. Marani termina seul sa tâche, transporta les deux sacs jusqu'au trou que Mollah creusait.

— Il faudra placer des pierres assez lourdes dessus, expliqua-t-il. On pourra les tirer avec le treuil du camion-labo.

Ils n'en terminèrent que deux heures plus tard, se retrouvèrent à l'intérieur du camion-labo pour boire une bière. Tous avaient les traits tirés par l'émotion et la fatigue.

— Que fait-on pour les explosifs, demanda Peri, on les fait sauter et on enregistre le choc en retour ?

Marani n'en finissait pas de bourrer sa pipe, qu'il n'avait nulle envie d'allumer.

— Non. On arrête pour aujourd'hui. On verra demain. On a du travail de classement à faire pour nous occuper... Il faut aussi rédiger un rapport sur l'accident, aviser les autorités d'Asmara par radio.

— Elles ont certainement d'autres chats à fouetter, répondit Peri.

— Oui, mais c'est notre devoir.

— Et les charges ?

— On va les récupérer. On ne peut les laisser ainsi sans prendre de gros risques. Mais je vais y aller.

— Je vous accompagne, dit Tamburi, puisque moi seul connais les emplacements exacts.

— Moi aussi, dit Mollah. Je ne veux pas rester dans ce camion. Je conduirai la Jeep, si vous voulez bien.

— Ça ne vous fait rien de rester seul ? demanda Marani à Peri.

Ce dernier secoua la tête.

— Non... Je vais commencer le classement. Vous avez raison, il faut marquer une pause, nous ne ferions pas du bon travail.

La chaleur les saisit en sortant du camion bien climatisé et Tamburi jura à cause de la transpiration qui se mettait à couler d'un coup et abondamment.

— Saloperie de pays !...

Puis il essaya de se rattraper :

— Excusez-moi, Mollah... Simple réaction de mauvaise humeur.

— Il faut y être né pour s'y plaire, répondit courtoisement Mollah. Mais c'est quand même une contrée difficile, ingrate. Nous aurons beaucoup de mal à la mettre en valeur une fois l'indépendance acquise.

Tamburi, installé à ses côtés, lui indiqua la direction à prendre pour retrouver la deuxième charge. Clerici et lui avaient découvert une série d'amas de rochers formant de petites grottes naturelles. Ils avaient dû ramper plusieurs fois pour placer leur charge au plus profond. Il fut d'ailleurs volontaire pour aller la rechercher.

— Enlevez immédiatement le détonateur, lui rappela Marani.

Il remonta avec les cartouches et, visiblement soulagé, passa d'abord le détonateur, que Marani rangea dans une boîte spécialement

conditionnée pour recevoir cet appareillage dangereux.

— Pourquoi avez-vous laissé Clerici placer seul la dernière charge ? demanda soudain Mollah.

— La présence du Dodge bourré d'explosifs l'inquiétait. Il m'a demandé de l'éloigner pendant qu'il installait la dernière charge. Je ne savais pas que je sauvais ma vie en lui obéissant.

— Je pense, dit Marani, qu'il n'avait pas trouvé un endroit idéal, qu'il revenait à la charge pour la changer de place lorsque l'explosion s'est produite.

— Nous allons chercher les autres ? demanda Mollah.

Ils roulèrent sur huit cents mètres environ avant de s'immobiliser. Depuis le camion-labo, Peri pouvait suivre leurs allées et venues grâce à un périscope perfectionné installé sur le toit du véhicule. Il vit descendre les deux Italiens, puis Mollah les rejoignit au bout d'un moment.

— La charge a roulé trop bas, expliqua Marani. Pour la récupérer il faudra creuser. Mieux vaudra faire sauter celle-là.

— Puis-je voir ?

Toujours sous un amas de rochers, une grotte miniature, presque verticale, au fond de laquelle ils pouvaient apercevoir, grâce à une torche électrique le paquet de cartouches.

— Il faudrait toujours laisser une corde attachée pour qu'on puisse les récupérer, dit Marani. Mais Clerici ne se doutait pas qu'on renoncerait à les faire exploser...

Ce furent les dernières paroles de Marani. Dans le camion, Peri assista à l'explosion qu'il venait de provoquer sciemment. Non qu'il voulût satisfaire un quelconque plaisir sadique, mais il voulait être certain que les trois hommes n'y survivraient pas. Toute cette partie du désert parut se transformer en lumière, poussière et vent violent. Le soleil s'obscurcit ensuite durant plusieurs secondes. Bien insonorisé, le camion ne permit pas à Peri de juger de l'importance du bruit.

Puis le sable retomba lentement, la poussière aussi, le soleil réapparut et le plateau reprit son apparence habituelle. Sur la droite il surprit le mouvement d'un animal moyen, peut-être un chien sauvage, une hyène. Il souhaita qu'il ne s'agît pas d'un mouton ou d'une chèvre, ce qui aurait impliqué la présence d'un berger. Mais il eut beau rester devant son périscope il n'aperçut rien de suspect.

Au bout d'une demi-heure il descendit du labo, s'installa au volant. Il savait ce qu'il allait trouver et n'en éprouvait pas un grand enthousiasme. Mais il devait vérifier la mort des trois-hommes.

Il remarqua que la Jeep avait souffert de la terrible explosion. Pare-brise en miettes, tôles écrasées sous la pluie de pierres, pneus

crevés. Et plus loin...

Jusqu'au bout il avait espéré ne pas être obligé de descendre de la cabine, mais il lui fallait subir l'épreuve, retrouver chaque corps, du moins ce qu'il en restait. Il mit pied à terre, les jambes molles, regrettant de ne pas avoir une arme. L'un des trois pouvait en avoir réchappé miraculeusement et le guetter derrière ces rochers. Il redoutait surtout Marani, le plus intelligent et le plus expérimenté du groupe, mais Mollah ou Tamburi l'auraient tout autant épouvanté.

Pour ne pas claquer des dents, il mordit très fort son mouchoir et commença de marcher. Tout de suite il reconnut le corps de Mollah. Les autres l'avaient protégé en quelque sorte, mais il avait le visage méconnaissable, scié à hauteur du nez. Pourtant, c'était bien sa tenue kaki, vaguement militaire, ses souliers de brousse. La jambe droite du pantalon, relevée jusqu'au genou, laissait voir son mollet nerveux et de couleur sombre.

De même, il identifia Tamburi, qui avait été projeté contre une dalle oblique sur laquelle il semblait s'appuyer, mais il n'avait plus de bras et son visage était une tache noire. Il n'eut pas le courage de regarder de plus près.

En revanche, Marani avait disparu. Il dut faire un effort extraordinaire pour comptabiliser les débris hideux qui s'éparpillaient sur un rayon d'une cinquantaine de mètres, afin d'acquérir la certitude que le chef de mission avait été le plus touché. Pulvérisé en quelque sorte par la terrible déflagration.

Sans hypocrisie, des larmes lui montèrent aux yeux. Comment avait-il pu en arriver là, détruire quatre vies sans la moindre hésitation ? Clerici d'abord. Une sorte d'essai avec un émetteur bricolé par lui-même à l'insu de ses camarades. Et puis ces trois-là. Pour deux cent cinquante mille dollars, dont la moitié lui avait été versée d'avance.

En titubant, il retourna vers le camion, se hissa à l'intérieur. Il ne voulait plus rien voir de cet affreux spectacle. Sur la petite tablette, les boîtes de bière de tout à l'heure n'avaient pas été jetées. Il les balaya d'un coup de main, s'installa devant le poste émetteur.

Il lui fallut une heure pour entrer en liaison avec le quartier général de la police d'Asmara. L'opérateur parlait et comprenait très bien l'italien, langue presque officielle de l'Erythrée, mais il ne saisissait pas ce que lui disait son lointain correspondant et le faisait répéter. Peri bégayait, lamentable, transpirant énormément. On devait mettre cette émotion sur le compte du choc.

— Quatre morts ! s'étonna l'opérateur. Un instant, *signore*, je vous passe le capitaine Kelcem.

Le policier lui posa des questions précises. Il n'ignorait pas qu'un

membre du Front accompagnait la mission et c'était ce qui le gênait le plus car, officiellement, il aurait dû ignorer cette situation. Mais dans ce pays en effervescence il fallait savoir faire la part des choses.

— Donnez-moi le nom des morts, dit-il.

Lorsque Peri énonça, péniblement, celui de Mollah, le capitaine Kelcem le fit répéter.

— Mollah ? Voilà qui est ennuyeux. Comment s'est produit l'accident ?

Sa surprise augmenta et il se fit soupçonneux en apprenant qu'il y avait eu deux explosions.

— Deux explosions ! dit-il d'une voix sèche. Vous êtes sûr qu'il s'agit bien d'un accident ?

— Je ne sais pas... Je ne sais plus.

— Vous êtes en plein pays rebelle. N'avez-vous pas senti des présences autour de vous ?

Peri essaya de réfléchir mais il était trop accablé, trop bouleversé, pour y parvenir.

— C'est possible...

— Des traces ?

— Non... Enfin... Une impression seulement.

— *Ignore* Peri, vous devez rejoindre au plus vite un de nos postes. Donnez-moi votre position exacte que je l'étudie.

Le sismologue la rechercha sur la carte que Marani tenait à jour. L'itinéraire emprunté y figurait en pointillé rouge avec différentes croix jalonnant les haltes. Il indiqua le vieux fortin.

— Je vois, dit le capitaine. C'est la « Casa del Cano ». Essayez de rejoindre Kerem, terminus de la voie ferrée. De quel véhicule disposez-vous ?

— Un camion. La Jeep est inutilisable... Mais il reste aussi le Dodge, bourré d'explosifs.

— D'explosifs ! hurla le capitaine.

— Pour notre prospection nous avons besoin de dynamite.

— Bien. Etes-vous capable de le faire sauter ?

Peri avala difficilement sa salive.

— Mais je devrai des comptes...

— C'est un ordre des autorités de ce pays. Ces explosifs ne doivent pas tomber entre les mains des rebelles. De plus, vous incendierez la Jeep. Un hélicoptère va prendre l'air et survoler ce territoire pour se rendre compte si vous avez suivi mes instructions. En moins de vingt-quatre heures vous pouvez rejoindre Kerem.

— Bien, souffla Peri à bout de forces. Je vais faire au mieux.

Il cessa d'émettre, alla chercher une bouteille de Cutty Sark qu'il porta à ses lèvres, en but plusieurs gorgées. Il fallait commencer par la Jeep.

Revenu près du véhicule détérioré, il ouvrit le réservoir, y fit tremper une lanière d'étoffe à laquelle il mit le feu et s'éloigna en hâte. Le réservoir explosa peu après et toute la Jeep s'embrasa d'un seul coup.

Remonté au volant du camion-labo, il roula en direction du Dodge chargé de dynamite. Mais il ne put s'en occuper tout de suite. La force et surtout le courage lui manquaient. Il avait vu les corps affreusement mutilés de ses compagnons et ne pouvait accomplir sa tâche sans penser à l'accident stupide qui le pulvériserait. Une nouvelle fois il eut recours à l'alcool pour oser s'approcher du Dodge et y installer une charge détonante. Il en profita pour jeter parmi les bâtons de dynamite l'émetteur bricolé par lui. Ainsi, il ne resterait aucune trace de son crime. Il utilisa un détonateur classique, un cordeau Bickford qui lui laisserait quelques minutes pour s'éloigner. Il y mit le feu, courut vers le camion Fiat. Le moteur tournait et il roula un kilomètre avant d'amorcer un demi-tour. Il voulait être aux premières loges. C'est alors qu'il aperçut l'hélicoptère qui arrivait du sud, volant à grande altitude. Il ricana. Le pilote apercevrait l'explosion, la Jeep encore en flammes un peu plus loin.

Le Dodge fut littéralement soulevé du sol sur deux mètres au moins avant de se disloquer dans les airs. Les débris s'éparpillèrent tout autour. L'hélicoptère se trouvait juste à l'aplomb à ce moment-là. Peri pensa qu'il aurait pu entrer en communication avec lui, mais il n'en avait pas envie. Il commença de rouler vers le sud. Dans vingt-quatre heures il serait à nouveau dans un pays civilisé, oublierai toute cette histoire. Il y aurait de mauvais moments à passer mais il s'y attendait. La police l'interrogerait longuement. Et le Front voudrait certainement tirer cette histoire au clair car c'est lui que l'on accuserait *a priori*. Il diffuserait certainement un démenti mais qui le croirait ?

Les dents serrées il commença de rouler les yeux fixés sur la vague piste tracée sur le plateau. Il passa non loin du fortin, la « Casa del Cano », sans y jeter un seul regard. Il ne voulait pas ajouter à ses remords en se rappelant la nuit qu'ils avaient passée tous les cinq entre ses pierres recuites par le soleil.

Lorsque la nuit vint, il avait parcouru les deux tiers de la distance. Il ne s'arrêta que pour se confectionner du café, dont il but plusieurs tasses. Il mangea quelques fruits séchés, alluma une cigarette avant de reprendre le volant.

Mais, épuisé, il dut s'arrêter quelques heures pour dormir, la tête

dans ses bras appuyés sur le volant. Lorsqu'il se réveilla, le soleil se levait et il aperçut un avion qui se posait au loin sur l'aéroport militaire de Kerem.

Dès son arrivée, il fut pris en charge par l'autorité militaire et pratiquement mis au secret. Comme il s'inquiétait pour son camion-laboratoire, on lui montra ce dernier dans la cour de la caserne, muni de scellés. Après avoir dormi quelques heures, il fut transféré, en hélicoptère, jusqu'à la capitale, Asmara.

Peu après, il pénétrait dans le bureau du capitaine Kelcem. Ce dernier était un homme mince, maigre même, très grand. Un visage émacié de fanatique qui impressionna Peri. La partie s'annonçait difficile avec un tel homme.

— Laissez-moi vous féliciter, dit le capitaine. Vous avez exécuté mes instructions de façon parfaite. Ni la Jeep ni le Dodge chargé d'explosifs ne tomberont entre les mains des rebelles. Nous n'avons pas besoin de leur livrer involontairement des armes.

Il s'assit, invita son visiteur à en faire autant.

— Nous avons la certitude que le Front vous a joué. Il a dû vous faire suivre et a cherché à vous liquider dans un endroit isolé. Vous avez eu de la chance de vous en tirer.

Peri prit un air embarrassé.

— Normalement, j'aurais dû partager le sort de mes compagnons. Mais pourquoi ont-ils sacrifié cet étudiant ?

— Mollah ? Justement parce qu'il était étudiant et que les dirigeants du Front se méfient des intellectuels. Bonne occasion de se débarrasser de l'un d'eux.

Il était aisé de comprendre que Kelcem désirait accréditer la thèse d'un attentat ordonné par le Front de libération de l'Erythrée et qu'il attendait de lui de quoi étayer cette affirmation. Peri n'était pas très chaud. Il devrait rester quelque temps dans ce pays et ne voulait pas encourir de risques graves en accusant délibérément les rebelles. D'autre part, il ne voulait pas mécontenter le capitaine Kelcem, qui devait être un coriace.

— L'accident est exclu, dit-il. Quelqu'un avait un émetteur réglé sur nos fréquences commandant la mise à feu et l'a utilisé au bon moment.

— Bien sûr ! s'exclama le capitaine, satisfait. Et c'est Mollah qui a dû leur transmettre ce renseignement.

C'était difficilement croyable. Mais Peri se devait de laisser planer le doute :

— C'est fort possible, en effet, mais comment les aurait-il prévenus ?

— Rien de plus facile. Il devait utiliser des points précis pour laisser des messages à ses complices.

— Mais pourquoi nous avoir donné l'autorisation de pénétrer en pays rebelle, dans ce cas ?

— Evitez de parler ainsi devant toute autre personne, dit l'officier éthiopien. Nous n'admettons pas qu'une partie du territoire soit contrôlée par ce soi-disant Front de libération. Mais ces gens-là sont rusés et calculateurs. Ils pensaient que votre mission serait sans importance. Puisqu'ils ont brusquement décidé de vous liquider, c'est qu'ils ont eu peur des résultats. Une chance que le camion-labo n'ait pas sauté lui aussi.

Tout allait comme Peri l'avait souhaité, comme on lui avait prédit que l'enquête se déroulerait. Bientôt, le monde entier aurait la certitude que l'Erythrée possédait de fantastiques réserves d'or noir. Exactement ce que désiraient ceux qui lui avaient remis cent vingt-cinq mille dollars pour tuer ses compagnons de route et qui lui devaient la même somme pour la bonne exécution du marché.

Il se décontracta, alluma une cigarette sous l'œil attentif du capitaine.

— Vous devez vous faire une idée de vos résultats, non ? Je sais qu'il faut des analyses sérieuses en laboratoire, des expertises, mais tout de même, hein ?

Peri soupira :

— Je suis lié par le secret professionnel. Je dois d'abord des comptes à ma société.

— Bien sûr, mais le Front ne veut pas attirer les convoitises sûr ce pays. Il se méfie de son voisin, le Soudan, des Etats arabes, des Chinois, des Russes et des Américains. Rien d'extraordinaire à ce qu'il ait voulu garder le secret.

Il le regarda avec une étrange lueur dans les yeux.

— D'ailleurs, vous êtes vous-même en danger. Vous leur avez échappé et ils tenteront de vous abattre. Je me dois de veiller sur votre sécurité nuit et jour.

Peri frissonna et se demanda pour la première fois s'il n'était pas tombé tête baissée dans un piège effroyable.

— Je quitterai ce pays au plus vite, dit-il.

— Hélas ! soupira le capitaine, je dois vous prier de n'en rien faire. L'enquête risque d'être longue, vous comprenez ? Et les services secrets d'Addis-Abeba voudront certainement vous entendre. Avant votre départ, vous logiez chez Branco, n'est-ce pas ?

— Je compte y retourner, d'ailleurs, dit Peri, et dormir tout mon soûl. Je suis extrêmement fatigué.

— Très bien. Mais vous restez à ma disposition et je fais surveiller discrètement l'auberge.

Voilà qui allait compliquer la tâche de ses commanditaires secrets. Ils voudraient certainement le rencontrer le plus discrètement du monde et cette surveillance n'arrangerait rien. Il devrait les mettre rapidement au courant.

— Quant au camion il est de retour sur plateforme ferroviaire. Il attendra au port, toujours sous scellés, d'être embarqué à bord d'un cargo faisant route vers l'Italie. Peut-être que le canal de Suez sera ouvert à ce moment-là.

Dans la rue, Peri héla une petite Fiat pour rejoindre son auberge. Le gros Branco l'accueillit les bras ouverts, toujours douteux avec son tablier de sommelier – il ne portait jamais de chemise – son pantalon de toile taché.

— Quelle tragédie ! s'écria-t-il. Ces pauvres *signori* !... Tamburi qui aimait tellement ma cuisine... Et les autres, bien sûr... Venez, on va boire quelque chose.

Il lui versa un americano Cinzano. S'en accorda un également. Complètement vidé, Peri promenait sur le comptoir et la petite salle minable un regard torve.

— Je n'en reviens pas d'être ici, dit-il.

— Allez, *signore*, oubliez... A votre santé !

Automatiquement il lui en prépara un second et lui annonça le menu.

— J'ai des lasagnes. Vous m'en direz des nouvelles... Des crevettes grillées aussi, toutes fraîches...

— Et votre fille, elle n'est pas là ?

— Si, bien sûr, mais elle est allée faire un tour. La pauvre, elle est toute bouleversée. Tous ces braves garçons qu'elle avait si bien connus, qui étaient si sympathiques.

Oh ! elle les avait bien connus, en effet. Il suffisait de cinquante dollars pour qu'on passât la nuit entière avec elle. Une façon comme une autre de se faire une dot...

CHAPITRE III

La Jaguar de Kovask s'immobilisa devant le péristyle de la grande maison de style colonial tapie au fond d'un parc immense, environnée par une pelouse qu'éclairaient des projecteurs. Le gazon, soigneusement entretenu, avait des airs de tapis de billard. Un serviteur noir vint lui ouvrir la portière et le précéda sur le perron, puis le confia au maître d'hôtel, auquel il remit sa carte.

— Le Commander Serge Kovask.

Une centaine de personnes tenaient à l'aise dans les grands salons de réception de la maison. L'invitation venait de Mrs Froyle, fille du sénateur Holden. C'était une femme d'une quarantaine d'années, un tantinet corpulente et ressemblant à son père. Mais le charme de ses yeux empêchait de dire qu'elle était laide.

— Oh ! Commander, je suis très heureuse de faire votre connaissance. Je crois que vous trouverez mon père dans l'orangerie où l'on prépare du punch.

Il salua plusieurs personnalités du Tout-Washington, fut soudain happé par un bras. Il reconnut avec joie son ancien patron, le commodore Gary Rice.

— Serge, mon garçon, comme je suis heureux !

— Mais je le suis aussi, sir... Comment se passe votre retraite ?

— Mal. Très mal. Je ne m'y fais pas. Mais parlons d'autre chose. Le sénateur nous attend.

Une autre surprise attendait le Commander. Parmi les quatre personnes qui entouraient le sénateur John Holden, engoncée dans une longue robe noire, il découvrit Cesca Pepini, la Mamma, qui paraissait inquiète de ses réactions.

— Vous êtes très chic, lui dit-il en lui baisant la main.

Mais elle dut penser qu'il se moquait d'elle. Le sénateur lui serra la main mais sans plus. Un peu plus tard, ils s'approchèrent du grand récipient d'argent où brûlait le punch, s'en firent servir une tasse avant que Holden ne leur fît un signe discret. Ils se retrouvèrent, la Mamma, le commodore et Kovask dans un petit bureau voisin.

— Je ne pouvais pas faire autrement que de vous inviter ici, dit le sénateur. Demain, nous nous envolons pour l'Ethiopie.

— Sauf moi, dit le commodore Gary Rice. Je ne suis ici qu'à titre de conseiller.

— En principe, je vais voir dans quelles conditions sont distribués les secours américains dans la région de Dessié, province du Wollo, là où la famine fait encore rage. J'ai de bonnes raisons de croire que tout n'est pas parfait. Mais je ne vous ai pas dérangés pour ce genre de question. Vous connaissez l'Ethiopie, Commander ?

Kovask secoua la tête.

— Ça ne fait rien. Vous avez suivi les événements ? La famine horrible, la prise du pouvoir par les militaires et la déposition du Négus. La Maison-Blanche ne sait trop qu'en dire. Elle craint que ces gens-là ne penchent trop à gauche. Mais elle a maintenu son aide. Outre des difficultés politiques, ce pays en a une autre de taille, l'Erythrée, province qui menace de faire sécession. La moitié du territoire y est aux mains des rebelles du Front de libération et les députés ont tous démissionné à la suite de différents massacres. Notre politique hésite mais voici qu'un fait nouveau vient d'intervenir. Il y aurait du pétrole en grande quantité dans le sous-sol érythréen. De quoi faire pâlir tous les autres Etats producteurs du Moyen-Orient. Du coup, la Maison-Blanche va certainement décider d'aider Addis-Abeba à lutter contre la rébellion. De puissants moyens. Un accord secret pourrait être signé d'ici à quelques mois. Et ce sont des millions de dollars qu'on va demander au Congrès pour une aventure qui pourrait bien se transformer en une autre guerre du Viêt-nam. On a déjà un point chaud en Israël, inutile d'en fabriquer un autre de toutes pièces, là-bas. Le Soudan, les pays arabes progressistes seraient bien capables d'intervenir à leur tour. Et puis j'ai de bonnes raisons de croire que cette histoire de pétrole est un coup monté. Par qui ? Je l'ignore. Tout a commencé avec une mission de prospection italienne.

En quelques mots, il leur raconta comment la mission avait été frappée par une double catastrophe.

— Rien de fortuit là-dedans.

— Le Front de libération ? demanda Kovask.

— Il nie farouchement être à l'origine de ce drame. De plus, il prétend prouver qu'il n'y a pas de pétrole dans son sous-sol ou si peu qu'il suffira juste à la consommation locale, et encore.

Le commodore lissa ses cheveux blancs. L'ancien chef de Kovask paraissait sûr de soi :

— Les sociétés pétrolières ?

— C'est possible. D'autant plus que cette fameuse mission italienne n'était en fait que l'émanation du consortium pétrolier international. Ils avaient sélectionné des Américains d'origine italienne, les avaient recyclés durant trois mois à Turin pour leur redonner un air

péninsulaire mais en fait ils travaillaient bien pour les multinationales. Voilà qui déjà me fait douter de ces bruits.

— Mais qu'est-ce qui prouve que le sous-sol est riche en pétrole ? demanda la Mamma.

— Il y a eu un rescapé, un certain Peri, qui a fourni des documents impressionnants, paraît-il.

— Un rescapé ? N'est-ce pas curieux ? demanda Kovask, perplexe.

— Oh ! oui, très curieux. Il a vu mourir ses compagnons, a rejoint la ville de Kerem sans être lui-même poursuivi. Et maintenant, il se trouve sous la protection de la police et du S.R. éthiopiens.

— Si je comprends bien, mon rôle consistera à l'approcher pour lui soutirer la vérité ? Mais son témoignage ne sera peut-être pas suffisant.

— Je le crains. Il faut savoir à quoi s'en tenir, mais obtenir des arguments irréfutables pour la Maison-Blanche et surtout pour le Congrès. Je les produirai, à l'extrême rigueur, le jour de la discussion de ces crédits, mais je pense que le nouveau président voudra bien tenir compte de mon avis avant.

— Et s'il y a vraiment du pétrole ? demanda la Mamma, malicieuse.

Holden hocha sa lourde tête. Il ressemblait à Churchill et accentuait cette ressemblance. La seule faiblesse que lui connût Kovask, avec l'amour de la bonne chère et des bons vins.

— Dieu nous en garde et protège l'Amérique ! Nous partirons demain ensemble. Vous, Mrs Pepini, vous allez devenir la *signora* Marani pour la circonstance. Marani était le chef de la mission. Peri le respectait et le craignait. Vous allez en Erythrée pour savoir ce qu'est devenu votre fils exactement. Les cadavres sont toujours dans la région tenue par les rebelles et nous n'avons que le témoignage de Peri sur leur mort.

— Croyez-vous qu'ils seraient en vie ! s'exclama Kovask, exprimant la stupeur des deux autres.

— Non, mais sait-on jamais dans ces histoires-là ? Moi, je compte m'installer à Dessié, dans la province du Wollo. Je vais éplucher les comptes de différentes organisations recevant des subventions. Mais j'aurai toujours un œil fixé sur vous. J'ignore où nous arriverons mais il est important de faire le maximum. Je ne vous cache pas que la situation me paraît grave et que je suis peut-être l'un des rares, au Congrès, à m'en soucier autant.

— Cette *signora* Marani existe, je suppose ? demanda la Mamma.

— Oui, mais elle vient d'être opérée et m'a donné son accord pour que nous fassions toute la lumière sur la mort de son fils. J'ai

d'ailleurs un dossier que vous étudiez pour bien tenir votre rôle. Son contenu n'omet aucun détail sur les deux explosions. C'est une copie du récit de Peri. Nous n'avons pas d'autre source, hélas ! C'est pourquoi ce type est très important.

— Il est à Asmara ?

— Dans une auberge italienne tenue par un certain Branco. Il y a encore deux mille à trois mille Italiens en Erythrée et commerçants pour la plupart.

— Comme couverture ? demanda Kovask.

— Représentant d'une agence immobilière canadienne. Les Italiens essayent de se fixer ailleurs. Vous aurez tout le matériel nécessaire pour proposer des commerces, des ranches et des exploitations forestières. Cela vous permettra de vous installer chez Branco au besoin. Mais attention à la police éthiopienne ! Elle est très efficace et très rapide. Le malheur serait que vous vous fassiez expulser.

Par la suite, Kovask resta encore une heure à la soirée donnée par la fille du sénateur avant de rejoindre sa voiture en compagnie de la Mamma, qui était heureuse d'économiser le prix d'un taxi.

— On dit qu'il fait très chaud, là-bas, dit-elle. Vous souvenez-vous de notre mission au Qatar ? Ça ne peut pas être pire.

— Il s'agissait aussi de pétrole, répondit Kovask. C'est toujours brûlant comme atmosphère...

CHAPITRE IV

La nuit tombait sur Asmara lorsque Galla Branco pénétra dans l'église copte. Connaissant le fanatisme des prêtres et des fidèles de cette religion, elle portait une robe stricte qui ne parvenait pas à dissimuler ses formes généreuses, une mantille noire qui masquait sa longue chevelure brune et une partie de son visage. L'intérieur de l'église était très sombre avec juste quelques cierges qui brûlaient devant les troncs, très nombreux. Plus loin, devant la statue de saint Basile, dans une chapelle latérale, la lumière était plus vive. Il y avait plusieurs personnes agenouillées.

Malgré son culot habituel, la jeune fille était impressionnée et elle glissa vers l'autel dans les zones d'ombre. Elle aperçut une porte vernie, pensa qu'il s'agissait de la sacristie et la poussa. Un gros prêtre en soutane aux reflets verdâtres était assis devant une petite table en train de compter de l'argent. Surtout des pièces. Il sursauta et étendit, dans un geste instinctif, ses mains grasses au-dessus du tas de monnaie.

Ses cheveux longs se confondaient avec une barbe poivre et sel qui lui tombait à mi-poitrine. En s'approchant elle renifla une odeur de rance assez désagréable.

— On m'a dit que je pourrais trouver le frère Frumence ici.

Le prêtre grogna. Ses petits yeux vifs avaient une curieuse façon de détailler sa silhouette. Les musulmans disaient que les curés coptes étaient tous des démons lubriques et Galla se demanda s'ils n'avaient pas raison. Mais cette façon de regarder sa poitrine et ses hanches ne lui déplaisait nullement. Sans même s'en rendre compte, elle se cambra, fit saillir l'opulence de ses seins.

— Le frère Frumence doit venir, en effet, dit le curé. Mais qui êtes-vous donc ?

— Mon père tient l'auberge *Regina*.

Le copte fit claquer sa langue. Il voyait. L'Italien était généreux avec l'Eglise copte. Comme il l'était avec les musulmans, les catholiques et autres.

— Et vous voulez voir le frère Frumence ?

— J'ai une commission pour lui.

— Une commission ? Ne puis-je la lui faire ? Il arrivera peut-être tard. Il est allé visiter des malades. Il est très dévoué, le frère Frumence. Trop, car il y laissera sa santé. Ce soir, il sera peut-être si fatigué qu'il ne pourra vous recevoir.

Galla réprima un petit sourire goguenard. Trop malin, le copte, pour qu'elle acceptât sa proposition. Elle dégagea un peu son voile, découvrant davantage son visage sensuel, sa bouche aux lèvres épaisses. Elle lut une lueur de convoitise dans les petits yeux intelligents.

— C'est impossible, dit-elle. Il faut que je le voie en personne.

— Bien... Asseyez-vous. Sur ce banc, là-bas.

Une sorte de coffre très ancien bien que de fabrication rustique, avec un dossier. Si haut qu'elle pouvait à peine toucher terre de ses souliers à talons démesurés. Elle comprit qu'il lui avait désigné ce siège pour mieux voir ses jambes et, bonne fille, elle ne fit rien pour les cacher. Elle avait eu beau chercher dans sa penderie, elle n'avait trouvé que cette robe-là, qui lui avait paru d'une très grande sagesse. Mais maintenant, elle se rendait compte qu'elle était affreusement courte et découvrait une bonne partie de ses cuisses. Le copte ne la quittait du regard que pour faire tomber dans un petit sac de toile les pièces l'une après l'autre.

— Vous n'avez pas peur de vous promener la nuit ainsi ? Ce n'est guère prudent pour une fille comme vous... Asmara n'est pas sûre. Il y a des bandes de chiens affamés et féroces... Et puis des boucs à l'affût.

— Des boucs ? fit-elle innocemment.

— Les musulmans. Pire que des boucs dans la lubricité. Vous savez ce qu'ils aiment faire aux femmes qu'ils trouvent, une fois la nuit tombée ? Le savez-vous seulement ?

Elle trouvait qu'il haletait un peu trop et que ses mains grassouillettes tremblaient curieusement. Elle rejeta complètement sa mantille, croisa les jambes.

— Non, je ne le sais pas. Que leur font-ils ?

Le copte comprit qu'elle se moquait gentiment de lui. Il haussa ses massives épaules, secoua le sac plein de pièces, le tapa plusieurs fois sur la table avant d'en nouer les cordons. Puis il se leva, difficilement, comme s'il avait des rhumatismes, se dirigea vers une grande armoire dans laquelle il enferma la recette du jour. Il enfouit la clé dans la poche de sa soutane, hésita avant d'aller vers elle.

— Peut-être faudra-t-il que l'on vous raccompagne. C'est quand même risqué de rentrer seule.

— Oh ! j'ai ma petite voiture, dit-elle. Je roule très vite et si un chien ou un... bouc se met sur mon chemin, je l'écrase.

Il s'assit à côté d'elle et Galla fronça le nez. Il sentait vraiment mauvais, ne devait pas se laver très souvent.

— Allez-vous rester longtemps encore dans cette ville ? Tous les Italiens s'en vont.

Il soupira :

— Nos religions sont un peu différentes, mais enfin elles sont d'origine chrétienne. Nous pouvions nous entendre. Maintenant, il ne restera que ces infidèles en face de nous.

Galla ne s'étonnait pas d'un tel langage. Les coptes d'Erythrée n'étaient pas d'une tolérance indulgente envers l'islam.

— Pour l'instant, mon père n'y songe pas.

— Ces militaires d'Addis-Abeba... On ne sait pas ce qu'ils veulent exactement. Peut-être un régime socialiste. Ils nationaliseront tout. Votre père ne le craint-il pas ?

— Bah ! c'est une petite affaire. Juste deux serveuses et un garçon de cuisine. Nous travaillons dur, mon père et moi.

— Et vous aimez cette ville ? N'avez-vous pas envie de revoir votre pays ? De vous marier ?

— Pas pour le moment. Je n'ai que vingt ans et je n'ai pas envie de m'encombrer d'un mari. Pourquoi ? Vous en avez un à me proposer ?

Il lui jeta un regard en coin mais sa paupière tomba aussitôt et elle comprit qu'il était plus attiré par sa cuisse nue que par son visage. Il leva la main, la fit flotter un moment dans les airs avant de l'abattre à quelques centimètres d'elle. Au dernier moment, il avait résisté à la tentation et elle avait envie de lui pouffer au nez.

— Observez-vous au moins les commandements de votre Eglise ? demanda-t-il d'une voix douce.

Galla secoua ses longs cheveux épais.

— Je n'ai pas beaucoup de temps.

— J'espère que vous ne vous laissez pas tenter par cette malédiction qui est en train de ravager le monde et qui nous vient des Etats-Unis ?

Ne comprenant pas, elle ouvrit très grands ses yeux.

— Quelle malédiction ?

— La pilule, gronda-t-il. La pilule qui transforme les femmes en chiennes impures. Est-ce que vous la prenez, la pilule ?

Cette fois elle étouffa son rire en baissant la tête. Ses cheveux glissèrent et masquèrent son visage. Il crut qu'elle manifestait ainsi un aveu honteux.

— Il y a longtemps ? murmura-t-il. Vous connaissez donc des hommes au sens biblique du mot ?

Elle se redressa et, cette fois, il posa sa main sur son genou. Une main brûlante, dont elle ne trouva pas le contact désagréable. Juste au même instant la porte s'ouvrit sur une femme décharnée, portant une robe qui lui arrivait à mi-mollets, un curieux chapeau à fleurs et une écharpe en grosse laine autour du cou. Une grosse écharpe, alors qu'il faisait une chaleur d'étuve. Le copte se leva d'un bond et se précipita vers la nouvelle venue.

— J'allais rentrer, Judith, j'allais rentrer... Mais cette jeune fille attend frère Frumence et je ne voulais pas la laisser seule.

Dans le visage maigre luisaient des yeux noirs féroces. Inquiète, Galla se leva, remonta sa mantille et s'inclina.

— Ça fait une demi-heure que je t'attends ! C'est toujours la même chose. Elle peut bien attendre toute seule. Allons, viens.

La plupart des curés coptes étaient mariés et celui-ci l'était à cette mégère impressionnante.

— Bien, très bien... Je suis désolé, *signorina*, mais je suis obligé de vous laisser. Je ne pense pas que le frère Frumence tarde beaucoup, maintenant. Vous le connaissez ?

— Je ne l'ai jamais vu.

— C'est un moine. Mais à cette heure, lui seul entrera dans cette pièce.

— Alors, tu viens ? fit Judith sur un ton aigre.

Il la suivit, se retourna à la porte avec un regret visible dans les yeux. Puis le battant se referma. Une fois seule, Galla prit une cigarette dans son sac, chercha du feu et trouva une boîte d'allumettes sur une étagère. Elle en avait fumé la moitié lorsque frère Frumence entra. Le moine portait une robe en mauvais état mais, contrairement au curé, il était jeune, imberbe et ne sentait pas mauvais. Il avait même quelque chose d'anglais. Peut-être à cause de ses yeux clairs et de sa peau très blanche. Il la regarda avec surprise, rejeta son capuchon. Son crâne soigneusement rasé brillait.

— Vous attendez le curé ?

— Non, dit-elle. Je veux voir frère Frumence.

Il parut interloqué et la regarda en silence tout en déposant une vieille serviette de cuir bourrée sur la table.

— Je suis frère Frumence... Je vous écoute.

— Nous pouvons parler sans risques ?

Le moine resta impassible.

— Pourquoi pas ? Nous sommes dans un lieu saint. Qu'avez-vous à me dire ?

— Je viens de la part d'Aldo Peri.

Où l'homme se contrôlait parfaitement ou bien il n'était au courant de rien et ne comprenait pas ce qu'elle voulait dire. Elle se demanda si l'ingénieur ne l'avait pas envoyée à l'aveuglette et commença de se troubler.

— Aldo Peri, répéta-t-elle. Le sismologue.

— Je sais. Je sais parfaitement. Et que vous a-t-il chargée de me dire ?

— Qu'il ne pouvait plus attendre. Qu'il lui faut le reste de ce que vous lui avez promis le plus rapidement possible.

— Bien. Vous êtes la fille du *signore* Branco, le propriétaire du *Regina* ?

Elle inclina la tête.

— Vous avez vu Peri avant de venir ici ?

— Je le vois souvent, dit-elle avec défi.

Cet homme la déroutait et elle aurait souhaité le choquer, lui lancer au visage que pour cinquante dollars par nuit elle était la maîtresse de Peri et que s'il avait aussi cinquante dollars à dépenser... Mais ce regard froid la désarçonnait et elle regarda ailleurs.

— Oui, je l'ai vu.

— Dans quel état est-il ?

— Nerveux, très abattu. Vous savez ce qui lui est arrivé. Comment il a échappé à ce massacre. De plus, chaque jour, il doit se rendre à la police. Jamais à la même heure. On lui téléphone une demi-heure avant et il doit partir en vitesse.

— C'est désagréable, en effet.

— Moi, il m'inquiète, dit-elle sincèrement cette fois. Il ne mange presque plus, boit trop. Il ne quitte sa chambre que pour aller à la police. Il est effrayé pour un rien.

En fait, Peri lui faisait peur. Il exigeait qu'elle passât toutes ses nuits avec lui. Il la payait, bien sûr, mais elle détestait cette monotonie. D'autant plus qu'il ne parvenait même plus à être un homme. Ou alors il se jetait sur elle comme un fou, se soulageait en un instant, comme un homme qui veut s'anéantir, casser ses nerfs. Elle n'y trouvait aucun plaisir, elle qui aimait l'amour savant, les longues caresses, les étreintes compliquées. Cinquante dollars par nuit, c'était bien, mais elle n'était pas une putain, tout de même. Elle finirait par lui refuser sa présence. Car c'était cela qu'il voulait. Ne pas rester seul avec ses cauchemars. Mais, la nuit, il se mettait à crier, se débattait et lui demandait anxieusement par la suite si elle se souvenait des paroles qu'il avait prononcées en dormant. Il se bourrait de tranquillisants, puis d'excitants, lui faisait acheter de cette poudre aphrodisiaque que vendaient les gosse sur le marché central et dont

l'abus lui jouerait un sale tour.

— Je comprends, dit-il.

Comme s'il avait lu en elle et découvert le degré de délabrement de Peri.

— Que compte-t-il faire ?

— Partir... Trouver le moyen de gagner Massaoua et s'embarquer sur un cargo. C'est pourquoi il attend votre réponse avec impatience.

— Il n'arrivera jamais au port. Sur cent vingt kilomètres il y a dix contrôles de l'armée éthiopienne. Je reviens de là-bas, d'ailleurs.

— C'est bien ce que je lui dis, mais il ne veut rien entendre. Il ne pense qu'à ça, partir. Il ne peut plus supporter le pays, la chaleur, les interrogatoires.

— Dites-lui que je m'occupe de lui. Mais qu'il doit patienter huit jours.

Galla secoua la tête.

— Il ne le supportera pas et ne me croira pas. Il veut un mot de vous avec un coup de tampon de l'église.

Frère Frumence secoua la tête.

— Ce serait d'une imprudence folle. Je ne puis écrire.

— Un simple coup de tampon, alors. Pour lui prouver que je suis bien venue ici et que je vous ai vu.

Ce qu'elle oubliait de dire, c'était que Peri lui avait promis cent dollars pour cette sortie nocturne et qu'elle voulait gagner son argent.

— Dans la main, par exemple, dit-elle.

— Ce serait encore trop.

— Vous avez ce tampon ?

Il regarda sur l'étagère et ce fut elle qui trouva le nécessaire. Elle appuya fortement le tampon sur le boîtier encreur, l'essaya sur un morceau de journal.

— Vous croyez que sur la main... ? fit-elle.

— Un contrôle de police suffirait. Ils se demanderaient pourquoi une Italienne catholique porte le sceau de l'Eglise copte.

— Bien. Excusez-moi, mon père.

Elle retroussa sa robe jusqu'au haut des cuisses, appuya le tampon sur la droite, très près de la lisière du petit slip noir bouillonnant de dentelles. Frère Frumence n'avait pas détourné les yeux mais son regard était resté glacial. Dépitée, elle prit tout son temps, vérifia la netteté du dessin, reposa le tampon et, seulement alors, laissa retomber sa robe sur ses cuisses rondes et brunes.

— Cela lui suffira, fit-elle en le défiant.

— Soit ! Mais dites-lui de prendre patience. Nous l'aiderons

ensuite. Il n'est pas seul. Maintenant, rentrez chez vous. La petite Fiat que j'ai vue dehors est à vous ? Pouvez-vous me déposer sur votre chemin ?

— Si vous voulez, dit-elle en cachant sa joie.

Ce religieux l'impressionnait mais elle aurait voulu le tenter, lui faire perdre son self-contrôle. Il referma la porte à clé, traversa l'église derrière elle. Galla accentuait son déhanchement dans la demi-obscure. Au volant elle se troussa plus que nécessaire pour conduire.

— Vous me laisserez devant l'ancien palais du gouverneur. Je dois rencontrer quelqu'un là-bas.

Elle ralentissait dans les zones de lumière mais il ne tournait jamais la tête vers elle. Furieuse, elle le laissa devant la grande construction cubique érigée par les Italiens, le regarda s'éloigner le capuchon relevé, monter l'escalier conduisant à l'entrée.

Lorsqu'elle pénétra dans la cuisine, son père houspillait l'aide arabe. Puis, en la voyant, il changea le tir de ses batteries :

— Te voilà ! Tu crois que c'est une heure pour rentrer ? Il y a du monde, ce soir. Des officiers qui ont commandé des pizzas et du poulet en sauce... Il y a aussi une compatriote qui arrive d'Italie... Devine qui ?

— Je ne sais pas, moi, dit-elle en nouant son tablier.

Peri attendrait bien encore un peu.

— Elle se nomme Marani. C'est la mère de l'ingénieur en chef qui...

— Non ! Tu es sûr ?

— Elle s'est inscrite sous ce nom-là et m'a parlé de Gino. N'a pas l'air commode et elle veut savoir ce qui est arrivé exactement à son fils. Elle ne croit pas qu'il soit mort.

Galla se pencha vers le passe-plat, souleva la trappe d'un centimètre. Une vieille dame forte, vêtue d'une robe noire, buvait un Cinzano assise à une table. Le visage lourd, énergique, les cheveux blancs peignés strictement indiquaient la femme bien décidée. Peri serait-il content d'apprendre qu'elle était là ?

— Tu as prévenu Aldo ?

— Non, répondit son père qui emportait déjà un plateau chargé dans la salle.

Derrière, Karim jugea bon de profiter de la situation et, comme elle était toujours penchée, le derrière tendu, il glissa sa main sous sa robe, lui caressa les fesses, essaya de lui baisser le slip.

— Veux-tu bien finir ! dit-elle tranquillement sans s'émouvoir et appréciant malgré tout.

— Ce soir, je peux venir dans ta chambre ?

— Tu es fou ? Tu as chopé une vérole le mois dernier avec la grosse Carla. Tout se sait, dans ce bled.

— Mais je suis guéri... Et tu en as envie.

Il venait de découvrir son émotion sans se douter que c'était un curé copte et un moine inflexible qui avaient mis Galla dans cet état. Elle se redressa, repoussa Karim. Il était joli garçon et deux ou trois fois elle s'était laissé faire, mais depuis qu'il avait couché avec Carla, une des femmes de ménage, elle ne voulait plus qu'il l'approchât.

Lorsque la commande de la *signora* Marani fut prête, elle la lui apporta.

— Bonsoir, *signora*, dit-elle avec un charmant sourire, voici vos spaghetti et votre escalope. Je vous souhaite bon appétit.

La Mamma leva vers le joli visage son regard perspicace.

— Vous savez qui je suis, n'est-ce pas ? Vous connaissiez bien mon fils ?

— Bien sûr. Je les connaissais tous. Ils étaient si charmants !

— Oui, il était très beau.

Et très habile en amour. Parfois, elle refusait d'être payée après tant de bonheur.

— Son ami Peri ne descend donc pas ?

— Jamais. Je lui porterai son repas quand je pourrai avoir un moment. Il sait que vous êtes là ?

— Je ne l'ai pas encore vu.

Donc l'ingénieur ignorait la présence de cette grosse femme. Revenue dans la cuisine elle trouva son père aux prises avec Karim. Ce dernier avait mangé un morceau de pizza en cachette et Branco ne le supportait pas. Tandis qu'ils hurlaient, elle souleva la trappe du passe-plat qui ne servait que les jours de grande presse. La *signora* Marani mangeait avec appétit et sa bouteille de chianti était déjà bien entamée. Pour une mère inconsolable, elle avait gardé un solide appétit.

— Je vais monter chez Peri, dit-elle.

— Oui, mais fais vite, les officiers ne vont pas tarder et ils aiment être servis par toi.

Evidemment. Il lui faudrait encore esquiver toutes ces mains trop éloquentes.

— Change de robe, celle-là est aussi triste qu'un vêtement de nonne.

Il ne croyait pas si bien dire puisqu'elle l'avait justement enfilée pour ne pas effaroucher les coptes, le regrettait presque. Elle chargea un plateau, grimpa vivement à l'étage.

Allongé sur le lit, une cigarette aux lèvres, Peri sauta sur ses pieds lorsqu'elle entra.

— Enfin !... Tu as été bien longue.

— Il y a du monde en bas et mon père gueule. Tiens, mange... Ce sera froid, sinon.

— Tu l'as vu ?

— Ce pisse-froid ? Oui, je l'ai vu.

— Tu ne mens pas ?

En soupirant, elle souleva sa robe.

— Tiens, regarde.

Il sursauta.

— Tu as fait ça ? Devant lui ?

— Il disait qu'à la main c'était trop imprudent et ne voulait pas écrire quelques mots. J'ai pensé que c'était un endroit parfait pour y appliquer ce tampon. Dommage qu'il ne l'ait pas fait lui-même.

Il faillit la traiter de salope mais il avait trop besoin d'elle pour la fâcher inutilement. Elle se pencha pour regarder le coup de tampon.

— Tu crois que ça partira avec de l'alcool ?

— Que t'a-t-il dit ?

— Que tu devrais patienter huit jours.

— C'est impossible.

Il se mit à hurler :

— Impossible, je deviens fou !

— Tais-toi ! Il y a du monde, en bas... Des officiers éthiopiens... Et puis une dame. Une vieille dame. *Signora* Marani.

Frappé de stupeur, il la regarda d'une telle façon qu'elle prit peur.

— Il n'est pas marié, bredouilla-t-il.

— J'ai dit une vieille femme... Sa mère.

— Non... Elle n'est pas venue de si loin... Elle habite New York...

Puis il lui tourna le dos, furieux d'en avoir tant dit.

— Quoi ! Elle vient des Etats-Unis ? Pas d'Italie ? Mais qu'est-ce que ça signifie, Aldo ?

— Rien... Oublie...

Puis il se souvint, alla chercher les cent dollars promis.

— Tiens... Tu viendras, ce soir ?

— Je ne crois pas que je pourrai...

— Ecoute, il le faut... Sans toi, je ne peux pas dormir... Je t'en supplie, ne me laisse pas tomber.

Bonne fille, elle se laissait facilement émouvoir, accepta tout en le

regrettant. Elle était certaine qu'il y aurait eu un officier qui lui aurait plu dans le tas.

— Bon, d'accord, mais pas avant minuit, quand tout sera en ordre en bas. Et je serai crevée.

— Ça ne fait rien... Tu me répéteras exactement ce que t'a dit frère Frumence.

Galla se dirigea vers la porte, puis se retourna.

— C'est un drôle de type. Comment se fait-il que tu le connaises ? Que trafiquez-vous, tous les deux ?

— Rien... C'est sans importance.

— Tu te fiches de moi, dit-elle sans la moindre acrimonie, ou tu me prends pour une idiote. Ce type doit être très intelligent et n'est pas un simple moine copte. Il n'a rien de comparable aux prêtres coptes en tout cas.

Elle revint dans la cuisine, où Karim et son père se réconciliaient autour d'un vieux fond de marsala. Elle s'en versa deux doigts et les but avec gourmandise.

— Tu ne t'es pas changée, dit son père. Mets ta robe rouge.

— Tu ne la trouves pas trop courte ?

— Pas du tout, et n'oublie pas les bas. Pas de collant, hein ? C'est déprimant.

— Avec cette chaleur ! soupira-t-elle. Tu n'es qu'un affreux souteneur.

Mais elle remonta dans sa chambre, prit une douche rapide, se parfuma avant de se changer. Elle ne cessait de songer à Peri, à cette grosse femme venue des Etats-Unis.

CHAPITRE V

Lorsqu'on frappa à la porte de sa chambre, Peri sommeillait sous l'influence du whisky et du chianti dont il avait abusé dans la journée. Il transpirait beaucoup, ne portait qu'une culotte de pyjama humide de sueur. Il se sentait sale, misérable.

— Oui, entrez...

En voyant la grosse femme en noir, il se dressa comme sous l'effet d'une piqûre.

— *Signora*...

— Je suis la maman de Gino Marani, dit-elle en refermant la porte et en regardant autour d'elle, notant le désordre, la fenêtre fermée, la bouteille de scotch vide sur la commode et celle de chianti, vide également, sur la plateau du repas.

En revanche, il avait à peine touché à la nourriture.

— Vous étiez un ami de mon fils, un de ses collaborateurs, dit-elle. Je me suis permis de monter vous voir.

— Vous avez bien fait, bégaya-t-il. Je suis confus... J'ai si chaud... Si vous m'excusez...

Derrière un paravent à la tapisserie ternie il y avait un lavabo, qui souvent crachotait une eau sale. Il mouilla un gant, s'en frotta la poitrine, le visage, puis enfila un pantalon de toile, une chemise, essaya de se coiffer. Sa barbe de deux jours rendait son regard encore plus halluciné.

— Excusez-moi, répéta-t-il.

Elle s'était assise dans un fauteuil, sortait une boîte de cigarillos de son énorme sac.

— Vous permettez ?

— Bien sûr, murmura-t-il.

Il n'avait pas imaginé la mère de Marani ainsi, enfin pas en train de fumer de petits cigares. Il lui donna du feu, alluma une cigarette, essayant de maîtriser le tremblement de ses mains.

— Je suis venue dans cet affreux pays, dit-elle, parce que je ne crois pas à la mort de mon fils.

— Hein ? Mais j'ai vu...

— Vous êtes sûr de ce que vous avez vu ? Dans un moment aussi terrible, n'était-il pas possible de vous tromper ?

Il avait parfaitement identifié Mollah, Tamburi, mais de Marani il ne restait que des débris sanglants.

— Je vous écoute, dit-elle d'une voix ferme.

Ce fut catastrophique, des phrases sans suite, des silences équivoques. Il était certain que cette femme le perçait à jour, qu'elle allait se douter de l'atroce vérité.

— Qui accusez-vous ?

— Je ne sais pas.

— Y a-t-il, oui ou non, des réserves de pétrole ?

— Oui, il y en a...

— Mon fils en était-il aussi certain que vous ?

— Bien sûr.

— Pourtant, dans sa dernière lettre, il me disait que ce serait encore une mission inutile, de l'argent fichu en l'air selon sa propre expression.

— Mais sur le terrain... il a changé d'avis.

— Vous avez les preuves de ce que vous avancez ?

— Elles sont entre les mains des autorités éthiopiennes.

— Ne deviez-vous pas les remettre à votre compagnie ?

Il hocha la tête, lui expliqua que le consul américain s'était dérangé en personne pour lui demander de remettre ses documents. Il avait une lettre du Consortium donnant son accord.

— Les Ethiopiens ne sont plus dupes de la supercherie, dans ce cas ?

Peri écrasa sa cigarette dans le cendrier. Il aurait aimé boire quelque chose. Les questions de cette vieille femme le déconcertaient. Il avait cru qu'elle allait l'accabler de demandes sur les derniers instants de son fils, sur des détails insupportables.

— Ils n'ont jamais été dupes. Tout était fait pour tromper le Front de libération.

— Et eux, ils savent qu'ils ont été roulés ?

Elle le vit frissonner. Il avait peur qu'on ne le liquidât. Mais était-il vraiment en danger de ce côté-là ? Le Front, ayant nié toute responsabilité dans l'attentat, ne commettrait pas l'erreur de faire disparaître le dernier survivant. A moins que...

— Les charges ne pouvaient pas exploser seules, n'est-ce pas ?

Peri baissa la tête pour échapper au terrible regard de la vieille dame.

— On ne sait jamais.

— Vous ne croyez pas au double accident ?

Il secoua la tête.

— Je ne peux rien expliquer. Il faudrait aller là-bas... Faire une enquête minutieuse... Mais les Ethiopiens ne peuvent pénétrer dans cette zone.

— Les hommes du Front en feront peut-être une.

Cela paraissait l'inquiéter. Qu'avait-il exactement à se reprocher ? Pourtant, il lui paraissait inoffensif, trop névrosé et trop instable pour avoir été un quelconque complice, mais on ne pouvait jurer de rien avec de tels individus.

— Je resterai dans ce pays tant que j'aurai un doute, dit-elle. Gino est peut-être en train d'errer dans le désert. Il y a des tribus nomades, peut-être a-t-il était recueilli et ne se souvient-il de rien ?

— Non, c'est impossible, il n'y a pas eu de survivant.

— Si, dit-elle, vous, *signore* Peri.

— J'étais dans le camion-labo.

— Au volant ?

— Non, à l'intérieur.

— C'est un véhicule insonorisé, n'est-ce pas ?

— Oui... Mais je les suivais au périscope. J'ai vu l'explosion... La seconde, enfin.

— Vous êtes allé tout de suite sur les lieux ?

— Tout de suite... C'était horrible !

Comme si elle était dépourvue d'émotion, elle éteignit le bout noir de son cigarillo dans le cendrier.

— Vous allez quitter ce pays ?

— Quand les Ethiopiens m'y autoriseront.

— Que vous veulent-ils exactement ?

— Je ne sais pas. Ils sont méfiants.

— Au sujet des documents ?

— Des documents et du reste... Il y a aussi les événements propres à ce pays.

Elle se leva, nota qu'il paraissait soulagé de la voir partir. Rien de surprenant, mais il lui cachait certainement beaucoup de choses.

— Je reviendrai vous voir, dit-elle. Nous parlerons de Gino.

— C'est très déprimant pour moi, fit-il à voix basse.

— Pour moi également, mais je veux tirer cette affaire au clair. Je suppose que vous comprenez ce que peut endurer une mère ?

— Oui, bien sûr... Mais je sais si peu de chose.

— Avez-vous pu les enterrer ?

— Non... Seul Clerici... Mais j'étais seul, ensuite... Je me suis affolé. On m'a ordonné de faire sauter le Dodge aux explosifs, d'incendier la Jeep et de rejoindre au plus vite Kerem. J'avais peur, terriblement peur.

— Pourquoi vous a-t-on laissé en vie, *signore* Peri ? Pour que vous portiez témoignage ?

Il se leva brusquement, lui tourna le dos. Il eut le geste d'ouvrir les volets, retira ses mains comme s'ils brûlaient.

— Pourquoi les laissez-vous fermés ? De crainte qu'un tireur posté en face ne vous abatte ?

Cette femme ne s'exprimait pas comme une vieille Italienne brisée par la douleur. Bien sûr, elle avait vécu aux U.S.A., avait pu perdre de sa sensiblerie. Mais malgré tout, il y avait en elle une froide détermination et non une passion exaltée.

— Bonsoir, dit-elle. J'espère que vous dormirez paisiblement. Mais, en ouvrant la fenêtre, vous auriez moins chaud.

La Mamma ne fit que traverser le couloir pour pénétrer dans sa chambre. Elle prit quelques notes rapides, plus le reflet de ses réactions immédiates que de véritables renseignements. Puis elle se déshabilla, s'allongea sur le lit.

La chaleur était atroce. Elle se releva pour essayer de boire un peu d'eau mais la trouva tiédasse. Vers minuit, n'y tenant plus, elle descendit en robe de chambre au rez-de-chaussée. Il n'y avait qu'un jeune garçon arabe qui balayait entre les tables sur lesquelles il avait renversé les chaises.

— Puis-je avoir un peu d'eau glacée ?

Il lui apporta une bouteille de Vittel et lui demanda un dollar.

— Elle est bien chère, remarqua la Mamma.

— Si vous croyez que c'est facile de les faire venir de Djibouti !

Elle le paya. Elle eut l'impression que le jeune garçon était mélancolique. Elle lui demanda son nom.

— Karim.

— Vous n'allez pas vous coucher ?

— Je voudrais bien, mais pas seul.

Suffoquée, la Mamma crut qu'il attendait d'elle une compassion à laquelle elle était loin de penser, mais il levait les yeux au ciel.

— La garce ! Elle est là-haut avec un capitaine à s'envoyer en l'air. Et moi je me dessèche pour elle.

— De qui voulez-vous parler ?

En bonne Italienne elle était curieuse, friande de ragots, de confidences et ne craignait nullement les révélations croustillantes.

Lorsqu'elle pouvait, entre deux missions, séjourner dans son quartier de Little Italy, à New York, elle passait ses journées à combler son retard de racontars.

— La fille du patron, Galla. Parce que j'ai couché une fois avec la grosse Carla, elle ne veut plus. Vous pensez. La grosse Carla m'a violenté. Si, je vous jure. Elle est drôlement robuste et m'a cloué au sol, déboutonné, et avant que j'aie pu dire ouf...

Puis il la contempla du coin de l'œil, inquiet. La Mamma avait ouvert sa bouteille, n'y tenant plus. Elle avalait goulûment plusieurs gorgées d'eau glacée. Rassuré par ce spectacle, une collet monté n'aurait jamais bu ainsi devant lui, il se crut autorisé à poursuivre.

— Et qui nettoie ? Karim. Elle devait m'aider. Elle avait dit à son père que nous ferions la fermeture, elle et moi. J'avais tout préparé pour ne pas aller jusqu'à ma chambre ou la sienne. Dans la cour, un matelas pneumatique. Et puis elle a trouvé ce capitaine. Quelle misère !

— Tout s'arrangera, mon garçon, lui dit-elle en lui tapotant le bras.

Comme elle remontait, la porte d'une chambre s'ouvrit et un homme en uniforme de capitaine en sortit. Il fut si surpris de la voir qu'il détourna la tête, se hâta vers l'escalier. En un instant, il avait disparu, laissant la porte entrouverte. La Mamma risqua un œil et pinça les lèvres de surprise. La fille de la maison gisait en travers d'un lit, complètement nue, jambes écartées et tête renversée en arrière. Il n'y avait aucun doute sur l'origine de sa fatigue, le capitaine éthiopien ayant dû se montrer un amant redoutable. Elle allait refermer la porte sur ce spectacle indécent lorsqu'elle aperçut la tache violette au haut de la cuisse droite. Certainement une morsure. Le capitaine avait l'amour carnassier. Mais un rond aussi parfait ? Cela ressemblait plutôt à un tatouage. Elle ne put résister et pénétra dans la chambre sur la pointe des pieds, se pencha sur le corps dénudé. Une sorte de tatouage en effet à quelques centimètres du pubis. On avait essayé de l'effacer en vain. Cela représentait une tête auréolée, des signes cabalistiques. Elle étudia longuement le motif et, de retour chez elle, le transcrivit de mémoire avec autant de fidélité que possible. Mais elle ne put reproduire les caractères, qui lui rappelaient quelque chose. Elle se souvint alors du guide qu'elle avait acheté sur l'Ethiopie, y découvrit l'explication. La fameuse inscription était écrite en langue copte et signifiait saint Basile. Pour le reste, sa mémoire lui faisait défaut. Pourquoi cette fille portait-elle une image pieuse à un endroit aussi surprenant ?

Il y eut du bruit dans le couloir et dans la seconde, elle fut à la porte, l'oreille aux aguets. Puis elle entrouvrit, reconnut la silhouette de Peri qui frappait chez Galla.

— Cette fille est un volcan, murmura-t-elle. Ou une nymphomane.

Peri, entra, referma derrière lui. En voyant Galla ainsi offerte et endormie, il comprit tout. Mais il n'était pas jaloux, ne pouvait s'en offrir le luxe. La fille était gentille mais cupide. Elle tarifait tout, ses services amoureux comme sa compassion. Il s'approcha et fut hypnotisé par le cachet copte au haut de la cuisse. L'imbécile ! Elle ne l'avait pas fait disparaître, avait couché avec un homme ainsi... Il fallait qu'elle fût folle !

Sur la tablette du lavabo il prit un bout de coton ayant déjà servi au démaquillage, l'imbiba d'une eau de toilette. Il revint frotter la cuisse avec l'alcool, mais l'encre se dissolvait difficilement et plus il insistait plus il entamait la chair tendre. Sous la brûlure, Galla ouvrit les yeux, puis poussa un cri et se redressa.

— Mais tu me fais mal !

Elle avait cru qu'un rat la mordait. Il y en avait des tas dans l'arrière-cour et parfois ils essayaient de s'introduire dans les chambres.

— Tu n'avais pas fait disparaître ça ? dit-il. Tu es inconsciente ! Qui a couché avec toi ?

— Ça ne te regarde pas.

— Karim ?

Elle haussa ses épaules nues, frôla le sceau de ses doigts.

— Tu penses que je vais amener ce gamin ici ?

— Qui ?

Soudain, il lui faisait peur.

— Un officier. Un capitaine.

— Espèce de salope ! fit-il entre ses dents.

Il ne put retenir une gifle et elle porta la main à sa joue en le regardant comme si elle ne l'avait jamais vu. Il était donc encore capable de réactions aussi viriles ?

— Tu te rends compte, expliqua-t-il pour se justifier. Il a dû le voir.

— Bien sûr. Il a même reconnu ce que c'était.

— Qu'as-tu répondu ?

— Que j'avais un curé copte comme amant et qu'il m'avait fait ça dans une intention sacrilège.

— Et il t'a crue ?

— Bien sûr qu'il m'a crue. Il a même bien rigolé.

— Il va le raconter à ses amis et il y en aura un pour s'étonner. Ou pour se scandaliser. Tu sais bien qu'un prêtre ne le ferait jamais !

Elle se renversa en arrière, ses bras tendus bombant sa poitrine

opulente, le regardant entre ses cils.

— Pourtant, le frère Frumence m'a regardée l'appliquer là sans songer à se scandaliser.

— Ce n'est pas la même chose. Il fallait être prudent.

— Prudent ? Mon œil ! Il n'est pas plus moine que toi et moi. D'abord, il n'est pas sale, ne sent pas mauvais et je suis sûr qu'il a des cheveux blonds.

— Comme si tous les coptes sentaient mauvais ! Tu ne fais que rapporter des médisances.

— Non. Et tu sais bien que j'ai raison. Maintenant, laisse-moi. J'ai sommeil.

— Il faut que tu fasses disparaître ça.

— Demain, j'aurai une croûte. Tu m'as brûlée. Je ne veux plus qu'on y touche. Laisse-moi.

Il prit un air de chien battu.

— Tu m'as promis de passer la nuit avec moi... Tu sais que je ne peux pas supporter d'être seul.

— Oh ! ça va, reste ici alors.

Elle s'allongea sur le côté droit du lit lui tournant le dos. Il se débarrassa de son pyjama, s'étendit lui aussi.

— Eteins.

Ainsi couchée en chien de fusil, elle tendait vers lui sa croupe épanouie. Il la caressa timidement. Galla soupira mais ne fit rien pour l'en empêcher et, lorsqu'il se colla à elle, s'ouvrit complaisamment mais s'endormit avant qu'il en eût terminé. Peri découvrait le fond de sa déchéance en constatant qu'il avait envie d'elle parce qu'elle sortait des bras d'un autre. Une semaine plus tôt, cette pensée l'aurait dégoûté au contraire.

Le lendemain matin, Cesca Pepini sortit pour se promener en ville et découvrit l'église copte, qui était un véritable petit bijou. Elle y pénétra. Quelques fidèles priaient dans une odeur de cierges et d'encens. Un gros prêtre barbu passa devant elle, un épais livre de prières sous le bras.

— Pardon, mon père, dit-elle. Je m'intéresse beaucoup à la religion copte bien que je sois catholique romaine. J'ai même chez moi un document écrit en caractères coptes. La lettre d'un prêtre à l'un de mes parents qui avait vécu ici.

En même temps elle ouvrait son sac, y prenait deux billets de dix dollars et les glissait dans le tronc de saint Edèse. L'œil attentif du prêtre suivit ses gestes et un sourire ravi entrouvrit ses grosses lèvres luisantes.

— Vraiment ? Voilà qui est intéressant.

— Il y a même un sceau à l'encre dans le bas. Je me demande si cette lettre vient vraiment d'Asmara. Chaque église a le sien ?

— Bien sûr, mais, en général, il représente saint Basile avec son auréole. Si vous voulez me suivre à la sacristie, je vous ferai voir le nôtre.

— Vous êtes vraiment très aimable, dit-elle.

Dans la sacristie il imprima le tampon sur un vieux papier, le lui montra.

— Est-ce celui-ci ? Il est dans cette église depuis des dizaines d'années.

— Je crois bien que c'est le même, dit-elle.

Puis elle dévia habilement la conversation, expliqua ce qu'elle faisait en Erythrée, contint difficilement ses larmes en évoquant « son fils » mort dans le nord-ouest du pays.

— Je suis descendue à la même auberge que lui, au *Regina*, vous connaissez ?

— Bien sûr ! dit le prêtre, soudain intéressé. Je connais le patron... Et aussi la fille.

— Galla... Une très gentille jeune fille. Elle a bien connu mon pauvre fils.

Le copte tiqua. Pour lui, le verbe connaître évoquait, au sens biblique, de bien grandes félicités. Depuis la visite de cette effrontée, il était plein de regrets et de remords.

— Je l'ai vue hier, finit-il par dire. Ici même. Elle voulait voir un moine.

— Tiens ! Je la croyais catholique romaine, elle aussi ? s'étonna la Mamma.

— Oh ! elle avait une commission pour lui. Certainement qu'elle connaît des coptes. Un client qui a dû lui laisser un message pour le frère Frumence.

La Mamma nota le nom et, après quelques paroles anodines, quitta l'église copte. Elle n'y comprenait rien. Galla avait rencontré un moine qui lui avait appliqué un coup de tampon sur la cuisse droite ? Mais dans quel dessein ? Perversion sexuelle ? Elle ne le pensait pas. Même dans un moment d'égarement, un religieux n'aurait jamais commis un tel acte. Et d'après ce qu'elle savait des coptes, ils étaient très respectueux des règles de leur Eglise.

Lorsqu'elle parvint à l'auberge, ce fut pour voir Peri monter dans une voiture noire, une Dodge de la police. Galla plaçait les couverts sur la table.

— Le capitaine Kelcem vient de le convoquer, expliqua-t-elle. Cela se produit presque chaque jour.

Et cela ne devait guère plaire à Peri, dont elle avait vu le visage blanc rasé de frais, les yeux angoissés derrière la vitre de la voiture.

— Je viens de visiter l'église copte, dit-elle innocemment. Quelle merveille ! Elle est très riche.

Galla, fait unique depuis certainement des années, se mit à rougir et lui tourna le dos.

— Vous connaissez, bien sûr ?

— Oh ! je suis passée devant, quelquefois.

— Sans jamais entrer ? L'intérieur est très beau. Il y a de belles icônes.

Galla s'entêta :

— Je ne suis pas très portée là-dessus. Je préfère le cinéma, vous savez.

Une belle menteuse, en tout cas. Et c'était le genre de fille qui ne mentait pas pour peu. Même si elle était la maîtresse de ce moine, ce qui était quand même incroyable. Donc elle avait rencontré ce frère Frumence pour une tout autre raison. Pourquoi pas, dans ce cas, à la demande de Peri, lequel, se sachant surveillé par la police, avait utilisé la jeune fille comme messagère ? Ils étaient très liés tous les deux. Dans la nuit, l'ingénieur avait pénétré dans la chambre de Galla et n'en était sorti qu'au petit matin. La Mamma, qui avait le sommeil léger et se contentait de quelques heures d'assoupissement, avait surpris ses allées et venues.

— Est-ce qu'ils le gardent longtemps ?

— Peri ? Cela dépend.

— Où se trouve la police ?

— En général, on le conduit à l'ancien palais du gouverneur. Ils peuvent le garder toute la journée comme le relâcher avant midi. Vous déjeunez ici, à midi ?

— Je ne sais pas encore.

Elle ressortit pour longer les boutiques de l'ancienne avenue Hailé-Sélassié, remarqua que les magasins étaient pour la plupart tenus par des Italiens, qu'ils regorgeaient de marchandises que, faute d'argent, les gens de la ville ne pouvaient s'offrir. A moins de quatre cents kilomètres, toute une province connaissait les affres d'une famine sans précédent. Et dans cette ville, menacée également de mort, des troupes de chiens errants montraient les dents et les gosses mendiaient avec une insistance inquiétante.

CHAPITRE VI

Le *commendatore* Del Monte, propriétaire d'une vaste exploitation agricole au nord d'Asmara, était un grand vieillard au corps sec, à l'allure encore jeune et qui portait constamment le bonnet de police à gland, de couleur noire, de son ancien uniforme. Il avait fait la campagne d'Éthiopie et trouvé ce pays si étonnant qu'il était revenu y acheter des terres après la guerre.

— J'ai acheté un désert et j'en ai fait cette propriété. J'emploie plus de cent ouvriers agricoles que je paye raisonnablement. Je paye aussi mes impôts officiels et les autres, ceux du Front de libération. Exactement la même somme.

Se faisant passer pour un agent d'affaires canadien, Kovask était venu rendre visite à Del Monte dès son arrivée dans la province. On lui avait affirmé que l'homme entretenait de bons rapports avec les rebelles.

— Je n'ai aucune inquiétude. Aussi vos terrains au Canada ne m'intéressent nullement. Fait trop froid, là-bas, et ma vieille carcasse s'est faite au soleil d'Abyssinie. Je ne pourrais pas vivre ailleurs. Peut-être que le Front me prendra mes terres mais je souhaite qu'il me laisse finir mes jours dans ce pays. Je peux encore être utile comme conseiller agricole ou quelque chose dans ce goût-là. Désolé, mon cher, mais que cela ne vous empêche pas de reprendre un autre whisky.

Kovask sourit et leva son verre.

— Je vous souhaite bonne chance. Je sais qu'il y a d'autres propriétaires, plus loin, mais je n'ose me risquer au-delà de chez vous sans l'accord du Front. Comment pourrai-je les contacter ?

Le *commendatore* éclata d'un rire tonitruant et agita une clochette. Une femme noire, imposante, ouvrit la porte.

— *Commendatore* ? fit-elle d'une voix essoufflée.

— Dis à Soualah de venir ici.

Un garçon de vingt-cinq ans, vêtu d'un jean et d'un tee-shirt, pénétra dans le bureau du propriétaire terrien. Il salua brièvement Kovask.

— Le *signore* que voici voudrait se promener dans le pays, visiter

d'autres fermes. Sans risques, bien sûr. Il propose des terres au Canada à ceux qui veulent quitter le pays. Tu peux faire quelque chose ?

— Je vais voir, dit Soualah. J'en ai pour une heure.

— Parfait. Nous allons visiter l'élevage de poulets.

Soualah les rejoignit alors qu'ils assistaient à l'emballage des œufs du jour.

— Donnez-moi votre passeport et la carte grise de votre voiture. Je vous les rapporte tout de suite.

Kovask, surpris, le suivit des yeux lorsqu'il sortit.

— Mais où va-t-il donc ?

— Lancer un message radio. Il est responsable pour cette zone, délégué du personnel et éventuellement technicien de culture.

Il avait l'air de trouver la situation amusante.

— Mais vous pouvez lui faire confiance. Ce n'est pas un rigolo. Une fois, j'ai eu le tort de ne pas vouloir payer une prime spéciale aux ouvriers. J'ai été enlevé par le Front, jugé et condamné à payer, outre la prime, mille dollars éthiopiens d'amende, soit près de cinq mille dollars américains. Mais tout s'est passé régulièrement. J'avais même un défenseur, qui n'était autre que Soualah. Il a fait ramener l'amende de deux mille à mille par sa plaidoirie.

L'Erythréen revint peu après, rendit le passeport et la carte grise.

— Je vais vous accompagner, dit-il si le *commendatore* le permet. Je rattraperai mon travail ce soir.

— Va, mon garçon. Mais comment reviendras-tu ?

— Ne vous inquiétez pas, je trouverai un moyen.

Kovask avait loué une Fiat déjà ancienne, une 1500 dont le moteur tournait encore rond. A quelques kilomètres de la propriété, il attaqua franchement.

— Je vous dois la vérité. En fait, je cherche un contact avec le Front, au plus haut niveau. Mon nom est bien Kovask, mais j'enquête pour une commission sénatoriale américaine. Je voudrais me rendre dans la région où la mission de la Somaco a été détruite par deux explosions.

Soualah restait silencieux, les yeux fixés sur la petite route poussiéreuse.

— Je sais que c'est inattendu pour vous, mais je ne pouvais parler devant le vieux Del Monte.

— Vous avez bien fait, dit Soualah. Là où je vous conduis, nous allons rencontrer l'homme qui est responsable du district. Il vous dira franchement si c'est possible. Mais la zone en question est entre nos mains. La venue des étrangers y est interdite.

— Pourtant, la Somaco a été autorisée...

Le sourire de Soualah se fit ironique.

— Ils avaient payé très cher. Un boutre rempli d'armes, je crois, plus de l'argent.

— Malheureusement, ce n'est pas dans mes possibilités, dit le Commander.

A moitié chemin, Soualah lui fit prendre une autre route qui s'enfonçait dans une région inculte et hostile. Le soleil tapait dur et Kovask ruisselait. Ils roulèrent une heure avant d'atteindre un village de maisons misérables en torchis, planches et plaques de tôle. Des gosses nus les entourèrent, puis quelques hommes au regard vigilant.

— Venez.

Le chef de district tapait à la machine dans une des huttes au centre du village. Il termina sa page avant d'écouter Soualah, le regard fixé sur Kovask, qui supporta cet affrontement.

— Vous êtes un enquêteur américain ? Appartenez-vous à la C.I.A. ?

Il n'en aurait pas été tellement surpris, preuve que les hommes de Langley entretenaient des rapports avec la rébellion érythréenne, à tout hasard.

— Non. Je travaille pour le Sénat, mais dans la plus grande discrétion. De crainte que l'on n'essaye de m'empêcher d'aller jusqu'au bout, justement.

Le responsable de district ferma à demi les yeux. Il devait avoir près de cinquante ans, était solidement bâti, avec une grosse moustache qui lui barrait tout le visage.

— Que savez-vous de la Somaco ?

— Qu'elle n'a d'italien que le nom, qu'elle travaille en fait pour un consortium international. Dans lequel les compagnies américaines sont évidemment impliquées.

L'homme sourit.

— Si vous aviez essayé de me cacher cela, je vous aurais renvoyé sans plus vous écouter. Puisque vous jouez le jeu, je vais voir ce que je peux pour vous. Soualah, tu peux rentrer, maintenant. Il y a un camion qui doit aller en ville. Le *signore* est en sécurité chez nous. Mais il risque d'être absent plusieurs jours. Quelqu'un s'inquiétera-t-il ?

— Non, je ne crois pas. J'ai dit à mon hôtel d'Asmara que je serais absent assez longtemps.

— Je vous demande cela pour qu'on ne lance pas l'information que vous avez été enlevé. On nous impute suffisamment d'enlèvements, de vols, de meurtres et de viols sans en rajouter. Tant que je n'aurai pas

de réponse du comité central, vous serez mon hôte. Mon nom est Jelouj, mais c'est un nom de guerre.

Soualah lui serra la main et disparut.

— L'ennui, c'est que je vais vous demander de rester dans une pièce et d'y demeurer. Vous aurez de la lecture, de quoi boire, manger et fumer. Mais cela risque d'être long.

— Je suis patient, dit Kovask.

La pièce où Jelouj le conduisit était petite avec un lit en fer, une cuvette et un broc d'eau. Une vieille femme voilée lui apporta des fruits, du fromage et, plus tard, du poulet grillé. Une viande si dure qu'il ne put en venir à bout. Il y avait des journaux en langue italienne, anglaise et même française, quelques revues. Il alluma une cigarette, s'allongea sur le lit. Le village plongeait dans la torpeur de l'après-midi et il finit par succomber au sommeil.

La même vieille femme le réveilla vers 16 heures. Elle lui apportait une bouteille de soda à l'orange très fraîche. Peut-être l'avait-elle plongée dans le puits communal. Certains atteignaient des profondeurs incroyables. Puis il entendit blatérer des chameaux mais ce fut tout.

Vers le soir, avec la fraîcheur relative, les gosses crièrent en s'amusant, il entendit un transistor tout proche qui retransmettait un programme de Djibouti et reconnut une chanson de Georges Brassens.

Lorsque la nuit vint, la sempiternelle vieille femme apporta une lampe à pétrole, lui fit comprendre qu'elle reviendrait avec son dîner. Il fut surpris par la bouteille de chianti mais trouva les beignets très épicés. Il pensait non sans ennui qu'il allait devoir coucher là lorsque Jelouj pénétra dans la pièce. Il portait une sorte de djellaba sur son pantalon, en tendit une à Kovask.

— On ne sait jamais, dit-il. Mais les militaires éthiopiens sont beaucoup plus libéraux depuis que le Négus a été déposé. Nous allons rouler une bonne partie de la nuit.

— Vous avez obtenu un rendez-vous avec un membre du comité ?

— Je ne peux rien vous dire.

Ce fut dans une camionnette Simca qu'ils s'installèrent. Une 1300 dont la carrosserie avait été coupée et sur laquelle on avait bâti un plateau. Ils étaient seuls à bord.

— Vous retrouverez votre voiture au retour.

Ce fut un voyage assez éprouvant. Au départ, et pendant une heure, Jelouj roula sans les phares, à la lueur de la lune, dans des chemins étroits bordés d'une rare végétation. Il faisait très lourd et l'air qui pénétrait dans la cabine restait brûlant. Plus loin, l'Erythréen utilisa ses lumières et roula encore plus vite. Kovask estima qu'en deux heures ils avaient couvert cent vingt à cent trente kilomètres. On

ne lui avait pas bandé les yeux mais il lui eût été impossible de retrouver cette route en plein jour.

— Il y a une thermos pleine de café sous votre siège ainsi que des galettes de mil. Pouvez-vous me servir un gobelet ? Prenez-en un aussi.

— Voulez-vous que je vous remplace ?

— Non. La route est très compliquée. Je fais des détours pour éviter les contrôles militaires et non pour vous égarer. Nous n'avons aucune crainte à ce sujet. Même si vous aviez une mémoire d'éléphant, vous ne pourriez pas refaire ce trajet seul.

Il eut un geste vague de la main.

— Vous ne vous doutez pas qu'il y a des patrouilles du Front sur notre parcours.

— Comment vous reconnaissent-ils ?

— Ce soir, j'ai trois phares à l'avant. Vous ne vous en êtes pas rendu compte ? Une autre nuit, ce sera un autre signal. Mais qui serait assez fou pour pénétrer dans un territoire que nous tenons depuis pas mal de temps déjà ?

Il but son café, puis Kovask en avala aussi. Il était très fort, très sucré et il lui fit énormément de bien.

— Vous avez de la chance. Votre attente aurait pu se poursuivre des jours et des nuits. Il faut croire que la situation est calme en ce moment.

— Ou que vos chefs aimeraient bien connaître le fin mot de cette histoire de la Somaco.

— Pourquoi votre sénat s'inquiète-t-il donc ?

— Il ne veut pas se laisser entraîner dans une aventure désastreuse. Du genre Viêt-nam ou Cambodge.

— Le pétrole, hein ? Quelle saleté ! Moi, je ne crois pas qu'il y en ait chez nous. On l'aurait déjà découvert.

— Certains prétendent que si. Cela pourrait modifier la politique d'Addis-Abeba.

— Je vois. Washington les appuierait, dans ce cas ?

— C'est possible, mais il est encore temps de prouver le contraire.

— Et vous êtes là pour ça ?

— En principe, oui, mais je ne suis qu'un simple agent qui s'informe.

— Nous sommes bien embêtés par les morts de la Somaco. Sans parler de ce pauvre lieutenant Mollah, qui a été tué. C'était un étudiant plein d'avenir qui avait rejoint nos rangs depuis un an. Vous savez qu'ils sont de plus en plus nombreux, maintenant ? Et depuis les

événements d'Éthiopie, la grande majorité des gens basculent en notre faveur.

Il soupira.

— Maintenant, c'est le régime de la modération. On a liquidé quelques collaborateurs, quelques complices des forces de répression. Des gens qui avaient du sang sur les mains. Ou qui se comportaient encore comme des petits potentats. Mais de moins en moins souvent, il faut le reconnaître.

— Et les Italiens ?

— Ils ont leur place dans le pays, mais malheureusement, ils n'y croient pas et ne sont plus très nombreux à rester.

Vers 1 heure du matin, il s'arrêta pour refaire le plein d'essence avec l'un des jerrycans placés à l'arrière. Kovask en profita pour se dégourdir les jambes et fumer une cigarette. Ils se trouvaient dans une route en lacet qui montait à flanc de montagne. Surpris, il découvrit quelques lumières dans le lointain.

— Un poste militaire éthiopien. Complètement isolé. Autrefois, il y avait deux cents hommes, dont une bonne partie de compatriotes. Ils ont déserté avec armes et bagages. Il n'y a plus qu'une vingtaine de soldats venus du sud de l'Éthiopie avec des officiers et sous-officiers. Ils ne sortent jamais du fortin. Ils tremblent de peur mais on ne leur veut pas de mal pour le moment.

Le chemin devenait très rude et le trajet s'effectuait en première la plupart du temps. Brusquement, ils aperçurent un troupeau de chèvres couchées en travers du chemin. Jelouj se pencha par la portière et cria quelque chose. Des formes s'agitèrent dans la lueur des phares et chassèrent les animaux à coups de bâton.

— C'était un barrage, expliqua Jelouj en embrayant. Le plus efficace et le plus anodin. Le temps de crier le mot de passe et les bergers font lever les chèvres.

— Elles sont bien obéissantes, remarqua Kovask, je croyais que ces diables d'animaux n'en faisaient qu'à leur fantaisie.

— Oh ! c'est simple. Ils ont jeté du sel sur la route. Les chèvres l'ont léché, puis se sont endormies sur place.

— Nous en avons pour longtemps ?

— A peine une heure. Nous allons redescendre vers un plateau et vous pourrez bientôt apercevoir les lumières du camp.

— Un camp ?

— D'entraînement. Mais nous n'y arriverons pas. Il y a un petit hameau avant et c'est là qu'on vous attend. Maintenant, *signore*, je vous mets en garde. Si vous avez d'autres idées en tête, si vous travaillez pour la C.I.A., vous ne repartirez pas avec moi. Nous savons

que ce service secret essaye de nous noyauter.

Le Commander secoua la tête.

— Je suis sincère. Je ne cache rien. Vous ne m'avez même pas fouillé.

— Oh ! je sais que vous ne transportez pas d'armes.

La descente fut vertigineuse. Jelouj avait hâte d'en finir, de se reposer un peu. Ils aperçurent les lumières du camp et comme Kovask se demandait comment les rebelles pouvaient produire du courant électrique, son compagnon, lisant dans ses pensées, lui fournit la réponse :

— Un groupe électrogène. Le carburant arrive du Soudan proche le long des pistes.

Et puis ce fut, soudain, une petite agglomération d'une vingtaine de constructions misérables. Une seule était bâtie en dur avec des fenêtres, des portes et un semblant d'architecture. Jelouj lui précisa que les Italiens avaient essayé d'implanter là une sorte de sous-préfecture.

— C'est là qu'on vous attend.

— A cette heure ?

— Bien sûr. Vous vous sentez fatigué ?

— Ça ira.

Jelouj le fit entrer dans une grande pièce où trois hommes siégeaient derrière une longue table. Il eut l'impression de comparaître devant des juges.

— Merci, Jelouj. Tu peux aller te reposer. Tu trouveras de quoi boire et manger à la cuisine, dit l'homme du milieu qui semblait présider.

CHAPITRE VII

L'homme, assis au milieu, portait des lunettes fumées, une chemise kaki aux manches roulées. Il paraissait jeune, comme l'étaient les deux autres.

— Prenez cette chaise, là-bas, et asseyez-vous, *signore* Kovask. Je suppose que vous parlez assez bien l'italien pour que nous usions de cette langue. Je ne connais pas assez l'anglais pour vous imposer cette épreuve. Dans ce pays, l'italien est resté très vivace.

— Je n'aurai pas de grandes difficultés, répondit Kovask.

— Très bien. Je vais directement au cœur du sujet. Vous enquêtez pour le sénat américain sur la mort de ces trois prospecteurs de pétrole travaillant pour la Somaco. Vous avez reconnu que cette société pseudo-italienne était au service d'un grand consortium. Nous avons été dupés mais, depuis, nous avons appris la vérité. Je ne comprends pas ce que vient faire le sénat américain dans cette histoire.

— S'il y a du pétrole dans votre pays, des groupes de pression interviendront auprès de la Maison-Blanche.

— Surtout avec un Rockefeller à la vice-présidence. Sa famille a bâti sa fortune sur l'or noir.

— La Maison-Blanche pourrait décider d'aider militairement les officiers d'Addis-Abeba. Le Sénat devrait se prononcer sur ces crédits. Excusez-moi de me montrer si simpliste, mais en gros, c'est ça. Et il y a des gens aux U.S.A. pour craindre une nouvelle aventure dans cette région.

— Croyez-vous que nous soyons les auteurs de ces massacres ? demanda l'homme aux lunettes fumées.

Kovask répondit aussitôt :

— Vous auriez autorisé cette mission pour l'anéantir ensuite ? Quelle maladresse ! Vos ennemis auraient eu beau jeu de crier à l'immaturité de votre mouvement.

— N'oubliez pas que nous aurions pu découvrir entre-temps la supercherie dont ils s'étaient rendus coupables.

— Vous auriez tué Mollah ? Et les autres, sans essayer d'en savoir davantage ? Non ! Mon patron est le sénateur John Holden, qui dirige

plusieurs commissions d'enquête. Lui-même n'y croit pas et c'est pourquoi je suis ici.

— Quelle est votre thèse ?

— Je n'en ai aucune. Mais le rôle de Peri me paraît suspect. Pourtant, c'est un personnage assez falot d'après ce que j'ai appris. Mais il a fourni des documents troublants. Ils démontrent qu'un important gisement de pétrole se trouve en Erythrée. Il s'agit certainement de faux, mais encore faudrait-il le prouver.

Son vis-à-vis ouvrit une serviette et en sortit des photographies.

— Regardez.

Sur le premier cliché, il vit un corps déchiqueté, puis un second, ainsi que des débris humains. Un autre cliché représentait les restes d'un Dodge. Il y avait aussi une Jeep carbonisée.

— Nous avons surpris l'appel de Peri et sa conversation avec la police d'Asmara. Nous sommes allés le plus rapidement possible sur place. Deux camions bourrés de combattants. Avec des pelles, nous avons jeté du sable sur les véhicules en feu. A tout hasard, dans l'espoir de récupérer quelque chose d'utile ou des indices.

— Vous avez laissé fuir Peri ?

— La décision a dû être prise sur-le-champ. Comme nous étions étrangers à ces explosions, nous avons décidé de le laisser fuir. Pour prouver notre innocence. Apparemment, cela n'a pas suffi. Mais nous avons découvert un appareil curieux dans le Dodge.

Il se leva, prit un paquet enveloppé d'un journal dans un placard, le rapporta sur la table et l'ouvrit. Kovask s'approcha, ne sut d'abord qu'en dire. L'appareil avait dû être enfermé dans un coffret en matière plastique marron qui avait fondu, sauf sur un côté. Il se pencha et tressaillit en reconnaissant un circuit intégré. Puis un transistor.

— On dirait un appareil de radio... Une sorte de walkie-talkie, non ?

— Il n'y en avait qu'un. Si mes renseignements sont exacts, une mission qui utilise des explosifs évite de mettre ensemble les charges, les détonateurs et les commandes d'explosion, qu'elles soient manuelles, électriques ou radio-émettrices ?

— C'est exact, dit Kovask. C'est une règle de sécurité absolue pour quiconque utilise des explosifs. Même une patrouille militaire doit se partager ces différents éléments.

— Et nous avons trouvé ça dans le Dodge aux explosifs. Que Peri a fait sauter sur l'ordre du capitaine Kelcem.

— Etrange, en effet, dit Kovask.

Machinalement, il sortit ses cigarettes, hésita, puis en proposa. Ils refusèrent tous d'en prendre, mais l'homme aux lunettes fumées lui

donna du feu.

— Peri aurait voulu le faire disparaître, cet émetteur, qu'il n'aurait pas agi autrement.

— Mais pourquoi ? dit Kovask. Il était très lié aux hommes de cette mission, aux autres ingénieurs. Il gagnait bien sa vie...

— Vous ne le croyez pas coupable ?

Kovask retourna s'asseoir, croisa ses jambes et resta songeur quelques instants. Voulait-on l'utiliser comme témoin, se servir de lui pour laver le Front de libération de tout soupçon ? L'homme aux lunettes fumées dut se douter de ses pensées. Il sourit légèrement.

— *Signore*, à part la mort de Mollah, nous ne regrettons rien. Ces gens-là sont morts en ayant voulu nous duper. Nous ne cherchons pas à proclamer notre innocence. Au contraire, cet acte servira de mise en garde pour d'autres imprudents. Mais nous voudrions savoir pourquoi on les a tués. Et qui les a tués. Ce Peri est surveillé par la police mais un jour ou l'autre il commettra une imprudence. Nous nous emparerons de lui et nous lui ferons dire pour qui il travaille. Soyez certain que nous y parviendrons.

Kovask tressaillit.

— Je n'en doute pas. Mais qui accusez-vous ?

— Votre pays.

— Je ne peux l'accepter.

— Disons la C.I.A.

L'homme eut un rire bref.

— Cette fois, vous ne protestez pas. Car cet organisme est si puissant qu'il a en partie dévoré l'Etat américain.

— Il y a des gens chez nous qui en sont conscients et qui luttent contre cet état de fait. Mais si nous analysons logiquement l'affaire je ne crois pas que la C.I.A. y soit mêlée. Du moins quant au dénouement brutal. Il est possible que ce service ait organisé de toutes pièces la supercherie de la Somaco, qu'il ait recruté lui-même les ingénieurs, les choisissant parmi des hommes sûrs. C'est tout à fait dans ses méthodes. La C.I.A. crée de toutes pièces des sociétés, des entreprises fictives pour les besoins de la cause dans n'importe quel pays. Mais c'était dans le dessein d'entreprendre de réelles prospections pétrolières. On ne peut l'accuser que d'espionnage industriel ou économique comme vous voudrez. Elle n'avait aucun intérêt à faire disparaître les autres.

— Si, dans le cas où les documents remis par Peri aux Ethiopiens sont truqués. Marani, Tamburi ou Clerici auraient eu vite fait d'en nier l'authenticité.

— C'est ce qui vous trompe. Si la C.I.A. les a recrutés, c'est pour

leur conscience professionnelle, d'abord, puis pour leurs sentiments nationalistes. Elle ne s'est trompée que pour Peri. Un sur quatre, c'est le risque habituel. Mais la C.I.A. voulait certainement des résultats réels et non fictifs. Maintenant que ses dirigeants sont hautement surveillés ils ne tiennent pas à commettre de nouvelles erreurs.

— C'est assez spécieux comme raisonnement.

— Je le reconnais, dit Kovask, mais croyez-moi. Je les connais. Je suis même sur leur liste noire. Mais ils sont allés trop loin ces dernières années pour continuer ce genre de jeu dangereux. Si quelqu'un veut pousser mon pays dans une voie inquiétante dans cette région, ce n'est pas la C.I.A.

— Avez-vous enquêté sur Peri ?

Kovask jugea inutile de parler de la Mamma, qui s'occupait spécialement du sismologue. Après tout, il avait déjà donné suffisamment de preuves de bonne volonté sans accepter de se livrer entièrement. Il secoua la tête.

— J'ai voulu rencontrer le Front auparavant. Pour avoir une certitude. Vous-mêmes, avez-vous d'autres hypothèses ?

L'homme aux lunettes consulta ses deux compagnons, qui secouèrent la tête.

— Non. Mais reste-t-il quelques chances pour que les documents disent vrai ?

— Je l'ignore. Je ne les ai pas eus entre les mains.

— Nous vous proposons un marché, *signor* Kovask. Une copie de ces documents contre la vie de Peri.

Il ne s'y attendait pas. Longtemps il avait pensé qu'on lui tendrait un piège mais il n'y croyait plus depuis qu'il avait discuté librement avec les représentants du Front, Soualah, Jelouj. Mais les gens en face de lui étaient aussi des politiques et devaient songer à l'avenir, une fois leur pays libéré.

— Mais ces papiers sont entre les mains des Ethiopiens !

— Le sénateur Holden se trouve en ce moment à Dessié. Il enquête sur les conditions dans lesquelles les fonds américains parviennent aux victimes de la famine sous une forme ou une autre. Nous sommes parfaitement renseignés sur lui. C'est un personnage important qui peut se faire remettre une copie des documents. Vous serviriez d'intermédiaire. Et nous vous laissons Peri.

— Mais vous voulez savoir qui l'a manipulé ou vous vous en moquez ?

Il avait l'impression que ces gens-là en savaient plus long que lui et s'amusaient à ses dépens.

— Les documents sont bien plus importants.

— Il faudrait des spécialistes pour les étudier.

— Nous prenez-vous pour des sauvages ? fit l'autre avec hauteur. Nous avons des savants, parmi nous. N'oubliez pas que l'élite intellectuelle de ce pays est de notre côté. Au besoin, nous pouvons avoir recours aux services des pays amis.

Par là, il faisait certainement allusion aux pays arabes progressistes.

— Je ne puis m'engager personnellement, dit le Commander d'une voix très ferme.

— Le contraire eût été suspect... Nous vous conduirons jusqu'à Dessié. Vous rencontrerez le sénateur et obtiendrez son accord. Puis vous rentrerez dans notre capitale, Asmara, avec les documents. Nous irons en prendre livraison.

On cherchait à l'éloigner d'Asmara, de Peri. Il ne pourrait pas prévenir la Mamma de ce qui se tramait avant d'être à Dessié. Et pendant ce temps, ils auraient grandement le loisir de mettre l'italien à l'abri, ne le rendraient que contre les documents... Non sans l'avoir obligé à parler. Ils étaient gagnants sur tous les points et il avait eu tort de chercher à les rencontrer.

— Ne regrettez rien, lui dit l'homme aux lunettes fumées. Notre décision était déjà prise lorsque nous avons appris que vous désiriez nous rencontrer. Mais nous étions quand même curieux de vous parler. Nous ne le regrettons pas personnellement.

Il consulta sa montre.

— Il est plus de 4 heures. Vous allez dormir quelques heures. Puis vous serez conduit à Dessié. Nous nous excusons à l'avance des conditions dans lesquelles vous voyagerez, mais nous ne pouvons faire différemment.

Il cria quelque chose et un combattant armé pénétra dans la pièce.

— Suivez-le. Je vous souhaite un bon repos.

Kovask s'inclina, fou furieux. Il se sentait pris au piège, coincé, et c'était intolérable. Il fit à peine attention au couloir qu'ils suivaient, fut introduit dans une chambre. Il vit de la bière en boîte sur une table, des sandwiches. Le soldat, toujours silencieux, lui montra l'existence d'une douche derrière un rideau. Il entendit la porte se refermer, les verrous se pousser. Avec rage, il ouvrit une boîte de bière, but goulûment le liquide frais. Puis il arracha ses vêtements, passa sous la douche trop tiède pour lui calmer les nerfs. Il se jeta sur le lit, ruminant sa déconvenue. Il voyait mal Holden acceptant de lui remettre une copie des documents pétroliers. D'ailleurs, comment pourrait-il se les procurer ?

Il finit par s'endormir mais en gardant une certaine lucidité et,

quand on entra dans sa chambre, il se leva d'un bond. C'était le même homme armé. Il était 8 heures.

— Venez, dit-il.

L'homme était accompagné d'un second combattant. Ils l'encadrèrent et le conduisirent... aux cuisines. Il put boire du café, manger quelques gâteaux au miel et aux amandes. De là, il fut dirigé vers un camion. Un vieux clou inquiétant. Il grimpa sous la bâche, fut environné par une écœurante odeur de peaux de mouton. Ses deux gardes se postèrent près de la descente.

Le chauffeur se lança ensuite à toute allure dans la route en lacet, puis le long d'une piste qui avait l'air de se diriger plein ouest. Au point que Kovask acquit la certitude qu'ils allaient faire un détour par le Soudan pour échapper aux contrôles.

Le camion ne s'arrêta que pour faire le plein d'essence. On lui donna de l'eau, des fruits séchés, bananes et abricots, du fromage avec une sorte de pain qui sentait le moisi. La course folle se poursuivit jusqu'au coucher du soleil. Le chauffeur s'arrêta alors deux heures pour dormir. Kovask en fit autant. Il ne songeait nullement à fausser compagnie à ses gardes, ne sachant où il se trouvait.

Puis à nouveau le départ, la ruée du camion dans une zone montagneuse inconnue jusqu'au lever du soleil. Ravitaillement en essence, repas frugal et la randonnée infernale se poursuivit durant deux heures. Kovask ne sentait plus ses reins.

Brusquement, le camion s'immobilisa sur une hauteur. On le fit descendre et, dans un italien appliqué, un des gardiens lui désigna une route en contrebas :

— Route de Dessié. Une voiture va venir. Adieu.

Sans ajouter un mot, ils tournèrent les talons. Kovask descendit vers la route, attendit, une cigarette aux lèvres. A sa grande surprise, un taxi arriva, fit demi-tour. Le chauffeur lui ouvrit la porte en souriant.

— Bonjour, monsieur. C'est vous, le client américain pour Dessié ? Je suis un peu en retard car j'ai crevé en route, mais je vais tâcher de rattraper ça.

CHAPITRE VIII

Chaque matin, vers 5 heures, Giovanni Branco se rendait au marché d'Asmara. Il avait ses fournisseurs attitrés qui lui vendaient les légumes, les volailles, les œufs dont il avait besoin pour son restaurant. Pour la viande, il était plus circonspect, mais lorsqu'une bête lui plaisait, il achetait, notamment les agneaux et les chevreaux. Pour le veau, le bœuf, il faisait appel aux producteurs italiens, et surtout pour le porc, que non seulement les musulmans, mais même les Erythréens n'élevaient pas.

Toujours jovial, en pleine forme, il demandait des nouvelles aux uns, taquinait les autres. Tout le monde l'aimait bien et il adorait sentir cette sympathie autour de lui.

C'était toujours un petit horticulteur qui lui fournissait les légumes, un certain Mohad, ridé comme une vieille pomme, toujours en train de mâcher le *kat* qu'il cultivait également dans son jardin. Ce matin-là, Mohad avait des légumes très frais. Il possédait plusieurs puits et obtenait, grâce à l'irrigation et à des claies, des légumes européens inattendus.

— Je veux ce panier de carottes, dit Branco, et aussi ces pommes de terre. Ce sera mieux que des patates... Tu as pensé au persil ? Que veux-tu que je fasse sans persil, hein ? Et l'ail ?

Mohad mâchait son *kat* sans le regarder, chassant d'un geste régulier une mouche qui venait pomper la salive verte au coin de sa bouche sans dents.

— Bon, combien pour tout ça, hein ?

Le vieux secoua la tête.

— C'est vendu...

— Tu veux rire ? Vendu alors que le marché vient d'ouvrir ? Et pourquoi l'exposes-tu ?

Mohad le regarda avec beaucoup de tristesse tout en mâchant son herbe de *kat*.

— Vendu.

— Tu deviens fou ou quoi ? Tu as encore mangé de l'herbe toute la nuit et ce matin tu ne sais pas ce que tu dis, fit Branco en essayant de provoquer l'hilarité du vieillard.

En général, il suffisait de peu pour faire glousser le jardinier. Cela finissait devant une tasse de thé à la menthe ou un café turc.

— Je te donne deux dollars éthiopiens du tout. Deux dollars !

Une certaine inquiétude se faisait jour dans l'esprit de Branco. Il détestait ne pas comprendre. Voyant que le vieux secouait toujours la tête avec obstination, il tourna les talons. Très soupe au lait, il s'emportait vite mais le regrettait. A quelques pas de là, il décida qu'il reviendrait voir Mohad avant la fin du marché. Il aperçut soudain des perdrix suspendues à un étal. C'était assez rare en cette saison, elles devaient venir du Wollo et il fallait que les gens meurent de faim, là-bas, pour les chasser et les échanger contre une poignée de farine. Il les regarda d'un œil gourmand, pensant qu'il pourrait en faire un salmis, ou bien en sauce avec une polenta bien fluide. Il pouvait avoir le lot, une douzaine, pour deux dollars éthiopiens. Mais, tout de suite, il se heurta au refus du marchand, un jeune garçon qui louchait affreusement.

— Tu ne veux pas me les vendre ?

— Non, *signore* Branco.

— Tu me connais, hein ? Tu sais que je paye comptant... Tu les as promises à quelqu'un ?

— Oui, *signore*.

— Ce n'est pas vrai !

Il commençait à devenir furieux, prêt à tout casser. Autour d'eux, on les regardait en silence et d'un coup toute l'animation du marché s'en ressentait.

Il respira à fond pour essayer d'endiguer la colère qui montait en lui.

— Ecoute, je t'offre dix dollars éthiopiens pour le lot de ces perdrix.

C'était une folie, un coup de bluff. Elles n'en valaient pas deux. Mais il voulait voir. Le jeune bigle tressaillit et devint très pâle. Visiblement, le chiffre provoquait une réaction de cupidité en lui mais une force plus grande l'empêcha d'accepter. Très triste, lui aussi, comme le vieux Mohad, il dit qu'il ne pouvait pas vendre ses perdrix.

Branco alors comprit qu'il était au centre d'un complot, que quelqu'un, un groupe, une puissance inconnue, l'avait choisi comme proie et qu'il ne trouverait personne pour lui vendre une poignée de riz ou un artichaut. Il fonça vers le marchand de volailles, l'apostropha :

— Toi aussi, hein ? Toi aussi... Tu n'as pas de poulets pour moi, pas d'œufs, pas de canards, rien ?

L'autre reculait au fond de son box, chuchotait avec sa femme

voilée.

— Tu réponds ?

L'Italien fit volte-face, apostropha le boucher dont l'étal regorgeait de lapins, de chevreaux et d'agneaux. Jamais il n'avait eu une si belle qualité. Les agneaux, en particulier, étaient gras, ce qui était assez rare dans ce pays de sauvages.

— Et toi, hein ? Tu ne veux pas vendre ?

Il se campa dans l'allée, les deux poings sur les hanches et hurla :

— Personne ne veut me vendre ? Eh bien, tant pis ! Je me débrouillerai autrement. J'ai mon congélateur plein, mon frigo plein et il y a des commerçants italiens. J'irai dans une *macelleria* acheter ma viande... Parfaitement.

Les yeux noyés de rage, il fonça vers la sortie, grimpa dans sa camionnette. Il allait claquer la portière lorsqu'il vit le bras décharné qui avait essayé de le retenir depuis le marché, reconnut le visage de Mohad.

— Tu as changé d'avis ?

Il triompha :

— Trop tard !

— Non, *signore*, mais tu devrais aller là-bas...

De l'autre main il désignait un café maure sous les arcades.

— Quelqu'un t'y attend.

— Tu te fous de moi ?

— Non, va voir... Tout s'arrangera peut-être là-bas.

Branco darda son œil noir sur le café.

— Il y a quelqu'un, là-bas, qui vous a interdit, à tous, de me vendre la marchandise ?

Soudain, il changea d'expression. Il ne voyait qu'une explication. Sans savoir pourquoi, il avait attiré l'attention du Front de libération et celui-ci prenait de sévères mesures contre lui. Peut-être qu'on voulait l'obliger à quitter l'Erythrée, à rentrer en Italie. Or il n'en avait pas du tout le désir. Il chercha quelle faute il avait bien pu commettre. Il ignorait la politique, ne suivait que d'un œil les événements. Il payait régulièrement sa contribution au « percepueur » du Front.

Mohad s'éloignait d'un pas menu et il fut tenté de le rejoindre pour lui demander d'autres explications. Il descendit de la cabine, referma la porte, alluma une cigarette et se dirigea d'un air désinvolte vers le café. Mais dans sa poitrine son cœur faisait des bonds énormes et la sueur ruisselait dans son dos gras.

Le propriétaire lui désigna la pièce du fond qui ne voyait pas le jour et qu'éclairaient quelques néons recouverts de poussière. Il n'y

avait qu'un seul homme dans le fond de la pièce, un Erythéen en costume sombre. Un membre du Front. Il ne se faisait aucune illusion là-dessus.

— Asseyez-vous, *signore* Branco, vous m'avez l'air fatigué. Voulez-vous boire un café ?

— Oui, merci.

Le patron en apporta deux.

— Je suis heureux de vous voir, *signore* Branco... Vous savez qui je suis ?

— Vous appartenez au Front, n'est-ce pas ?

Il essuya son large visage de son mouchoir, commença de tourner la cuiller dans sa tasse de café noir et épais. Il ne faisait pas encore jour mais la chaleur était déjà forte.

— *Signore*, pourquoi abritez-vous chez vous des ennemis du peuple ?

Branco sursauta :

— Moi, j'abrite des ennemis... Vous voulez parler des officiers éthiopiens qui viennent manger chez moi quelquefois ? Comment voulez-vous que je fasse ? Je ne peux quand même pas les mettre dehors. Ils m'attireraient des ennuis.

— Pas les officiers, non. Je ne vous reproche pas les officiers.

Il but une gorgée.

— Le *signore* Peri...

— Quoi, Peri ?

Il émit un petit rire vite brisé par le regard de l'inconnu.

— Il est inoffensif, non ?

— Eh bien, si vous le croyez, gardez-le chez vous et vous ne trouverez plus rien à acheter sur la place. Et ne comptez pas sur vos compatriotes italiens. Nous les avons tous visités. C'est un boycottage complet. Il ne vous restera plus qu'à fermer et partir, si vous persistez.

— Mais, *signore*, gémit Branco, je ne savais pas que Peri était un ennemi du peuple... Si je le chasse, la police m'en tiendra rigueur. Elle l'a assigné à résidence chez moi. Il y a toujours une voiture radio dans la rue pour surveiller mon établissement et des types qui se baladent un peu partout.

L'homme soupira :

— C'est bien ennuyeux pour vous, *signore*, mais il vaudrait mieux qu'il s'en aille. Nous sommes tout disposés à vous aider. Mais, évidemment, il faudra que vous vous montriez compréhensif.

Branco pensa qu'il s'agissait encore d'une contribution volontaire en argent. Il grimaça mais enfin, il était prêt à payer.

— De quelle façon ?

— Nous avons décidé de nous occuper nous-mêmes de cet homme. Vous seul pouvez nous indiquer comment nous pouvons pénétrer chez vous sans nous faire remarquer par les policiers en faction et ressortir de même avec... disons un colis encombrant.

— C'est l'enlever, que vous voulez ?

Il aurait préféré donner de l'argent... Mille dollars éthiopiens, ce qui représentait une jolie somme. Même deux mille ! Mais devenir le complice d'un enlèvement...

— Voyons, *signore*. Dessinez-moi donc le plan d'ensemble de votre auberge sur cette feuille.

Avec un sourire, il lui glissa un crayon entre les doigts. Branco traça quelques lignes en tremblant, puis son trait s'affermi. L'homme se penchait et suivait la progression du dessin à l'envers. Son doigt se piqua sur un point précis.

— Ce carré, c'est quoi ?

— La cour intérieure.

— Et ceci ?

— Une vieille remise où je gare ma camionnette et quelques vieilles choses.

— Elle communique avec la cour intérieure ?

— Oui, bien sûr.

L'homme termina son café, essuya sa bouche d'un index très lent.

— Lorsque vous sortez, le matin, la police fouille-t-elle votre véhicule ?

— Oh ! non, jamais, *signore*... Elle me connaît et sait que je ne trafique pas. Je suis un citoyen honnête.

— Peri pourrait utiliser votre camionnette pour s'enfuir s'il le voulait. Il est dans une drôle de situation, cet homme-là. La police le harcèle et il sait que nous désirons lui poser quelques questions. Il doit y réfléchir. Souvent.

— Vous croyez ? fit innocemment Branco.

— Bien entendu. Votre fille est plus en mesure de recevoir ses confidences, n'est-ce pas ?

L'Italien hocha la tête.

— Oui, peut-être.

— Questionnez-la. Habilement. Dans le fond, vous pourriez l'aider, ce garçon.

— Quoi ! le sortir de chez moi au nez de la police ? Mais ce serait risqué, dangereux. Il est possible qu'il se cache dans le fond du véhicule, où il y a toujours des sacs et des cageots... Mais à mon insu.

Sans que je le sache.

L'homme du Front soupira :

— Voyons, *signore*, il faut choisir un jour ou l'autre. Que représente la police éthiopienne ? Rien du tout. Dans peu de temps, peut-être moins d'une année, ce pays sera libre et nous serons au pouvoir. Vous aurez accompli un acte d'héroïsme et les nouveaux dirigeants sauront vous en montrer toute leur reconnaissance.

— Oui, mais si je suis pincé... Ils vont m'envoyer à Addis-Abeba et me flanquer dans un camp. Ou pis encore. Le capitaine Kelcem ne rigole pas avec ce genre de délit.

— Vous le craignez beaucoup, n'est-ce pas ?

Branco soupira.

— Plus que le Front ?

Il se récria :

— Je n'ai rien dit de tel mais essayez de me comprendre. Je suis un homme tranquille... Peri n'est pas mon ennemi, s'il est le vôtre. Il règle régulièrement sa pension, sait se montrer généreux.

— Avec votre fille aussi, *signore*. Elle se constitue une jolie dot, si mes renseignements sont exacts. Et sous vos yeux de père indulgent...

— Que voulez-vous, murmura Branco, depuis la mort de sa mère, je ne sais rien lui refuser. Oui, je sais que c'est immoral, mais Galla ne cause aucun scandale...

— Il faut choisir, *signore*. Et en ce moment. Vous savez ce qui vous attend, si vous refusez ?

C'était bien simple. Il n'aurait qu'à vendre, à perte, et s'en aller. Vendre à qui ? Tous les Italiens quittaient l'Erythrée. Un autochtone ne lui donnerait de son auberge que le quart de sa valeur. Et que ferait-il en Italie, où il n'était allé que deux ou trois fois dans sa vie ? Non, décidément, il ne pouvait pas accepter cette injustice.

— C'est bon, dit-il. Je vais jouer les judas... les sales types.

— Tout se passera très bien, vous verrez. D'ailleurs nous nous reverrons demain matin ici même.

Il sourit avec sympathie :

— Je crois que vous pouvez aller faire votre marché, *signore* Branco.

CHAPITRE IX

Le chauffeur sourit dans le rétroviseur d'un air désolé, ouvrit sa portière, souleva le capot et commença de fourrager dedans. Kovask consulta sa montre. C'était la troisième panne depuis que le taxi l'avait pris en charge. L'homme, il s'appelait Benech, lui affirmait que c'était à cause de l'essence.

— Ils mettent de l'eau dedans... Maintenant, c'est la grande pagaille. Tout le monde veut gagner de l'argent.

Le Commander décida que c'était une fois de trop. Benech était au service du Front et devait avoir mission de retarder autant que possible son arrivée à Dessié. A ce rythme-là, ils n'y arriveraient qu'en pleine nuit. S'ils arrivaient. La petite route non goudronnée était inquiétante. Nombre de gens frappés par la famine ou les épidémies qui en découlaient venaient mourir au bord. Beaucoup d'enfants, de femmes et de vieillards. Des vols de charognards aussi, que le taxi dérangeait à peine. Seules les hyènes s'enfuyaient. Il en avait vu plusieurs avec des débris humains dans la gueule, traînant parfois la moitié d'un corps. Mais il y avait aussi des hommes encore valides, aux yeux d'affamés, qui suivaient la voiture d'un regard meurtrier.

— De l'eau, hein ?

Benech soufflait dans le gicleur, le remontait en prenant son temps.

— C'est fini ?

— Tout de suite.

Mais quand il crut s'installer au volant, Kovask, plus rapide que lui, avait pris sa place.

— Ou tu montes ou je te laisse. Choisis.

Le visage de l'Américain était si impressionnant que Benech s'assit en silence sans mot dire. Kovask tira le maximum de la Fiat et put tenir le quatre-vingts pendant une heure. Jusqu'à ce qu'ils trouvent le camion de l'UNICEF en panne. Une fille blonde, en jean, leva les deux bras, se mettant en travers de la route. Il y avait d'autres filles, d'autres garçons autour du véhicule, mais aussi une centaine d'affamés qui les assiégeaient.

— Vous rentrez à Dessié, fit-elle avec un fort accent suédois. Nous

ne pouvons rester là... Il va faire nuit.

— Pas tous, gémit Benech, pas tous... La suspension n'y résistera pas.

Fendant la foule, les autres arrivaient aussi. Ils ne paraissaient pas rassurés.

— Nous n'avons plus rien à leur donner et ils ne nous croient pas. Nous avons distribué toute la farine de poisson. Il n'y a que des boîtes vides, maintenant.

— Montez, dit Kovask.

Ils s'entassèrent tant bien que mal, mais deux garçons durent s'accrocher sur le coffre, une corde coincée par le couvercle permettant de se maintenir. Benech, pressé entre la fille et Kovask, roulait des yeux effarés.

— C'est la ruine, gémissait-il. Vous savez combien il me faudra pour le remplacer ?

— Ça va, dit une grosse fille installée à l'arrière, une Suissesse, très certainement. On va faire la quête.

La somme réunie représentait près de vingt dollars éthiopiens. Benech se calma.

— On a voulu aller au-devant des affamés, expliquait la Suédoise. On ne se doutait pas. Vivement qu'on soit à Dessié. Là-bas, ils sont plus calmes. Il y a l'armée.

Kovask conduisait, les dents serrées. Il avait lu quelques articles critiques sur le comportement de certains « secouristes internationaux », heureusement la minorité. Des enfants de bonne famille, friands d'exotisme et effarés par la réalité qu'ils découvraient au Wollo. Mais pouvait-on leur en vouloir ? Au départ, ils étaient pleins de bonne volonté certainement.

La nuit tombait lorsqu'ils atteignirent Dessié.

— Nous logeons au Touring-Club, lui dit la Suédoise.

Le sénateur Holden également. Benech ne demanda pas son reste et disparut dès que la voiture fut vide. A la réception, on annonça à Kovask qu'Holden n'était pas encore entré. Il demanda s'il pouvait téléphoner à Asmara et le préposé le regarda drôlement.

— Un instant.

Il quitta son comptoir pour aller discuter avec deux militaires installés au bar. Ces derniers se tournèrent vers Kovask, puis l'un d'eux vint lui demander son passeport.

— Serge Kovask, Américain... A qui voulez-vous téléphoner, là-bas ?

— A une vieille amie. Elle est descendue à l'auberge *Regina*.

L'homme sourit.

— Chez Branco ? Je connais. D'accord. Le nom de cette personne ?

— *Signora* Marani.

— Allez-y, si vous y parvenez...

Le préposé lui annonça une heure d'attente, au moins.

— Je peux avoir une chambre ?

— Je vais voir... Elles sont rares, en ce moment.

— Vous installerez un lit dans la mienne, dit une voix bourrue dans le dos de Kovask.

Le sénateur Holden était là, en costume de sport très clair, chapeau de cow-boy blanc, plus churchillien que jamais. Cette ressemblance frappait tout le monde, d'ailleurs, et provoquait immédiatement une réaction respectueuse. En quelques jours, le sénateur était devenu très populaire.

— Allons boire un verre.

Ils s'installèrent à l'écart devant deux whiskies. Holden fixa Kovask d'un regard interrogateur.

— Que faites-vous ici ?

Le Commander le lui expliqua. Tant qu'il parla, Holden resta impassible. Il était capable d'écouter un homme parler pendant des heures et de retenir chacune de ses paroles sans prendre la moindre note, l'habitude des débats parlementaires.

— Ils se foutent le doigt dans l'œil. Pas question d'obtenir ces plans sans attirer l'attention. Important, ce Peri ?

— Sans lui nous ne pouvons rien faire.

— Et vous tentez de téléphoner à la Mamma ? Vous croyez qu'elle pourra quelque chose ?

— Elle essaiera.

Holden alluma un gros cigare et regarda son compagnon.

— Vous avez besoin de vous raser et de prendre une bonne douche. Mais pour vous changer, ce sera plus dur. Je ne peux rien vous prêter avec ma taille éléphant. Montez quand même dans ma chambre, j'attends le coup de fil.

Kovask se rasa et se doucha en une demi-heure. Lorsqu'il revint, Holden était au téléphone. De sa grosse main il masqua le micro.

— J'ai l'auberge, mais le patron me dit qu'elle n'est pas encore rentrée. N'est-ce pas étonnant, à 20 heures ?

— Demandez qu'elle nous rappelle.

— D'accord.

Puis ils allèrent dîner. Kovask regardait autour de lui d'un air songeur.

— Elles ont quand même pensé à emporter leur robe de soirée, hein ? Et les garçons leur blazer... Mais il y a de braves gens qui, à cette heure, continuent de travailler et ne s'arrêteront que quelques heures pour se jeter sur une paillasse, complètement épuisés. J'en ai vu un qui travaille vingt heures par jour ! Il doit nourrir dix gosses à la petite cuiller, toutes les heures, sinon ils crèvent. Dix ! Un Irlandais. Quand il a fini les dix, il doit recommencer. Inlassablement. Mais il obtient des résultats. Quand un gosse mange tout seul, quand il a la force de saisir la cuiller, il a gagné. Mais il lui est arrivé, dans sa fatigue, de nourrir un mort durant une demi-journée sans même s'en rendre compte.

On buvait beaucoup de bière aux tables bruyantes. C'était à qui devait raconter l'histoire la plus incroyable qu'il avait vécue dans la journée. Il croisa les yeux bleus de la Suédoise qu'il avait ramassée en route. Elle lui sourit sans la moindre gêne.

— Une touche ? grommela le sénateur en triturant son assiette de hors-d'œuvre.

— Je la connais.

Il raconta comment il avait trouvé le groupe près du camion en panne.

— Ils ont voulu faire du zèle, grogna le sénateur. Un camion foutu. On ne peut y aller qu'en groupe... Il faut procéder avec méthode. Ils ont voulu jouer aux sauveteurs, mais ils ont gaspillé de la farine et un véhicule. Les gens qui les ont assiégés étaient certainement des profiteurs. Il y en a. Il faut garder sa lucidité, ne pas céder à un sentimentalisme stupide.

On dansait aussi dans un coin un peu sombre. Il y avait des rires de filles chatouillées.

— Qu'allez-vous faire pour Peri ?

— Je n'en sais rien. Rentrer à Asmara le plus rapidement possible.

— Je tâcherai de vous trouver une bagnole. Dans un convoi militaire. Ça va plus vite et c'est plus sûr.

— D'abord, je vais appeler la Mamma. Je suis surpris qu'elle ne l'ait pas fait elle-même.

Mais on lui annonça que la communication ne pourrait être établie que très tard dans la nuit.

— Venez, dit Holden, nous allons voir notre Irlandais.

Il commanda des sandwiches et des bouteilles de bière. On avait mis une voiture à la disposition du sénateur, conduite par un militaire.

— On va patauger dans la boue, je vous préviens.

La voiture pénétra dans un camp où de grandes tentes militaires s'alignaient dans un ordre parfait. Des ampoules en guirlandes

éclairaient les lieux. La voiture s'arrêta.

— Il faut marcher.

On avait placé quelques caillebotis mais ils étaient engloutis par la boue, dangereux même. Holden enfonçait jusqu'aux chevilles sans hésitation, tirant sur son cigare. Ils atteignirent une tente un peu à l'écart. Cinq lits de camp de chaque côté de l'allée. Une vieille porte jetée dans l'allée isolait de la boue. Un garçon barbu, aux yeux très bleus, se penchait vers un des gosses. Il leur sourit.

— Tenez, dit Holden en lui tendant le sac en plastique, mangez et buvez un coup. Donnez-moi cette assiette. Kovask, si le cœur vous en dit... Vous délayez un peu de farine lactée dans de l'eau et vous attaquez l'autre rangée.

Pendant une heure, ils nourrirent des gosses entre deux et huit ans, certains dans un état inquiétant. Kovask ne put s'empêcher de désigner à l'irlandais une petite fille aux cheveux tressés.

— Vous ne croyez pas... ?

— Elle vient d'arriver. Ils sont tous comme ça, au début... Vous lui soulevez la tête et vous introduisez un quart de cuiller. La déglutition est automatique.

Kovask se disait que c'était dérisoire. Il allait aider ce garçon une heure et puis il rentrerait à l'hôtel, dormirait tranquillement. Mais lui serait là. Pour combien de jours et de nuits encore ?

Pourtant, il les remercia avec une telle effusion qu'ils s'en sentirent gênés. Ils s'enfuirent. Holden ralluma son cigare plus loin, le pointa vers les tentes.

— Des adultes. Femmes d'un côté, hommes de l'autre.

— Ça sent la crêpe.

— L'UNICEF les fabrique plus loin. Sans arrêt...

Ils remontèrent dans la voiture. Le chauffeur ne put faire demi-tour et sortit en marche arrière. Kovask aperçut alors des abris en planches non loin du camp.

— Il y en a qui attendent qu'il y ait une place. Quand on emporte des cadavres, ils se précipitent, les comptent...

Il y avait toujours du bruit dans la salle à manger, des rires. Le préposé secoua la tête. Rien de nouveau pour la liaison téléphonique avec Asmara.

— Si je je portais maintenant ? dit Kovask.

— Comment ? Vous ne trouverez pas de voiture. Il y a plus de cinq cents kilomètres d'une route infernale. Je dois rencontrer un colonel, ce soir. Il vous trouvera bien quelque chose. Quant aux documents, autant vous dire que c'est impossible. Ils sont dans la capitale. Certainement considérés comme *top secret*. Il faudra vous débrouiller

différemment.

Le colonel éthiopien arriva enfin, crotté jusqu'au ventre. Il venait d'une région perdue, avait dirigé les opérations de ramassage des sinistrés dans les montagnes de l'ouest. Il paraissait amer :

— Il y a un an que nous aurions dû commencer... Mais le palais royal interdisait toute publicité. Il ne fallait pas qu'on sût à l'étranger, et surtout dans les autres pays africains. Puisque Addis est le siège de l'Organisation des pays africains. Mais toute allusion à la famine était un crime contre le pouvoir de l'empereur.

Il annonça qu'un convoi quittait Dessié à destination d'Asmara à 5 heures du matin.

— Comptez au moins dix heures de route, sinon plus, ajouta-t-il à l'adresse de Kovask.

Lorsque le sénateur parla d'aller se coucher, il avait décidé d'attendre la communication avec Asmara. Il pouvait gagner près de vingt-quatre heures s'il parvenait à parler à la Mamma.

— Vous pouvez la faire brancher dans ma chambre. Ils ont mis un lit, vous savez ?

— Non, je préfère rester pour relancer le veilleur de nuit de temps en temps.

Il but un autre café, s'installa dans un fauteuil non loin de la réception. Bientôt, une main fraîche sur sa joue et un parfum sophistiqué le tirèrent de son sommeil. Il ouvrit les yeux et reconnut la jolie Suédoise. Elle penchait vers lui son visage et il découvrait ses seins d'un blanc nacré dans le décolleté de sa robe.

— Vous n'avez pas trouvé de chambre ? murmura-t-elle.

Son haleine de buveuse de bière le dégouta. Il se redressa en souriant.

— Si, mais j'attends un coup de fil.

— Vous restez quelques jours ?

— Non... Je pars très tôt...

Elle avait les yeux brillants, la bouche molle et luisante, la respiration un peu oppressée.

— Je monte chez moi... chambre 17, murmura-t-elle. Si vous vous ennuyez trop...

Elle paraissait regretter son manque d'empressement.

— J'ai cru que vous aviez les cheveux blancs, mais ils sont si blonds, dit-elle. Vous n'êtes pas suédois, pourtant ?

— Non. Ancien marin.

— Ah !... Vous ne seriez pas mieux dans un lit ?

Il secoua gentiment la tête et elle finit par s'en aller. Une jolie fille.

Un peu inconsciente, peut-être, mais n'était-ce pas une façon d'oublier tout le reste, les cadavres chargés par camions entiers, les gosses aux ventres énormes, dévorés par les mouches, la boue ? Il pleuvait deux jours sur trois en ce moment sur Dessié et la région. Et la campagne était verdoyante, agréable à l'œil. On se demandait pourquoi les gens mouraient de faim...

Vers 2 heures du matin, une main plus rude le secoua, celle du veilleur de nuit.

— La communication pour Asmara.

Enfin il put entendre la voix impatiente de la Mamma à l'autre bout du fil.

— C'est vous, Serge ?

— Oui. Ecoutez... Notre ami est dans une sale situation. Prenez bien soin de lui.

— Bien... J'ai du nouveau. Avez-vous entendu parler d'un certain frère Frumence appartenant à l'Eglise copte ?

— Non. Jamais.

— Il faudrait que vous le rencontriez. C'est un homme très intéressant et qui sait beaucoup de choses.

— Merci. Je rentre dans la journée de demain. Mais pas avant le soir. Soyez vigilante.

CHAPITRE X

Une fois encore, Galla Branco s'était retrouvée dans la sacristie de l'église copte. Peri l'avait tellement suppliée ! Il lui avait donné à l'avance cent dollars pour qu'elle acceptât de lui rendre ce service. Elle avait fini par céder et de nouveau elle se trouvait en face du gros curé aux manières douteuses, qui se montrait très empressé auprès d'elle. En même temps, il s'étonnait qu'elle voulût rencontrer frère Frumence.

— Si c'est une question de religion, disait-il.

— Non, c'est personnel.

— Je vais vous tenir compagnie...

— Votre femme ne vous attend pas ?

Il avait détourné les yeux, eu un petit sourire en coin :

— Elle est chez sa mère et ne rentrera que demain... La pauvre femme est malade.

Puis il lui avait demandé si elle ne songeait pas à se marier. Galla lui avait éclaté de rire au nez.

— Non, je préfère m'amuser.

— C'est dangereux, très dangereux, savez-vous ?... Ah ! bien sûr, avec la pilule...

C'était son obsession. Il y voyait la voie ouverte au péché de luxure, une excitation trouble. Du moins pour lui.

— Cela vous arrive-t-il souvent ?

Elle répondait n'importe quoi, se rendant compte qu'elle le bouleversait complètement. Heureusement, frère Frumence arriva plus tôt que prévu. Désorienté, le prêtre donna l'impression de prendre la fuite.

Le moine paraissait contrarié.

— Je vous avais dit... Enfin, qu'y a-t-il encore ?

— Il s'impatiente.

— Il me faut le temps de trouver un moyen... Dans deux jours, peut-être... Attendez.

A côté de la sacristie, il y avait une petite pièce. Il s'y enferma, revint avec une enveloppe cachetée, assez épaisse.

— Vous lui remettrez ça... Il comprendra. Dites-lui que le reste suivra quand il quittera le pays.

— C'est tout ?

Elle prenait une attitude provocante devant l'homme, certaine qu'il n'était pas plus moine qu'elle nonne. C'était moins troublant qu'avec le gros copte, et pourtant Frumence était joli garçon. Mais elle le trouvait trop froid. Elle avait posé un pied sur le banc et sa robe, plus courte que l'autre fois, glissait sur sa cuisse.

— J'ai eu un mal fou à faire partir le coup de tampon, dit-elle. Avec cette enveloppe, pas besoin de recommencer. En frottant trop fort je me suis brûlé la peau. Regardez.

Se troussant encore, elle montra la croûte brune au haut de la cuisse en même temps qu'un slip rouge cerise.

— Maintenant, allez-vous-en, dit-il sèchement. Vous avez votre voiture ? Le quartier n'est pas sûr.

— Bah ! dit-elle légèrement, on ne meurt qu'une fois. Quant au reste...

Elle pouffa, tourna les talons, traversa l'église en jetant un regard méprisant aux derniers fidèles prosternés.

Dans la cuisine de l'auberge, Karim la prévint que son père la cherchait depuis une heure.

— Pas content, le papa. Gare à la fessée ! J'aimerais bien voir ça...

— Si tu crois que je supporterais...

Branco rentra en coup de vent dans la cuisine. Depuis la veille, il était dans tous ses états. Depuis son retour du marché très exactement et Galla ignorait toujours pourquoi.

— Te voilà enfin ! D'où viens-tu ?

Elle haussa les épaules.

— Viens par là.

Là, c'était son petit bureau. Il en referma la porte avec soin, attendit quelques secondes, puis l'ouvrit à nouveau d'un coup, surprit Karim en train de regarder par le trou de la serrure. L'aide de cuisine tourna rapidement le dos et reçut un magistral coup de pied dans les fesses.

— Je veux te parler, dit ensuite Branco, un peu calmé.

Il découvrit l'enveloppe qu'elle tenait à la main.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Pour Peri.

— Qui te l'a donnée ?

— Un moine copte.

Branco tendit la main.

— Fais voir.

— Mais elle est cachetée...

Il la lui arracha, la retourna, puis l'ouvrit avec l'ongle de son petit doigt qu'il laissait pousser pour se curer les oreilles. Des billets s'en échappèrent.

— Des dollars américains ! s'écria Galla.

Son père fit tomber sur le bureau plusieurs liasses. Il y en avait pour dix mille dollars !

— Tu vas me dire ce que signifie cette histoire de moine copte, dit Branco en s'asseyant sur le coin de son bureau.

Tranquillement, elle lui raconta comment, à deux reprises, elle s'était rendue à l'église copte pour y rencontrer un certain frère Frumence.

— Rigolo, comme nom, hein ?

— Ensuite ?

— C'est tout.

Il tripota les billets, puis contourna son bureau, prit une enveloppe semblable et les fourra dedans, la cacheta d'un coup de langue.

— Tu vas porter ça à Peri.

— Dommage !

— Attends. Tu lui diras qu'il s'en va demain matin à 4 heures.

— Quoi ? Mais tu sais bien que la police...

— Qui te parle de la police ? Il montera dans ma camionnette, se cachera dans le fond.

— Tu vas l'aider à s'enfuir ? Mais ensuite, où ira-t-il ? Ce moine dit qu'il n'a pas trouvé de moyen...

— Ça, je m'en fous. L'essentiel est qu'il sorte d'ici.

Galla regarda son père avec attention.

— Toi, tu me caches quelque chose... Et depuis hier matin. Que se passe-t-il ?

— Attends.

Il ouvrit la porte. Depuis les bacs à vaisselle, Karim lui jeta un regard plein de rancune. Il referma, parla à voix basse. Elle comprit que la menace du Front était sérieuse. Pas plus que son père elle n'avait envie de quitter Asmara, mais elle trouvait que c'était moche de livrer ainsi Peri à ses ennemis.

— C'est ça ou la valise, dit-il, emphatique. Et je compte sur toi pour le convaincre.

— N'empêche que c'est dégoûtant.

— Tu garderas l'enveloppe.

Elle resta songeuse : dix mille dollars ! Peri devait avoir des économies puisqu'il dépensait sans compter. De plus, cet argent serait saisi par le Front. Autant en profiter.

— Bon. Je vais monter le voir.

Le téléphone sonna. C'était Karim qui avait branché sur l'appareil du bureau.

— On demande la *signora* Marani de Dessié.

— De Dessié ? Cherche-la.

— Elle n'est pas là.

— Bon, je prends la communication.

Une voix d'homme lui parlait en américain. Il répondit de même.

— Bien, je lui dirai de vous rappeler quand elle sera rentrée.

Il raccrocha.

— File chez Peri. Qu'il soit prêt demain matin.

— Oui, mais il voudra connaître la suite.

— Tu lui dis que c'est le moine qui a tout préparé. Que je dois l'emmener au marché dans ma camionnette. Là-bas, des hommes le prendront en charge. Tu n'en sais pas plus.

— Si je ne lui donnais pas l'enveloppe ?

— Non, elle accrédiitera tes paroles.

— C'est dommage. Comment je vais la récupérer, moi ?

Il haussa les épaules, sortit une autre enveloppe, découpa un journal avec son coupe-papier.

— Tu pourras toujours faire l'échange.

— Il va l'ouvrir.

— Oh ! puis merde ! Débrouille-toi.

Peri se jeta sur l'enveloppe avec une joie folle, la déchira. Les liasses tombèrent sur le carrelage.

— Eh bien ! dit Galla. J'aimerais recevoir du courrier comme ça !

Il se moquait de l'argent, retournait l'enveloppe, déçu qu'elle ne contînt pas autre chose.

— C'est tout ? fit-il, la voix rauque.

— Attends... J'ai de bonnes nouvelles pour toi. Mais ramasse ces billets. Je te donnerai une autre enveloppe pour les mettre.

Il l'écouta avec attention et un sourire radieux lui donna dix ans de moins.

— Demain matin ! Tu sais où on me conduit ?

— Non, il est très discret, ton moinillon. Mais joli garçon. Ça, on peut pas le lui enlever.

— Ton père est d'accord ?

— Non.

Son sourire s'effaça comme s'il allait pleurer.

— Enfin, c'est tout comme. Il ne veut rien savoir. Tu t'installeras à son insu. A cause des flics, si par hasard ils fouillaient la camionnette. Mais ils ne le font jamais.

— Tu en es sûre ?

— Mais oui. Ne commence pas à te poser des questions. Je vais chercher une autre enveloppe.

Elle ne mit qu'une minute pour descendre et remonter. Elle le regarda placer les liasses à l'intérieur, puis la cacheter. Il la posa sur la petite table.

— Tu viendras cette nuit ?

— Bien sûr... Et bénévolement. C'est certainement la dernière fois qu'on se verra.

Mais il ne paraissait pas autrement ému et elle pensa qu'elle aurait bien mérité le contenu de l'enveloppe.

— Le moine a dit que pour le reste, ce serait plus tard. Dis donc, il en reste beaucoup ?

Elle ne put le lui faire dire. Il lui demanda si la *signora* Marani était toujours là.

— Oui. Justement, on lui a téléphone de Dessié. Elle doit rappeler l'hôtel du Touring-Club. Un certain Kovask.

— Certainement un ami américain, dit-il. Il ne faut pas que cette femme se doute que je file. Elle serait capable d'alerter les flics.

— Tu crois ?

— J'en suis persuadé.

— Bon, je descends pour le service. Je te monterai ton plateau dans un moment. Il n'y aura pas grand monde, ce soir, j'ai l'impression. On pourra se coucher tôt.

La *signora* Marani était dans la salle et avait demandé la communication pour Dessié, lui apprit Karim, qui en profita pour la peloter outrageusement.

— Tu finis, oui ?

— Que te voulait-il, le papa ?

— Ça ne te regarde pas.

— Peut-être faire zig-zig, hein ?

Elle le gifla sans colère, pour le faire taire.

— Ben quoi, dit-il, ça arrive... Si tu crois que mon père se gênait, lui ?

— Ce sont des mœurs de sauvage, répliqua-t-elle.

Lorsqu'elle servit la Mamma, celle-ci lui demanda si le *signore* était toujours dans sa chambre.

— Bien sûr ; où voulez-vous qu'il aille, le pauvre ? Il n'a pas envie de rencontrer des gens. Il est toujours très affecté par ce qu'il a vécu.

Les rares clients quittèrent l'auberge assez tôt. Il y eut quelques voisins qui s'installèrent à la terrasse, mais, tous commerçants, ils avaient l'habitude de s'en aller vers 22 heures. La vieille dame buvait un café à sa table.

— Je suis obligée de veiller pour ce coup de fil, dit-elle. Ne laissez qu'une lampe.

Branco n'aimait pas beaucoup laisser quelqu'un dans la salle mais cette vieille dame bien tranquille lui inspirait confiance. Il lui indiqua comment se préparer un *espresso* si elle le désirait.

— Mais n'oubliez pas de couper le courant ensuite. Cette machine est une vraie dévoreuse de kilowatts.

Lorsqu'elle eut appris, vers 2 heures du matin, de la bouche même de Kovask, que Peri était en danger, elle réfléchit longtemps dans sa chambre, puis décida qu'il était inutile de s'endormir. Tout pouvait arriver avant que l'aube se levât. Elle s'installa dans un fauteuil, près de la fenêtre ouverte sur la rue, dans l'obscurité totale. La lumière venant d'un lampadaire public proche lui suffisait amplement. Elle avait l'habitude de veiller ainsi.

Dans la rue, une voiture radio de la police stationnait en permanence et il y avait toujours quelques silhouettes discrètes pour surveiller l'auberge.

Lorsque vers 3 heures elle sentit le sommeil la gagner, elle alluma un cigarillo et le fuma lentement. Elle ignorait qui menaçait Peri mais parvint à la conclusion qu'il s'agissait du Front de libération érythréen.

Kovask devait ruminer son information au sujet de ce moine copte, frère Frumence. Un nom amusant. Mais qui dissimulait un personnage très intéressant. Dans la journée, elle avait essayé de retrouver la piste du moine mais n'y était pas parvenue. Elle n'avait pas osé retourner à l'église copte.

Vers 4 heures, un bruit léger l'alerta.

CHAPITRE XI

Peri avait cru ne pouvoir s'endormir, tant son excitation était grande. D'abord, il lui avait fallu sélectionner les vêtements et les objets qu'il voulait emporter et dont il répugnait à se séparer. Il jugeait plus prudent de n'emporter qu'un sac de voyage en cuir. Galla, qui l'avait rejoint vers 22 heures, l'avait aidé.

— N'oublie pas ça, avait-elle dit en désignant l'enveloppe. Tu devrais la mettre au fond.

— Tu crois ?

— Ce serait plus prudent.

En lui apportant son plateau-repas, elle avait glissé dessous l'enveloppe bourrée de papier-journal. Un habile tour de passe-passe et, en desservant, elle avait repris celle contenant les dix mille dollars. Aussi avait-elle hâte de la glisser au fond du sac, de crainte que l'ingénieur ne se ravisât. Elle plaça des chemises au-dessus et soupira de soulagement. Bientôt, le sac fut plein et il contempla avec mélancolie quelques objets qui n'avaient pu y entrer. Un bouquin d'art sur Picasso, un appareil polaroid.

— Tu n'auras qu'à les prendre, dit-il. Il y a encore quelques photos à tirer dans l'appareil.

— C'est vrai ?

Une idée saugrenue la fit éclater de rire.

— Le frère Frumence t'a-t-il parlé d'un cargo ? Il va certainement me faire conduire à Massaoua. Je me demande comment, car la route est très surveillée jusqu'au port.

Elle se déshabilla et s'allongea sur le lit. Il finit par la rejoindre, mais il était très énervé.

— Si ton père changeait d'idée ?

— Il ne veut rien savoir. A 4 h 30, 4 h 45, il partira au volant de sa camionnette. Si tu es dedans, ça va. Sinon, il ne s'en inquiétera pas. C'est tout simple.

— Oui, bien sûr.

Elle lui caressait le torse d'une main légère, emmêlant ses doigts dans la toison épaisse qui formait comme un arbre entre ses seins et dont le tronc aurait eu ses racines dans le bas-ventre. Bien que petit et

de musculature moyenne, il était très viril, impressionnait même une fille aussi expérimentée que Galla. Ses caresses le dressèrent superbement et elle ne put résister à l'envie de prendre une photo. Elle la développa immédiatement, pouffa encore, plus troublée par le cliché que par la réalité.

— Attends. Cette fois, c'est toi qui vas la prendre, dit-elle. Mais il faut un flash cube.

Il y en avait sur la table. Elle en fixa un, lui tendit l'appareil.

— Comme ça, dit-elle en s'inclinant sur le bas-ventre de l'homme.

— Ecarte les cheveux, dit-il.

Il cadra le visage sensuel dans le viseur, les yeux mi-clos, le nez palpitant et la bouche dilatée par son désir, appuya sur le déclencheur.

— Donne, dit-elle, abandonnant ce qu'elle avait si bien commencé, à son grand regret.

Durant la minute nécessaire d'attente, elle trépignait presque, puis découvrit le cliché.

— C'est drôlement cochon, fit-elle en lui tendant l'épreuve. Je n'y avais jamais pensé. Tu es chou de me laisser l'appareil.

Et avec le même naturel elle reprit sa tendre sollicitation. Elle dut l'épuiser pour qu'il pût enfin trouver le sommeil. Elle le voyait dans un tel état d'énervement qu'elle craignait qu'il ne commît une imprudence. La moindre erreur pouvait attirer l'attention des policiers. Elle monta le réveil de chevet sur 4 heures, sursauta lorsqu'il sonna, faisant tressaillir Peri.

— Quoi, qu'y a-t-il ?

— Tais-toi, tu vas réveiller toute la maison.

Il n'y avait que la vieille *signora* Marani comme autre cliente, mais mieux valait la laisser dormir.

— C'est l'heure ?

— Oui. Il faut faire vite. Mon père descendra vers la demie. Il ne veut rien voir. Tu devras être dans la camionnette à ce moment-là.

— Je me rase ?

— Non. Habille-toi. Je vais aller faire un tour, ouvrir la porte de la cuisine qui donne sur la cour, puis celle de la remise. Tu les refermeras toutes avec soin, hein ?

— Tu ne m'accompagnes pas ?

— Non. Je préfère rejoindre ma chambre. Maintenant, tu devrais éteindre la lumière. Les flics connaissent ta fenêtre, pourraient s'étonner de voir que c'est éclairé chez toi.

Il obéit, s'habilla dans la demi-clarté venant de la rue, tandis qu'elle enfila sa robe de chambre. Elle ouvrit la porte avec

précaution, la laissa entrouverte.

Depuis sa chambre, la Mamma surprit le bruit de ses pieds nus sur le carrelage. Puis l'escalier craqua légèrement. Sans plus attendre, elle prit son sac et quitta sa chambre. Ce fameux sac contenait, outre des gadgets utiles, de quoi se défendre contre toute attaque. Une bombe lacrymogène, un vaporisateur au vitriol, un fume-cigarette lançant du poivre en poudre, des lames de rasoir. Il ne la quittait jamais et elle y puisait souvent la solution à quelque problème ardu.

Sur la pointe des pieds, elle traversa le couloir, n'eut aucune peine à pénétrer chez Peri. La porte était entrouverte. Les yeux habitués à l'obscurité, elle avait une supériorité sur lui.

— Tu as oublié... ?

La silhouette épaisse ne correspondait pas à celle de la jeune fille.

— Qui êtes-vous ?

— *Signora* Marani. Vous partez, n'est-ce pas ? Vous leur faites confiance ? C'est Branco qui a organisé, soi-disant, votre fuite ?

— Mais non... Je sors... Je vais prendre l'air...

— Avec ce sac de voyage ? Et qu'en diront les flics qui surveillent l'auberge ?

Il ne pouvait lui tenir tête. Il s'effondra moralement et physiquement, se laissant tomber sur le lit.

— Je vous en prie, chuchota-t-il. Je suis perdu. Ils veulent ma peau. Il faut que je parte.

— Qui veut votre mort ?

— Le Front.

— C'est justement aux hommes du Front que les Branco vous livrent.

En fait, elle n'en était pas certaine mais il fallait inventer ce qui pouvait retenir Peri.

— Vous mentez ! Comment le sauriez-vous ?

— J'ai surpris une conversation, dit-elle. Entre la fille et le père. Ils vous livrent. Le Front les a mis en demeure.

Tout cela avec beaucoup de conviction. Elle était très douée pour inspirer confiance.

— Comment vous sortent-ils d'ici ?

— La camionnette. Le père va au marché. Je me cache dedans et là-bas on s'occupe de moi.

— Et vous y croyez ?

— Je suis bien obligé, dit-il.

Par précaution elle ferma la porte, se plaça derrière si jamais elle s'ouvrait.

— Où est la fille ?

— Elle ouvre les différentes portes et viendra m'avertir. Mais je ne vous crois pas. Galla ne me trahirait pas... Elle est légère, intéressée, mais elle n'irait pas jusque-là...

— Qu'en savez-vous ? Si vous y allez, vous êtes perdu. Le Front ne vous relâchera pas.

— Mais qui êtes-vous, à la fin ? Vous savez beaucoup de choses... Non, je ne vous crois pas...

— Vous avez tort, fit-elle avec tristesse. Nous aurions trouvé un moyen ensemble. Si j'avais seulement une preuve tangible... Puisque vous faites confiance à cette garce...

Il se releva, beaucoup plus sûr de lui.

— Cette fille m'a aidé, a transmis des messages... Elle m'a même apporté de l'argent. De l'argent que je n'attendais pas.

La Mamma faillit lui demander si cet argent était envoyé par le frère Frumence, mais elle préféra se taire.

— Eh bien, ma foi, tant pis pour vous ! Dans une heure, vous regretterez de ne pas m'avoir écoutée.

Soudain, il saisit son sac, le posa sur le lit, l'ouvrit et fouilla dedans. Il en sortit une grande enveloppe qu'il déchira. Il dut allumer pour se rendre à l'évidence.

— C'est ça, votre argent ? dit la Mamma. Ces coupures de papier ?

— Avant le dîner, il y avait des dollars... Dix mille dollars...

— Vous voyez ? N'est-ce pas une preuve ?

Il restait hébété. Elle s'approcha, remit les coupures de journal dans l'enveloppe, celle-ci dans le sac, le boucla.

— Ça ne prouve rien, dit-il. Elle savait qu'elle ne me reverrait plus... Elle a cru qu'elle pouvait... Ça ne veut pas dire...

— Non, mais, à votre place, j'aurais quand même un doute. Elle va revenir vous dire que les portes sont ouvertes. Et puis ?

— Elle ira se coucher.

— Parfait. Faites-moi confiance. Je passe derrière le paravent. Dès qu'elle sera repartie, nous prendrons une décision.

Il s'assit de nouveau sur le lit, perplexe. Dix mille dollars envolés !... Jamais il n'aurait pensé que Galla irait jusqu'à l'escroquer. Elle avait dû changer les enveloppes à son insu. Voilà pourquoi elle avait tenu à lui en fournir une. Il s'était laissé jouer comme un enfant et peut-être qu'avec son père ils l'avaient vendu au Front. Pourquoi pas ? Mais cette vieille femme, la mère de Marani, pourquoi la croirait-il ? Bien sûr, elle n'était qu'une pauvre mère éplorée... Éplorée ? Il en doutait encore.

— Pourquoi as-tu refermé ?

Galla pénétrait dans sa chambre.

— J'avais cru entendre du bruit.

— Les portes sont ouvertes. Tu trouveras facilement. Il y a encore la lune. Tu traverses la cour. Fais attention au linge qui sèche et aux outils qui traînent çà et là. Je me suis fait mal au pied en marchant sur une scie. Karim ne range rien. Maintenant, il faut que tu y ailles. Mon père ne va pas tarder à sortir de sa chambre.

Elle s'approcha de lui, noua ses bras autour de son cou, cherchant sa bouche. Mais il se dégagea le premier.

— Qu'est-ce que tu as ?

— Je ne sais pas si je fais bien... Tu es sûre que Frumence t'a bien dit de me conduire au marché ?

— Bien sûr, fit-elle un peu trop rapidement. Que vas-tu imaginer ?

— Le Front a peut-être mis ma tête à prix, murmura-t-il en essayant de lire sur son visage mais il n'y avait pas assez de lumière pour qu'il pût voir sa réaction.

Frappée de stupeur alors qu'elle pensait qu'il n'aurait aucune appréhension, elle ne sut que répondre.

— Tout le monde peut se laisser tenter, dit-il. Je ne parle pas de toi, mais de ton père, par exemple. S'il veut continuer à vivre dans ce pays il doit être obligé de fournir des gages de temps en temps aux futurs maîtres de l'Erythrée.

— Tu es fou ! fit-elle.

Puis avec colère :

— Soit ! Tu fais ce que tu veux. Mais moi, je vais me coucher.

Elle tourna les talons et sortit de la chambre. La Mamma resta prudemment derrière son paravent, souffla :

— Elle va vous guetter maintenant depuis sa chambre. Sortez. En faisant un peu de bruit pour la rassurer. Je vous rejoins dans la cour. J'ai écouté ses explications.

— Vous croyez... ?

— Allez... Nous descendrons en route.

— Mais où irons-nous ?

— Je connais un endroit.

En fait, elle ignorait ce qu'elle pourrait faire en compagnie d'un homme comme Peri. Puis elle eut une idée. Mais il serait toujours temps de lui en parler.

— Vite, n'hésitez plus !

Il prit son sac et sortit. Il trébucha dans le couloir et dut ainsi rassurer Galla. La Mamma se força de compter jusqu'à soixante avant

de se glisser elle aussi hors de la chambre. Elle retint sa respiration pour descendre l'escalier, traversa la salle, la cuisine, s'arrêta sur le seuil de la cour. La silhouette de Peri se détachait sur l'écran blanc d'un drap de lit étendu sur un fil.

— Allons nous fourrer dans la camionnette.

— Et si je restais ?

— Le Front viendrait vous chercher là par la force, et un mauvais coup, voire une balle perdue, est vite attrapé.

Elle dut presque le hisser à l'arrière de la camionnette, rabattre la bâche, organiser leur cache dans les vieux sacs et les cageots.

A 4 h 30, Branco se leva et descendit dans la salle. Il nota, satisfait, que la vieille dame avait bien débranché la machine à café, se confectionna un double *espresso*. Il était très calme, très détaché. Il allait au marché comme tous les matins et ne voulait pas songer à ce qu'il y avait dans sa camionnette.

Celle-ci, en mettant beaucoup de mauvaise volonté à démarrer, lui ôta sa superbe. Il s'énerva, transpira, dut la faire démarrer à la manivelle. Il faillit caler en sortant de la remise, croisa le regard d'un policier en civil qui riait d'un air goguenard. Il enfonça l'accélérateur et la camionnette fit un bond.

Plus loin, il dut ralentir car plusieurs camions manœuvraient devant un dépôt. Il entendit un vague bruit à l'arrière. Il pensa que Peri changeait de position.

Lorsqu'il arriva au marché, il se sentit soulagé et se surprit à siffloter tout en se garant le long des arcades. Il composait déjà son menu de la journée. Il lui faudrait des légumes pour commencer, puis des poissons frais...

Jovial et sans arrière-pensée, il s'approcha de l'étalage de Mohad, changea de couleur lorsque ce dernier secoua la tête avec un sourire infiniment navré.

CHAPITRE XII

Le convoi militaire avait roulé à une bonne moyenne et Kovask se trouva dans la capitale de l'Erythrée vers 16 heures. Sans plus attendre, il se dirigea vers son hôtel, demanda sa clé à la réception. L'employé la lui tendit en même temps que celles de sa voiture de location.

— Elle se trouve sur le parking depuis hier, dit-il. C'est un certain Jelouj qui l'a ramenée en disant que vous le lui aviez demandé.

Kovask ne put s'empêcher de sourire.

— Merci. C'est exact.

Dans sa chambre, il se doucha, changea de vêtements. Il portait les mêmes depuis plusieurs jours, avait abondamment transpiré, marché dans la boue, la poussière. Ses souliers, notamment, étaient en mauvais état.

Au volant de sa Fiat, il se rendit à l'auberge *Regina*. La chaleur était encore forte, ce qui expliquait peut-être l'absence de clients. Sur la terrasse, les parasols décolorés ne donnaient de l'ombre qu'à des tapis de mouches avides pompant les traces de verres sur les marbres des guéridons.

A l'intérieur, un gros homme rêvait, la tête entre les mains, ses yeux globuleux fixés au loin. Il ne bougea pas, se contenta de tourner son regard vers le visiteur.

— Bonjour, *signore*. Vous désirez ?

— Une bière bien fraîche et savoir si la *signora* Marani est ici.

Branco décapsula la bière, la plaça sur le comptoir avec un verre, puis secoua la tête.

— Non, *signore*. Elle est sortie très tôt, ce matin et n'est pas encore rentrée.

Kovask versa lentement pour éviter la mousse, porta le verre à ses lèvres. Il avait beaucoup souffert de la soif, ces derniers jours, et ne parvenait pas à se désaltérer.

— Savez-vous où elle est ?

— Non. Je sais qu'elle cherche à récupérer le corps de son fils, ce qui est normal. Mais elle peut se trouver à l'ancien palais du gouverneur comme à l'état-major des forces armées, ou ailleurs. Vous

savez, une mère douloureuse fait du chemin, dans une journée.

Il regarda son client allumer une cigarette.

— Américain, hein ?

— Oui. Je voudrais une chambre. J'aurai mes bagages plus tard.

— Oh ! ça ne fait rien. Si vous croyez que je m'inquiète, maintenant. Vous êtes certain de vouloir une chambre ?

— Mais bien sûr, fit Kovask, surpris. Pourquoi ?

— Pourquoi ? ricana Branco d'une voix amère, pourquoi ? Parce que je ne sais pas si je serai encore là demain, *signore*. Je ne sais pas si je ne serai pas obligé de prendre le premier avion, n'importe lequel, pour quitter ce pays que j'aime par-dessus tout. Voilà, *signore*, ce que je voulais dire. Et si je m'en vais, l'auberge ferme.

— Mais pourquoi partiriez-vous ?

— Ce serait trop long à vous expliquer, mais disons que je déplaïs à certaines gens.

— Le Front ? murmura Kovask.

Le regard morne de Branco se fit soudain méfiant.

— Pourquoi parlez-vous du Front ?

— Parce que lui seul est en mesure d'impressionner quelqu'un en ce moment. Je ne pense pas que l'armée éthiopienne...

— Voyez-vous, *signore*, j'avais un client. Il a disparu. Le Front m'accuse de l'avoir aidé à fuir et le capitaine Kelcem est encore plus furieux. La police est venue perquisitionner dans mon établissement et m'a menacé de fermeture. Le Front, lui, interdit à mes fournisseurs de me vendre quoi que ce soit, même un fruit pourri. Vous imaginez ma situation ?

— Je prends quand même une chambre, dit Kovask.

— Bravo, *signore* ! Vous, au moins, vous ne vous dégonflez pas, dit une voix jeune dans son dos.

Il se retourna et vit une fille d'une vingtaine d'années, peut-être plus, brune, pulpeuse, assez petite mais bien proportionnée. Une robe très courte qui ne tenait aux épaules que par de fines brides découvrait les trois quarts de son corps. Des bras harmonieux, une poitrine opulente et ferme, des jambes agréables. Les cuisses étaient nues et lorsqu'elle devait se baisser un tantinet on avait des chances de découvrir la couleur de sa culotte.

— Si vous voulez, je vais vous montrer ce que nous avons. Vous avez le choix.

Posément, il vida son verre, déposa une pièce.

— C'est ma tournée, dit le patron d'une voix morne. Puisque je n'ai plus rien à perdre, autant qu'on boive mon fonds.

La fille s'engagea dans l'escalier et il fut effectivement renseigné sur la couleur en question. Il n'aimait pas beaucoup le vert tendre, mais comme il moulait parfaitement deux fesses rondes et espiègles, il était prêt à changer de goût.

— Vous êtes un ami de la *signora* Marani ? demanda-t-elle. J'ai entendu. Sa chambre est ici.

Elle tendit le bras.

— Là, c'était la chambre de ce client qui a disparu. Un certain Peri. Mon père se fait beaucoup de souci.

— Pas vous ?

La fille ne souriait plus. Il eut l'impression qu'elle était aussi perplexe sur cette disparition. Mais jusqu'à présent ni le père ni la fille ne semblaient établir un rapport entre le départ de Peri et l'absence de la Mamma.

— Vous voulez celle-là ?

— Il paraît que la police est venue perquisitionner. Je n'ai pas envie d'être dérangé...

— Bah ! ils ont pris seulement les affaires personnelles d'A... de Peri. Ils ne reviendront pas.

Elle poussa la porte, le laissa entrer avant de la refermer. Les volets à persiennes diffusaient une clarté suffisante et rafraîchissante. Kovask regarda autour de lui, inclina la tête.

— Elle me plaît, je la garde.

La fille passa près de lui, le frôla de sa hanche, fit mine de tapoter le dessus de lit, se baissa plus qu'il ne convenait.

— Vous connaissiez bien Peri ?

— Bah ! comme un client. Il était gentil.

— Et vous ne savez pas ce qui s'est passé ?

— Comment le saurais-je ?

Nerveusement, elle rabattit le dessus de lit, sursauta et voulut le remettre en place, mais Kovask avait aperçu les deux clichés. Il fut plus rapide qu'elle, les prit et les leva très haut.

— Donnez-moi ça ! dit-elle. C'est personnel.

Sur le premier, Peri était allongé sur le lit, complètement nu et dans un état d'excitation génésique étonnant. On ne voyait que cela, d'ailleurs, comme si l'opérateur ou l'opératrice avait centré son objectif sur le bas-ventre. Mais le visage de Peri était reconnaissable.

— Polaroid, hein ?

Sur l'autre, Galla dévorait à belle bouche ce que Peri exhibait d'autre part. Kovask hocha la tête avec un sourire en coin, mais plus remué qu'il ne voulait le laisser paraître. Cette fille dégageait une

sensualité extraordinaire et la photo n'avait pas cette apparence froide des reproductions pornographiques.

— Vous avez vu, oui ? Vous vous êtes rincé l'œil ?

— En regrettant qu'on ne voie pas grand-chose de vous, dit-il. Juste un bout de sein bien éveillé. C'est Peri qui a pris cette photographie ? Les policiers ne les ont pas trouvées ?

— Je suis entrée avec eux et les ai cachées sous le torchon que j'avais à la main. Avant de sortir derrière eux, je les ai glissés sous ce couvre-lit, mais je les avais oubliées.

— Oubliées ? Cela vous arrive souvent ?

Elle tordit sa bouche ronde avec amertume.

— Vous pensez que je suis une nymphomane ou quelque truc de ce genre ? Et puis ?

— Je ne pense rien du tout mais je veux savoir ce qu'est devenu Peri. Vous allez me le dire tout de suite.

— Pourquoi ? Qui vous dit que je sais où il est ?

— Vous étiez très intimes. Ces photos le prouvent.

— Il me payait. Cinquante dollars pour une pipe, c'est bien payé, non ?

Kovask secoua la tête.

— Je ne crois pas que vous le fassiez uniquement pour de l'argent. Vous aimez faire l'amour... A l'occasion, vous en profitez pour gagner un peu d'argent mais je suis persuadé que vous et Peri étiez très intimes en dehors du lit. Il était déprimé, abandonné, en butte aux flics, aux gens du Front. Vous le consoliez, pas vrai ? Et il vous faisait ses confidences ?

— Vous vous trompez, murmura-t-elle.

Il agita les deux photographies.

— Elles intéresseront à la fois le capitaine Kelcem et le Front. Ni l'un ni l'autre ne seront indulgents avec vous.

— Vous le feriez ? fit-elle, la voix brisée. Vous cherchez Peri, n'est-ce pas ? Vous êtes un Américain... La vieille dame aussi... Je comprends, maintenant.

— Vous comprenez quoi ?

— Elle le surveillait... Il en avait peur, d'ailleurs. Ce n'est pas la mère de l'ingénieur Marani ? Ce matin, elle avait quitté sa chambre lorsque je me suis inquiétée. Très tôt.

— Et Peri ?

Elle haussa les épaules. Il les saisit, l'attira vers lui.

— Vous me faites mal ! chuchota-t-elle.

Mais elle levait son visage vers lui. Tendait ses lèvres. Il les baisa

doucement, refusant le baiser plus profond qu'elle cherchait. Mais elle réussit à lui lécher la bouche.

— Si je vous disais tout ? fit-elle, amollie par le baiser. Vous me rendriez les photographies ?

— Vous ne faites rien pour rien !

— Je suis ainsi.

En même temps, elle nouait ses bras autour de son torse, appuyait son ventre contre le sien, ouvrait ses jambes en ciseau pour frotter son pubis contre sa cuisse.

— Vous êtes drôlement grand. Drôlement puissant, aussi.

Elle détacha une main, la glissa entre eux et le caressa avec une précision ahurissante, puis, d'un coup, baissa la fermeture métallique de la braguette. Pris d'un vertige, Kovask pivota sur lui-même, lui faisant quitter terre, la renversa sur le lit. La robe se troussa jusqu'au nombril, découvrant le petit slip vert sous lequel moussait une féminité brune et luxuriante. Il lui arracha ce triangle de nylon mais elle s'arc-boutait, prise elle aussi de frénésie. Elle n'avait pas lâché sa virilité et la guida au creux d'elle-même, s'en pénétra d'un coup de reins puissant. Tout en lui chuchotant qu'elle prenait la pilule et qu'il pouvait prendre tout son plaisir. Ces derniers chuchotements se transformèrent en râles sourds et lorsque le plaisir la prit, il libéra le sien, un flot impérieux qui lui laissa les reins douloureux.

Lorsqu'il voulut se relever, elle le retint, s'assit d'abord sur le lit, puis coula lentement avec un sourire goguenard à ses pieds. Il essaya de la retenir mais elle était très habile, très douée aussi. Elle reconstitua pour lui la scène de la photographie. Lentement, elle tournait sur ses genoux l'obligeant à suivre le mouvement, le repoussait sur le lit, où il s'assit. Ses longs cheveux noirs croulaient tout autour d'elle, masquant son visage, le dialogue goulé qu'elle poursuivait activement et qui le laissa sans forces, les bras en croix en travers du lit. Elle vint nicher sa tête dans son épaule, caressant les poils blonds de sa poitrine à travers sa chemise.

— J'ai bien vu que la photo te rendait jaloux. Je n'ai pas voulu te laisser sur une frustration.

Elle se moquait de lui, de surcroît. D'ailleurs, il avait lâché les clichés, qui gisaient sur le carrelage.

— Je vais tout te dire. Même si tu penses que je me suis comportée comme une putain.

Il l'écouta avec attention. Ainsi, Peri avait quitté l'auberge à bord de la camionnette mais avait sauté en route avant le marché, où l'attendaient les hommes du Front. La Mamma avait dû l'accompagner ou avait essayé de suivre la camionnette.

— Donc, tu connais le frère Frumence ?

— Oui. C'est un blond comme toi, mais moins clair de cheveux. Le reste, je ne sais pas. J'aurais bien aimé mais il est glacial. Ce n'est pas un vrai moine. On dirait un Allemand ou un Nordique.

— Un Russe ?

— Je ne crois pas.

Il se releva, remit de l'ordre dans ses vêtements tandis qu'elle ramassait son slip, le faisait tourner au bout de son index.

— Tu es de la C.I.A. ?

— Non. Je travaille pour le sénat de mon pays. Trop long à t'expliquer.

— Tu veux voir la chambre de ta copine ?

— Bonne idée.

Tout de suite, il se rendit compte que le lit n'était pas défait. La Mamma n'avait pas-fermé l'œil de la nuit, surveillant la porte de Peri comme il le lui avait recommandé. Mais elle avait pensé à emporter son sac, ce qui le rassurait un peu.

— C'est vraiment une amie ?

— Depuis de longues années.

— Tu couches avec ?

Cela demandé avec une amoralité totale qui devenait de l'innocence. Cette pensée ne la choquait même pas. Il secoua la tête avec un sourire indulgent.

— Non.

— Tu sais ce que je pense ?

— Dis toujours.

— Est-ce qu'ils avaient un endroit pour se cacher ?

— Mon amie, sûrement pas. Peri...

— Lui non plus. Ils sont peut-être allés à l'église copte attendre ce faux moine.

Comment n'y avait-il pas songé lui-même ? Cette gosse était plus intelligente qu'il n'y paraissait.

— Je ne pense pas seulement avec mes fesses, ajouta-t-elle devant son étonnement. Tu devrais aller voir là-bas. Il y a le curé, qui ne doit pas être insensible à quelques billets. Je ne le laissais pas insensible moi-même. Tu sais qu'ils ont le droit de se marier. Mais il a choisi une bonne femme qui ressemble à un épouvantail.

Il sortit dans le couloir.

— Tu gardes la chambre ?

— Entendu.

— Tu rentreras tard, ce soir ? Tu me dois une manche, et j'aime avoir des créances de ce genre.

Il lui tapota doucement les fesses nues sous la robe car elle avait toujours son slip au bout de son index. Elle l'enfila tranquillement avant de descendre l'escalier. Un joyeux phénomène, malgré tout. Il avait rarement rencontré le même.

L'œil de Branco était toujours aussi lugubre avec une pointe d'envie. L'étranger avait pris du bon temps. C'était peut-être la bonne solution pour oublier tout quelques instants. Non loin de chez lui, il y avait un hammam où il avait ses habitudes avec une jolie fille noire originaire du Kenya.

— Je vous règle deux nuits d'avance, dit Kovask. Servez-nous à boire.

— Alors ce sera un gin-fizz pour moi, dit Galla en passant derrière le bar.

Lorsqu'il sortit, l'aubergiste lui demanda s'il n'attendait pas son amie, la vieille dame.

— Je vais essayer d'aller à sa rencontre, dit Kovask. J'espère bien la ramener.

— Il y aura du minestrone et des macaroni à la marinière, dit Branco, qui retrouvait un peu de goût à la vie.

Galla, elle, se contenta de lui faire un clin d'œil complice pour lui rappeler sa dette.

CHAPITRE XIII

Dès que la camionnette eut parcouru une centaine de mètres, la Mamma obligea Peri à s'approcher du bord du plateau.

— Nous sautons à la première occasion. Dès que Branco ralentira.

— Mais si on nous voit ?

— Il n'y a personne dans les rues, à cette heure. Tenez-vous prêt.

L'opération s'était passée sans mal, sauf que Peri avait fait tomber quelques cageots. Ils se retrouvèrent dans l'avenue déserte en train de courir vers une zone d'ombre.

— Nous allons à l'église copte, décida la Mamma. Vous y rencontrerez votre ami le moine et ainsi vous serez pris en charge par lui.

Peri sursauta :

— Mais comment savez-vous ?...

— J'ai fait ma petite enquête. Il s'agit d'un moine qui s'appelle frère Frumence.

Consterné, il tourna vers elle un visage luisant de transpiration.

— Mais qui êtes-vous ? balbutia-t-il. Vous n'êtes certainement pas la mère de Marani.

— Nous en parlerons plus tard, venez.

— L'église est fermée, à cette heure.

— Nous attendrons, cachés dans un coin.

Ce qu'ils furent obligés de faire. Ils ne trouvèrent qu'une encoignure dans une maison en ruine. La Mamma alluma un cigarillo, lui en proposa un, qu'il accepta machinalement.

— Comment avez-vous connu le frère Frumence ?

— Ici même, à Asmara.

— Par hasard ?

— Non. J'avais rencontré un ami à lui en Italie. Il m'avait dit que si jamais j'avais besoin d'aide, je n'aurais qu'à m'adresser au frère Frumence, qui se trouverait dans cette ville en même temps que moi.

— C'est bien curieux, tout ça, dit la Mamma en secouant la cendre de son petit cigare. Quel genre d'aide ?

— Je... Bon, il s'agissait de renseignements. Le frère pouvait aider

la mission.

La Mamma soupira et se leva comme si elle allait quitter leur cachette.

— Où allez-vous ? demanda-t-il, inquiet.

— Je ne resterai pas une minute de plus avec un menteur. Vous inventez n'importe quoi. Comme si vous en aviez encore la liberté. Le Front veut votre peau, la police ne tardera pas à vous rechercher. Moi, je vais aller trouver le capitaine Kelcem et lui dire où vous êtes.

— Vous ne ferez pas ça !

— Pourquoi pas ? Vous feriez mieux de vider votre sac, Peri. Vous ne trouvez pas que c'est suffisant, maintenant, cette attitude d'homme qui ne sait pas ce qu'il veut ? Vous grelottez de peur, vous êtes indécis et vous persistez à vous taire.

— Attendez, dit-il en posant une main sur son bras. Dites-moi si vous êtes la mère de Gino.

— A quoi ça servira ?

— Ça changerait tout. Dites-moi que vous enquêtez pour un service quelconque, que vous avez déjà entendu des confessions encore plus dures, vu des choses épouvantables. Si j'ai la certitude que vous êtes une femme blasée et indifférente, je me sentirai plus libre. Mais si vous êtes la mère de Gino, je préfère mourir.

La Mamma essaya de le regarder mais l'ombre était encore trop épaisse.

— Mon nom est Pepini. Je travaille pour le sénat américain. La mère de Marani est hospitalisée à Boston. Elle a été opérée et ne sait pas que son fils est mort.

— Je vous crois, dit-il. Le sénat américain ? Pourquoi ?

— Nous en parlerons plus tard. Racontez-moi votre histoire. Je verrai ensuite ce que l'on peut faire pour vous.

Tout avait commencé à Turin. L'équipe de la Somaco y avait passé trois mois complets pour se retremper dans l'ambiance italienne et prendre vraiment l'apparence, les manières et l'accent de véritables Italiens.

— Nous étions tous nés de parents émigrés depuis au moins une génération et notre italien était quelque peu déformé.

L'équipe avait quartier libre. On leur avait conseillé de fréquenter les restaurants, les cinémas, les boîtes de nuit, les lieux publics pour s'imprégner vraiment de l'atmosphère dans laquelle évoluaient les cadres supérieurs italiens.

— Tout allait bien. Nous avions de grosses indemnités de séjour mais je me suis laissé entraîner à dépenser plus que je n'avais. Les filles, dit-il avec gêne.

— Le coup classique, grommela la Mamma. Ils vous ont mis quelques souris dans les jambes. Belles, je suppose, mais gourmandes.

— Oui. Une certaine Sophia, pour commencer, puis Roberta. Des jeunes femmes très élégantes, très sympathiques, à condition qu'on les fasse vivre somptueusement. J'ai croqué tout mon argent, mes économies que j'avais imprudemment emportées sous forme de traveller's cheques et puis je n'ai plus eu un sou.

— Et une fille vous a indiqué un moyen d'en gagner ?

— Roberta. D'abord cinquante mille dollars, pour que je fournisse la preuve que la Somaco était une société fictive créée par le consortium pétrolier international.

— Quel genre de preuve ?

— Une clé du siège de la société. Ils en ont fait une copie et ont visité, de nuit, les bureaux et les laboratoires. Il ne fallait pas être grand clerc pour se rendre compte que tout était du bluff, que les classeurs étaient vides, que le personnel était fictif, les laboratoires vaguement équipés d'un appareillage réformé et inutilisable. J'ai reçu les cinquante mille dollars.

— Que vous avez joyeusement claqués avec Roberta ?

— Oui, soupira-t-il.

Soudain, il saisit son poignet. Un groupe de personnes arrivait, qui discutait sans se gêner. Des femmes voilées passèrent à quelques mètres de leur cachette, laissant une odeur de musc. Elles s'éloignèrent tranquillement.

— Vous n'avez rencontré que Roberta ?

— Non. J'ai fait la connaissance d'un moine copte qui se nommait Elim. Il m'a dit que si nous nous mettions d'accord, je gagnerais plusieurs milliers de dollars, deux cent cinquante mille en tout, mais que c'était ici, à Asmara, que l'affaire se traiterait. La moitié comptant et le reste une fois ma mission accomplie.

— En quoi consistait-elle ?

— A remplacer les résultats des différents moyens de prospection par des faux. De façon à laisser croire qu'il y avait en Erythrée un gisement fabuleux de pétrole.

— Mais ces documents, comment pouvaient-ils faire illusion ?

Peri fut pris d'une quinte de toux et dut écraser le reste de son cigarillo sous sa semelle.

— Rien de plus facile, dit-il.

De nouveau, il s'étouffa et elle lui conseilla d'avaler sa salive, de maîtriser sa respiration. Il finit par se calmer et reprit ses confidences :

— Ils avaient récupéré de vieux résultats datant de quelques années. Des bandes magnétiques analysant les mini-secousses

telluriques, par exemple. Ils me les ont soumises. Un excellent travail. Et comme références, des relevés topographiques qui collaient parfaitement. De même pour les diagrammes magnétiques, les calculs électriques. Et toujours bien adaptés à la nature du sol de ce pays. La supercherie ne pourrait être découverte qu'au bout de quelques sondages.

— Trop tard, dans ce cas.

— Oui. Le travail était bien fait. Il avait fallu des semaines de patience, pour parvenir à un tel résultat. Ils m'ont confié le tout, que j'ai caché à bord du camion-labo.

— Mais vos compagnons ?

— Ils ne se doutaient de rien.

La Mamma haussa les épaules, éteignit son cigarillo à son tour. La nuit était moins épaisse. Elle pensa que les hommes du Front devaient rechercher Peri dans la ville et que Branco devait passer un sale moment. Mais auraient-ils l'audace de venir à l'auberge et de la fouiller ? Elle ne le pensait pas.

— Vous ne me comprenez pas ou vous faites semblant, dit-il sèchement. Ces documents, vous saviez bien que vos compagnons les refuseraient, n'accepteraient jamais de les homologuer.

— J'ai soulevé plusieurs fois cette question qui m'obsédait mais ils me répondait que tout s'arrangerait sur place, que je n'avais aucun souci à me faire.

— Ils ?

— Roberta et ce frère Elim.

— Ce sont les deux seules personnes que vous ayez rencontrées ?

— Oui, si on ne compte pas le frère Frumence.

— Bon, vous acceptez et vous touchez votre argent ?

— Non, c'est ici, à Asmara. J'ai rencontré le frère Frumence dans la sacristie de l'église. Il remplaçait le titulaire, absent pour plusieurs jours et nous étions en sécurité. C'est alors qu'il m'a dévoilé la partie la plus horrible du plan. Je devais liquider mes compagnons, être l'unique rescapé de cette mission. Ainsi je serais le seul à présenter les documents falsifiés. Il n'y aurait plus personne pour mettre leur authenticité en doute.

— D'accord. Vous avez accepté ?

— Non. Mais il m'a menacé. Je leur devais cinquante mille dollars. Ils m'avaient photographié avec Roberta et Elim, avaient enregistré nos conversations. Il y avait de quoi me faire arrêter ici, en Erythrée ou aux Etats-Unis, au moins mis à l'index par tout le monde. Je me suis vu perdu.

— Vous avez marché. Qui a songé aux explosions ?

— C'est moi, avoua-t-il d'une voix mourante.

Il y eut un long silence. La Mamma n'était ni surprise ni horrifiée. Lorsqu'un homme honnête s'engage brusquement dans une voie criminelle, il agit comme si une boulimie cruelle le poussait à rattraper son retard d'illégalité et de sang. Là où un professionnel aurait hésité, un amateur faisait encore pis. Au Viêt-nam, certains appelés avaient surpassé en cruauté la plupart des *Marines*, pourtant conditionnés pour la tuerie.

— Vous avez bricolé un émetteur de mise à feu ?

— Oui, car je ne pouvais me servir de l'autre, que Marani conservait sous clé. Je me fiais un peu au hasard, ne sachant à quel moment précis j'allais frapper. Je pouvais aussi manquer mon coup. Il m'aurait fallu trouver autre chose que les explosions.

— Y avez-vous songé ? demanda doucement la Mamma.

— Je pouvais les empoisonner, faire disparaître ensuite leurs corps dans l'explosion du Dodge.

— Pas mal, fit-elle sur le même ton.

Il prit sa tête entre ses mains et sanglota nerveusement. Comédie ? Remords sincère ? Elle ne pouvait dire.

— Je connais la suite, le retour, la remise des documents aux autorités éthiopiennes qui sont prises de frénésie. Plus question de lâcher cette province si ça marche, hein ? Et les Etats-Unis, discrètement informés par le consortium, décident d'aider Addis-Abeba. Mais le choix de la Maison-Blanche n'est pas fait. Elle peut aussi opter pour le Front. De toute façon, il y aura une guerre sanglante et une demande de crédits au Sénat. Au risque de vous décevoir, je ne suis ici que pour économiser l'argent des contribuables américains. C'est ainsi chez *nous*. *Business is business*. Et de plus, nous n'avons pas besoin d'un nouveau Viêt-nam. Car nous aurions en face de nous, le Soudan au nord et les Somalies au sud. Sans parler de tous les autres. Nous sommes déjà suffisamment embourbés au Moyen-Orient avec l'affaire d'Israël sans nous créer d'autres guêpiers. Vous avez touché le reste de l'argent ?

— Non, mais je m'en moque. Il faut qu'on me fasse sortir d'ici. Je rentrerai aux U.S.A. peut-être. Je ne sais pas.

L'imbécile ! Il faisait confiance à ce faux moine. Il croyait que ces gens-là veilleraient sur sa vie, l'aideraient à quitter le pays. En fait, ils n'avaient pas levé le petit doigt, jusqu'ici, l'avaient fait patienter avec une aumône que Galla lui avait dérobée. Il était grugé par tout le monde. Un minable qui avait tué avec des larmes dans les yeux et les mains tremblantes. Bien sûr, il lui avait suffi d'appuyer sur un bouton. La vieille histoire du coolie perdu au fond de la Chine... Et s'il avait loupé son coup avec ce moyen-là, le poison. Une arme de lâche. Elle

se sentait prise d'une fureur lucide, fouilla dans son sac pour y prendre un cigarillo qu'elle alluma avec rage.

— Vous ne croyez pas que l'église copte est ouverte ?

Elle respira un grand coup. Il choisissait lui-même son bourreau, tendait son cou de crétin incurable.

— Peut-être, dit-elle. Mais nous y rentrerons séparément. Vous attendrez près de la porte de la sacristie. Moi, plus loin. Dès que vous apercevrez votre ami, vous le rejoindrez.

— Vous ne voulez pas le rencontrer ?

— Pas pour l'instant. Et je vous conseille de taire ma présence. Cet homme est mon ennemi. Si vous me trahissez, c'est vous que j'abattraï en premier.

Elle tapote son sac :

— Je suis armée et je ne manque jamais ma cible.

Dans le petit jour encore pâle, il la regardait, livide, les yeux exorbités.

— Allez. Et tâchez de vous comporter comme un véritable fidèle. N'attirez pas l'attention sur vous. L'attente risque d'être longue.

— Non, dit-il d'une voix rauque. En général, il vient dire la messe de 9 heures.

— Va pour 9 heures, dit la Mamma entre ses dents. Maintenant, allez voir si c'est ouvert.

Furtif, incapable de se dominer, il s'éloigna en regardant autour de lui avec appréhension. Elle finissait par le plaindre. En fait, elle l'envoyait à une mort certaine.

CHAPITRE XIV

Kovask avait découvert qu'on le suivait. En sortant de chez Branco, il avait vu la voiture radio des policiers, quelques types désœuvrés qui n'avaient prêté qu'une vague attention à lui. Pourquoi surveillaient-ils toujours l'auberge puisque Peri avait disparu ? Mais la petite voiture qui roulait dans son sillage n'appartenait pas aux flics. Jelouj, peut-être. Pourquoi pas ? Il avait ramené la Fiat de location et le filait. Il attendait quoi ? Le Front avait voulu enlever Peri, avait échoué dans ses intentions et lui n'avait pas les documents pétroliers.

Il abandonna sa voiture pour poursuivre à pied dans les ruelles, en direction de l'église copte. C'était déjà le crépuscule, qui serait bref. Dans l'église, il resta quelques instants immobile, surpris que la clarté provienne seulement des cierges devant différentes statues ou icônes. Il y avait quelques personnes prosternées, ou simplement assises. À côté de lui, une femme voilée égrenait un gros chapelet de cuivre. Il remonta vers le chœur, passa devant la chapelle de saint Basile, patron des coptes, alla frapper à la porte de la sacristie. On ne répondit pas et il n'y avait personne derrière. Il retourna dans l'église et s'assit. Il était certain que la Mamma avait songé à conduire Peri dans ce lieu mais en était-elle repartie avec lui ou bien s'était-elle contentée de suivre l'ingénieur et le faux moine ?

Il regarda autour de lui. La Mamma avait dû s'asseoir quelque part, occuper un prie-Dieu, un banc. Il ne pouvait tous les examiner sans se rendre suspect.

Un gros homme en soutane sortit de la sacristie et marcha rapidement vers le fond de l'église. Kovask se retourna et le vit ouvrir un tronc, rafler la monnaie avec une grimace de déception. Ses cheveux longs se mêlaient à sa barbe, formaient avec elle des sortes d'anglaises poivre et sel. Il paraissait bourru et sale. Lorsqu'il eut terminé la tournée des troncs, il retourna à la sacristie mais au moment de refermer la porte il découvrit Kovask qui s'encastrait dans le seuil.

— Bonsoir, mon père. Puis-je vous parler un moment ?

L'homme lui jeta un regard méfiant. Peut-être craignait-il pour sa recette du jour. Kovask souriait d'un air paisible.

— Entrez, bougonna le prêtre.

Il referma la porte, gardant une main dans la poche où il avait placé les pièces de monnaie.

— On m'a dit que je trouverais frère Frumence ici.

Le prêtre soupira. Il trouvait qu'on demandait un peu trop souvent le frère Frumence, qui n'était dans le pays que pour quelques semaines et chargé d'une mission d'information sur l'Eglise copte locale.

— En principe, oui. Il est venu ce matin dire sa messe mais il ne repassera que demain matin.

— Voilà qui est ennuyeux, dit Kovask en sortant son portefeuille.

Il y préleva un billet de dix dollars éthiopiens, ce qui représentait près de cinquante dollars U.S. Le regard rusé du prêtre suivait ses gestes avec attention.

— Pour vos œuvres ; je suis désolé de vous avoir dérangé pour rien.

— Oh ! je suis là pour ça. Etes-vous allé dans le quartier copte proche d'ici ? Frère Frumence est descendu chez des amis, les Barjaï, qui sont négociants en laine. Vous trouverez facilement. Ils vous indiqueront à quelle heure le frère rentrera. A moins qu'il ne s'agisse d'une question religieuse ?

— Non. Je vous remercie, dit Kovask.

— Vous remontez l'escalier, en sortant, à droite. Vous arriverez sur une place. Vous prendrez l'escalier de gauche. Cela évite les ruelles en pente raide. Vous trouverez facilement les entrepôts Barjaï.

Il sourit.

— L'odeur vous guidera. Ils raclent des peaux de mouton à longueur de journée, pour récupérer les laines, mais ils ne tannent pas. Néanmoins, ça sent assez fort.

— Je trouverai.

Il trouva. Une haute maison avec un passage long comme un tunnel qui conduisait à une cour. Des lampes à essence y brûlaient, diffusant une lumière vive. Des employés, des enfants, même, travaillaient malgré l'heure avancée, débarrassant les peaux de leurs poils. Il retourna sur ses pas, jugeant imprudent d'affronter ainsi frère Frumence ou ses amis.

En face, il découvrit un petit café copte où des habitués jouaient aux cartes. Dans un coin, un vieillard fumait même le narguilé, l'air béat. Il but une bière fraîche, essaya d'engager la conversation, mais le patron se montra très réservé. Il ne pouvait rien faire dans ce quartier encore animé.

Il rejoignit sa voiture, puis son hôtel, régla sa note et emporta sa valise. Branco l'accueillit avec le sourire. Le moral semblait meilleur que le matin.

— Votre amie vient de rentrer. Elle est dans sa chambre.

Kovask dissimula sa stupeur. Il s'attendait à tout sauf à cette bonne nouvelle. En trois enjambées, il fut au premier, frappa à la porte de la Mamma.

— Un instant. J'achève ma toilette. C'est vous, Serge ?

— Je vous cherche depuis des heures, lança-t-il à travers la porte.

— Je sais.

Elle finit par ouvrir, la tête entourée d'une serviette, le corps drapé dans une épaisse robe de chambre dans laquelle elle devait étouffer. Un cigarillo à moitié consumé pendait de sa bouche.

— Bonsoir, fils. Je suis désolée de vous avoir manqué mais je n'ai pas perdu mon temps.

— Peri ?

— Chez les coptes.

— Les Barjaï ?

Une lueur admirative anima le regard de la vieille femme.

— Oh ! déjà au courant ?

— Je me suis renseigné.

— Si vous aviez vu la tête de ce Frumence lorsque l'ingénieur l'a interpellé dans l'église ! Il en oublia ensuite de dire sa messe dans les règles et les fidèles s'entre-regardaient. Moi, j'étais bien placée pour constater son désarroi.

— Ils sont repartis ensemble ?

— Non. Le moine lui a donné l'adresse des Barjaï en lui demandant de le rejoindre au bout d'une demi-heure. Peri m'a parlé avant de s'exécuter. Je suis allée me planquer dans le coin.

— Sans vous faire remarquer ? fit Kovask, sceptique. Pourtant, le quartier est animé.

— J'ai loué une chambre juste en face. Au-dessus d'un petit bistrot. Une chance incroyable. Puis j'ai mangé dans un petit restaurant en compagnie d'un vieux qui travaille chez Barjaï et qui m'a proposé de m'épouser. Un copte, évidemment, mais qui ne déteste pas les catholiques. Il m'a raconté pas mal de trucs sur les Barjaï, qui ont des intérêts un peu partout dans la région, à Aden, en Egypte également.

— Et le frère Frumence ?

— Il se fait le plus discret possible. Mais mon prétendant n'avait pas vu ressortir Peri. Il m'a promis de se renseigner. Je lui ai raconté une histoire invraisemblable. Il n'aime pas beaucoup les Barjaï, qui sont des patrons assez durs, d'après ce que j'ai compris. Mais j'ai appris autre chose. Ils possèdent tout le pâté de maisons mais en passant par le nord on pénètre dans une sorte de jardin suspendu sur

lequel donnent les portes-fenêtres de la maison d'habitation.

— Combien sont-ils ?

— Le père, un véritable patriarche, le fils, la bru, et une sœur. Une drôle de fille qui voyage beaucoup, paraît-il. Mon vieux copain prétend qu'elle est même allée s'engager en Israël lors de la guerre du Kippour et y est restée six mois. Il y a des coptes, en Israël ?

— Certainement. Et le moine ?

— Il n'en sait pas grand-chose et le prend pour un parasite. Il paraît qu'il est fréquent que les familles riches prennent en charge un de ces religieux.

Elle regarda sa pendulette de voyage.

— C'est l'heure du repas et j'ai faim. Attendez-moi en bas.

Galla ne manqua pas de venir le rejoindre pour lui proposer un apéritif.

— Vous savez que la police ne surveille plus la maison ?

— Et avec le Front, comment cela se passe-t-il ?

— Rien. Silence absolu. Mon père se trouve un peu soulagé. Vous croyez qu'ils lui ficheront la paix ?

Raisonnablement, ils n'avaient plus aucune raison de l'importuner. Ce n'était pas ce qui leur ferait retrouver Peri.

— Je le pense, oui.

Il dégustait le minestrone en compagnie de la Mamma lorsque la jeune fille lui dit qu'on le demandait au téléphone. Il pensa au sénateur Holden, mais la voix était plus jeune, ironique.

— Vous souvenez-vous de moi, Commander ? Jelouj. L'homme qui vous a conduit au quartier général du Front.

— Merci pour la voiture, répondit Kovask.

— J'avais promis et nous ne sommes pas des voleurs. Je suis chargé de traiter avec vous. Etes-vous en possession du double des documents ?

Kovask ne put s'empêcher de sourire.

— Et vous, avez-vous Aldo Peri ?

Jelouj resta silencieux et prit le parti d'en rire.

— Match nul, hein ? Mais c'est très important pour nous.

— Mais pour moi également, dit Kovask. Entre nous, je voudrais que vous sachiez que le brave Branco n'est en rien responsable de sa fuite. Peri a pris peur, simplement.

— Nous le savons. Mais Peri n'a pas été bien conseillé. Par votre chère amie et collègue, la *signora* Marani. D'ailleurs, cette brave femme ne doit pas s'appeler ainsi. Je suppose qu'elle travaille elle aussi pour le sénateur Holden et qu'elle n'a jamais eu de fils ingénieur.

— Bravo ! dit Kovask. Mais Peri l’a jouée. Il lui a glissé entre les doigts au cours de la nuit.

— C’est difficile à croire, *signore*. Vous savez que vous ne devriez pas jouer au plus malin avec nous. Vous ne semblez pas estimer nos possibilités à leur juste valeur.

— Justement si, dit Kovask. Nous avons une piste mais nous voulons d’abord la vérifier. Si je récupère Peri, j’espère qu’il aura également le double des documents. Il est inutile de compter sur le sénateur Holden. Il refuse absolument. Sa démarche serait vraiment maladroite et ruinerait non seulement sa carrière, mais encore la diplomatie américaine.

— Nous avons essayé, dit Jelouj. Vous sauriez donc où se trouve Peri ?

— Non, pas encore, mais je pense le découvrir dans les prochaines heures.

— Je puis donc vous rappeler ?

— Demain matin ?

Il retourna s’asseoir, expliqua brièvement à la Mamma de quoi il retournait. Celle-ci lui raconta alors ce qu’elle avait appris de Peri.

— Seule une organisation puissante, structurée et décidée à obtenir des résultats a pu agir ainsi, dit le Commander. Le frère Frumence travaille pour un pays et non pour un groupe d’intérêts.

— L’Egypte ?

— Non. Enfin, disons non pour le moment.

— Les Russes ?

— C’est plus crédible. L’Eglise copte a peut-être des relations avec les orthodoxes... Mais je n’y crois pas beaucoup. Cette nuit, nous irons faire un tour du côté des entrepôts Barjaï. Il faut que nous coïncions ce faux frère Frumence.

Il lui cacha qu’il avait été suivi en se rendant à l’église copte, mais qu’il avait dû laisser son homme sur sa faim car il avait quitté l’église par la sacristie sur le conseil du prêtre. Néanmoins, Jelouj devait se demander ce qu’il était allé faire dans ce lieu consacré.

— On va se coucher tôt. On se lève à 1 heure et on file avec ma voiture. D’accord ?

— Encore une sale nuit en perspective, dit la Mamma. Je n’ai pas fermé l’œil pour surveiller Peri.

Galla vint leur apporter le dessert, une glace aux fruits confits, en profita pour s’appuyer contre lui un peu trop longuement.

— Cette fille est un volcan, remarqua ensuite la Mamma. Elle a ensorcelé littéralement Peri. Jusqu’à l’escroquer de dix mille dollars.

Elle lui expliqua comment. La jeune fille ne lui avait pas raconté cet épisode-là.

— Méfiez-vous d'elle, mon garçon. Surtout si vous persistez à aller vous balader avec moi à 1 heure du matin dans le quartier copte.

— Cela n'aura rien d'une promenade au clair de lune, vous savez.

La vieille dame sourit avec indulgence.

Kovask prit une douche dans la salle de bains située en dehors de l'étage, rejoignit sa chambre en sifflotant. Galla, allongée nue sur son lit, l'attendait, souriante.

— Eh bien ! dit-il en repoussant la porte, tu ne perds pas de temps !

— Je suis comme ce type qui venait réclamer sa livre de chair, dit-elle.

— Shylock ? Tu as des lettres ! Mais une livre, peste ! Aurais-tu eu la berlue ?

Elle eut un rire canaille, s'étira voluptueusement. Il n'eut qu'à dénouer son peignoir de bain, se pencher sur le ventre brun où foisonnait une végétation vivante et y enfouir sa bouche. Galla ronronna comme une chatte, s'ouvrit largement. Cette fille avait le don de lui mettre du feu dans les veines. Il avait cru s'en tirer à bon compte mais elle exigea le grand jeu, le relança jusqu'à ce qu'il menaçât de la flanquer à la porte.

— De toute façon, je déteste dormir avec quelqu'un d'autre, dit-il. Rejoins ta chambre.

Pas question qu'elle sût qu'il avait quitté l'auberge à 1 heure du matin. Mais elle n'était pas susceptible et il eut beaucoup de mal à se débarrasser d'elle.

Seul enfin, il se jeta sur son lit, s'endormit d'un coup. Ce fut la Mamma qui le secoua. Elle regardait droit devant elle d'un air choqué.

— Vous pourriez vous couvrir, dit-elle. Ou remonter votre réveille-matin. J'ai patienté un moment, puis j'ai compris que vous dormiez encore. J'ai entendu cette fille sortir de chez vous et rire toute seule dans le couloir. Elle paraissait en pleine forme...

Puis elle se tourna pour lui laisser le temps d'enfiler son pantalon. Il alla faire couler de l'eau, plongea son visage dans le lavabo. Il avait du mal à regrouper ses pensées. Cette garce de Galla l'avait complètement vidé.

CHAPITRE XV

Ce fut la Mamma qui se rendit compte qu'ils étaient filés par une voiture qui circulait tous feux éteints. Kovask la repéra dans son rétroviseur et resta assez perplexe.

— Certainement Jelouj, dit-il. Il ne me fait qu'à moitié confiance.

— Comment est-il ?

— La cinquantaine, bien bâti, avec une énorme moustache qui lui barre tout le visage. Je vais essayer de le semer. En souhaitant qu'on ne tombe pas sur une patrouille de l'armée.

— Mieux vaut abandonner la voiture non loin de l'église copte, dit-elle, et je vous indiquerai un passage intérieur. Peut-être que notre ami l'ignore. Il faudra faire vite, laisser les portières ouvertes.

— On ne la retrouvera pas au retour, dit Kovask, mais tant pis !

Avec une rapidité qui surprenait toujours chez cette femme de cet âge, qui se plaignait souvent de ses mauvaises jambes, la Mamma fila devant lui dès qu'ils eurent stoppé, en direction d'un escalier étroit qui menait à un passage voûté. Au quart de ce dernier, elle poussa délibérément une porte, la referma. Colla son oreille contre en lui recommandant le silence.

— Il vient de passer en courant. Malgré ses semelles en caoutchouc mousse, je l'ai nettement entendu. Venez, maintenant.

Ils traversèrent plusieurs cours encombrées de linge, certainement utilisées par un blanchisseur. D'ailleurs, ils passèrent près d'une énorme étuve où clapotait de l'eau. Plus loin, ils ressortirent en plein quartier copte.

— Nous allons trouver les jardins suspendus, bientôt. Il n'y a qu'un muret à franchir.

A cause de la lune bien ronde, Kovask découvrit la pelouse, d'une somptuosité de velours. Plusieurs jets d'eau tournoyaient dans la nuit et les aspergèrent au passage. Il y avait aussi des rosiers qui parfumaient l'air. La façade de la maison ressemblait à une mosquée avec ses mosaïques, ses moucharabiehs et ses arcades.

— On peut passer par la fenêtre de gauche, chuchota la Mamma. C'est la chambre du patriarche et il est sourd comme un pot.

— C'est votre fiancé qui vous a donné tous ces détails ?

Elle haussa les épaules d'un air vexé. En s'approchant, ils surprirent un ronflement étonnant. Un ventilateur brassait l'air au-dessus d'un lit immense. Ils ne firent que traverser la chambre, puis sortirent dans un long corridor, atteignirent un escalier de marbre. Les commutateurs étaient tous équipés de veilleuses qui donnaient une clarté rouge suffisante.

— Il y a deux bureaux. Celui de la maison et celui de l'entreprise. On doit y trouver notre affaire, je pense.

Mais elle ne savait derrière quelle porte. Ils visitèrent ainsi un salon et une lingerie avant de tomber juste. Une pièce charmante meublée en style victorien. La lampe de Kovask fit le tour des vitrines et des bibliothèques, s'immobilisa sur un scribain en acajou.

— Je m'occupe de la table, dit la Mamma.

Mais à part des factures, quelques lettres sans intérêts et une collection de timbres, ils ne trouvèrent pas grand-chose. La Mamma avait cru faire une découverte avec un carnet noir à tranche rouge, mais Kovask élucida rapidement les chiffres mystérieux qui s'alignaient à chaque page datée :

— Les cours internationaux de la laine, dit-il. Pas de quoi s'exciter là-dessus.

— Si c'était un code ?

— Je ne crois pas.

— Alors il faut descendre. Côté nord, la maison a deux étages. On fera peut-être une meilleure récolte.

Ils atteignirent la cour où Kovask avait vu travailler des ouvriers à la fin du jour. L'odeur commençait à devenir très forte. Les peaux trempaient dans d'immenses cuves en ciment mais certaines étaient en bois et plus anciennes. L'entrepôt était une solide construction soutenue par des arcades où l'on aurait pu installer un grand marché. Les peaux s'y entassaient, arrivant directement des abattoirs ou des ramassages en campagne. Certaines, très belles, étaient attachées par des ficelles sur des cadres de bois.

Tout au fond, la lampe de Kovask éclaira un bureau vitré. Ils y foncèrent directement.

— Ce que nous cherchons est certainement mêlé aux papiers d'affaires. Ce qu'il nous faut, c'est de la patience.

Kovask trouva un premier dossier dans un classeur marqué « Italie ». Il l'emporta sur le bureau, tourna les feuillets lentement.

— C'est bon ? demanda la Mamma.

— Il y a des adresses de coptes en Italie, répondit Kovask, mais aussi des noms patronymiques curieux : Cohen, Avard, Levy...

— Des israélites. Des correspondants d'affaires.

— Possible.

Mais dans le dossier marqué « Syrie », il découvrit mieux. Une dizaine de feuillets dactylographiés qu'il montra à la Mamma.

— Un code. En hébreu !

— Impossible qu'il soit utilisé pour le courrier... Il doit y avoir un émetteur radio quelque part dans cette maison.

— Dans la journée, j'ai remarqué une superbe antenne de télévision sur le toit. La plus haute de tout le quartier.

— Continuez, je vais aller voir dans l'entrepôt.

Essayant de ne pas respirer, il circula parmi les ballots de peaux puantes, s'enfonça au plus profond de l'entrepôt. Il inspectait chaque pile d'un coup de sa torche électrique. Ce fut par hasard qu'il découvrit celle qui reposait sur un cadre en bois muni de roulettes. Elle était seule, contre un mur. Il essaya de la tirer mais un système devait bloquer les roues. Il le trouva aisément et le tas de peaux de mouton se déplaça sans difficulté. Derrière, il éclaira une porte basse fermée à clé. Il avait emporté un passe spécial qui avait été fabriqué exprès pour lui, du temps où il était agent des services secrets de la Navy. Après quelques tâtonnements, il parvint à débloquer la serrure et la porte s'ouvrit.

Outre l'émetteur radio de grande puissance, il découvrit un coffrefort encastré dans le mur. Mais il ne put en venir à bout. Il nota la fréquence sur laquelle émettait l'appareil, vit un magnétophone à défilement ultra-rapide, de quoi expédier un message en moins d'une seconde, ce qui interdisait pratiquement tout repérage gonio. Pourtant, après un examen plus approfondi, il acquit la certitude que l'émetteur diffusait à destination du ciel. En direction d'un satellite spatial qui lui servait certainement de réflecteur. Un satellite américain qui remplaçait la base de Kagnew, qui avait été durant des années l'oreille de Washington en Afrique. La découverte le fit sourire. Ces gens-là ne manquaient pas d'humour ni de culot.

Il regretta de ne pouvoir ouvrir le coffre, qui devait contenir les archives du réseau dont la nationalité n'était plus un mystère pour lui. La porte refermée, il repoussa la pile de peaux devant, bloqua les roues.

Dans le bureau, la Mamma était assise, sa lampe électrique posée à côté d'elle. Elle paraissait réfléchir mais il ne comprit que trop tard le mouvement de ses yeux. Quelqu'un lui enfonça un objet dur dans les reins.

— Ne bougez pas. Les bras en l'air, dit une voix à l'accent italien chantant.

Une main rapide le palpa avec beaucoup de dextérité. Il sut qu'il

avait affaire à un professionnel et préféra ne pas tenter l'impossible.

— Allez près d'elle, mais les mains en l'air. Je vous préviens que mon arme fait de drôles de dégâts.

Il obéit, se retourna, aperçut une sorte de personnage petit et ridé, qui ouvrait une bouche édentée dans un sourire ravi tandis que ses yeux malins se plissaient.

— Je vous présente mon fiancé, dit la Mamma.

— On ne peut plus se fier à personne, répondit-il. Vous devriez songer aux petites annonces.

— Il m'a salement roulée.

L'homme riait en silence mais le fusil de chasse à canon scié pointait fermement vers eux sa double gueule.

— Ah ! on peut dire que je suis bien tombé, à midi... Mais ce n'était pas le hasard. D'habitude, je ne mange jamais dans ce restaurant, mais le patron, il vous avait repérée.

La Mamma paraissait très vexée.

— Il m'a dit : « Basile, va donc voir un peu ce qu'elle cherche, cette vieille. Ça ne me plaît pas. » Mais je ne pensais pas que je ferais une si belle pêche. Deux au lieu d'une.

Il riait toujours, pointa son pouce déformé vers l'entrepôt.

— Je dormais là-bas, au haut d'une pile. Mais d'un œil. Je vous ai entendu venir. Le patron ne pensait pas que vous auriez cette audace, mais moi j'étais certain.

Il ramena son pouce pour désigner le téléphone :

— Décrochez ça. Dites au patron que vous êtes là et que je vous tiens en joue.

La Mamma regarda Kovask d'un air désolé et ce dernier inclina la tête. Elle décrocha, entendit une voix jeune qui s'inquiétait.

— Bonsoir, *signore*, fit-elle avec humour. Désolée de vous réveiller en pleine nuit, mais Basile me paraît un peu nerveux avec sa pétoire. Si vous voulez bien descendre...

Elle écouta, raccrocha lentement.

— Qu'est-ce qu'il a dit ?

— Que vous étiez un bon gardien et qu'il arrivait.

Elle fit la moue.

— Bon gardien. Mais je ne crois pas que vous feriez un bon amoureux.

Basile cligna de l'œil droit, ce qui fit éclater un soleil de rides dans tous les sens.

— Vous y fiez pas. Je suis encore vert... Soixante ans bien tapés, pourtant, hein ? Et vous ?

— Ça ne se demande pas, voyons ! dit-elle, pleine de dignité.

Kovask comprenait qu'elle essayait de lui ménager une situation favorable pour désarmer le bonhomme et filer, mais Basile était plus coriace qu'elle ne pensait. Il avait su la duper une première fois et c'était surprenant. D'habitude, la Mamma flairait les pièges. Il fallait croire que les boniments du copte l'avaient quelque peu troublée.

— Je vous avais tracé le chemin, hein ? Par le porche, c'est impossible. Le soir, on ferme les grilles et pas moyen de les ouvrir. Les laisser ouvertes vous aurait mis la puce à l'oreille. J'ai préféré vous dire que par le jardin suspendu c'était plus commode. Hi hi hi !...

Sa bonne humeur n'était même pas humiliante et Kovask se surprit à sourire.

— Le patron ne va pas tarder. Lui qui ne voulait pas me croire... Et pourtant, depuis trente ans que je travaille pour lui, c'est pas la première fois que je surprends des voleurs. A une époque, il y avait une bande de gosses qui venaient nous piquer les peaux et nous les revendaient le lendemain matin. J'avais eu l'idée de les marquer et c'est comme ça que je les ai pincés.

Il en pleurait de rire.

— Tout de même, une dame comme vous, si comme il faut, si charmante... Et ce monsieur ? Vous n'avez pas l'air de voleurs de grand chemin. Je vous aurais conduite à l'autel sans hésitation, moi. Que pensiez-vous trouver ici, de l'argent ? Vous n'alliez quand même pas emporter un ballot de peaux puantes sous le bras ?

Etait-il sincère, ignorant des activités occultes de ses patrons ou bien attendait-il l'arrivée de ces derniers pour se dévoiler ?

Il y eut du bruit dans l'entrepôt. Des lampes s'allumèrent. Basile tendit la main et donna aussi de la lumière. Un homme jeune, de type oriental, avec ses yeux en amande et son teint basané, arrivait, un gros calibre à la main, suivi d'un moine au capuchon découvrant un visage plus nordique celui-là : frère Frumence. Kovask le découvrait enfin.

— Merci, Basile. Vous aviez raison. Vous aurez droit à une belle prime.

L'Oriental examinait les deux Américains. Il se tourna vers Frumence :

— C'est elle ?

— Bien sûr, mais lui, je ne le connais pas.

Kovask s'inclina et se présenta. Le titre de Commander parut les surprendre.

— Vous travaillez pour la Navy ?

— Autrefois. Je suis chargé d'une enquête par le sénat américain. Mais je ne croyais pas aboutir ici dans cette entreprise à la façade si

honnête. Vous êtes frère Frumence ?

Le moine fronça les sourcils.

— Vous me connaissez ?

— Nous savons beaucoup de choses sur vous. D'ailleurs, vous n'êtes pas réellement un moine.

— Mais vous dites la messe comme un vrai, renchérit la Mamma.

— C'est pas des voleurs, dit Basile en se grattant le crâne. Je me disais aussi, mais j'étais pas sûr. Des petits curieux, hein ? Pas moyen de les remettre aux flics, alors ?

— Non. D'ailleurs, ils ont fouillé partout.

— Celui-là, dit Basile, est allé dans l'entrepôt.

Le jeune patron fonça en jurant, revint aussitôt, le visage crispé par la colère.

— Il a déplacé la pile de peaux. Il a même ouvert la porte. Ils en savent beaucoup trop long, maintenant.

— Oh ! pas autant que vous croyez, dit Kovask. *Signore* Barjaï, je suppose ? Et votre sœur, toujours en voyage ?

L'homme lui jeta un regard glacé.

— Vous n'êtes pas en condition de vous moquer. Vous êtes nos prisonniers et votre situation est grave. Plus que vous ne le pensez.

— De quelle enquête du Sénat s'agit-il ? demanda le faux moine.

— Au sujet de ces gisements de pétrole qui se trouvaient dans le sous-sol de ce pays. Un bluff. Vous avez bien travaillé jusqu'à présent et vous pensiez que la Maison-Blanche s'engagerait à fond ? Un deuxième front n'est jamais une mauvaise chose pour un pays aussi coincé que le vôtre.

Ils échangèrent un regard consterné. Mais le faux religieux réagit le premier.

— Jusqu'à présent, il a marché. Vous êtes entre nos mains. Qui osera prétendre que ces documents sont des faux ?

— Ne vous réjouissez pas trop vite, répondit calmement Kovask. Vous avez en face de vous un homme décidé, notre patron. Le sénateur Holden.

— Celui qui enquête sur les fonds américains accordés au Wollo ?

— Le même. Il ne croit pas au pétrole érythréen et ne veut pas d'un second Viêt-nam dans cette région.

Tout de suite il regretta cette bravade. Le regard du faux moine ne lui plaisait pas. Le fanatisme de ces yeux glacés lui faisait peur.

— Un sénateur américain, fit-il d'une voix méprisante, qui se promène sans escorte dans les camps de réfugiés, qui prend de gros risques. Il pourrait bien lui arriver un accident. Pas un attentat, qui

pourrait alerter ceux qui, comme lui, doutent encore. Je vous remercie, *signore*, de ces précisions.

— Que fait-on, demanda Basile, on les descend ? Pas avec ma pétoire, car il y aurait de la viande dans tous les coins. Je crois qu'il vaudrait mieux leur attacher une pierre au cou et les noyer dans une des cuves. C'est propre et efficace. Vous n'êtes pas d'accord, *signore* Barjaï ?

— Si, mais je voudrais qu'ils se montrent beaucoup plus bavards. Basile, tu vas aller faire une promenade dans le quartier. Ouvre l'œil. Ils ne sont peut-être pas venus seuls.

— Entendu, patron. Comptez sur moi.

Kovask pensa qu'il préférerait affronter un automatique qu'une pétoire chargée de chevrotines. Mais lorsqu'il vit le moine sortir un gros colt de sous sa robe, il renonça provisoirement à toute aventure.

— Ainsi, dit-il, ironique, vous travaillez pour Israël. Pour le Shin Bet, évidemment. Quelle bonne idée que d'utiliser des coptes, que l'on trouve un peu partout dans ces pays du Proche-Orient et de la côte orientale d'Afrique !

CHAPITRE XVI

La Mamma ne put retenir un fou rire nerveux en voyant leur expression furieuse.

— Ils font vraiment une sale tête. Mon cher Serge, ils n'ont plus du tout envie de nous laisser repartir, maintenant, et je crois que je vais finir ma vie dans un bain de peaux de chèvre et de mouton, ce qui n'est pas très ragoûtant. Vous auriez pu tenir votre langue.

— Ce n'est pas très habile, en effet, dit le faux moine. Avez-vous communiqué cette découverte à quelqu'un ?

— Non, c'est en venant ici qu'il a découvert tout ça, dit nerveusement Barjaï. J'ai toujours pensé qu'il était imprudent et dangereux que vous habitiez chez nous. Nous sommes des informateurs et voilà que tout le réseau est grillé à cause d'un actif. En vingt ans de travail secret, nous n'avons jamais commis une erreur. Mon père a toujours été insoupçonnable et j'espérais bien l'être aussi longtemps que lui.

Le moine haussa les épaules.

— L'affaire était trop importante. J'avais besoin d'une base solide.

— Oh ! ne vous illusionnez pas trop, dit Kovask. On sait que votre jeune sœur a séjourné longtemps en Israël et on la soupçonne d'avoir participé à la guerre du Kippour.

Barjaï sursauta. Le frère Frumence serra les dents.

— Un coup de votre Basile... Il est trop bavard, je vous l'ai déjà dit.

— Il déteste ma sœur pour ce qu'il appelle ses sympathies juives.

Le regard que Kovask échangea avec la Mamma était compréhensible. Basile appartenait au réseau mais ignorait qu'il était dirigé par Israël. Peut-être croyait-il travailler pour la cause copte. Ces derniers espéraient obtenir des postes de responsabilité un fois l'Erythrée libérée. Voilà pourquoi son patron l'avait éloigné momentanément.

— Taisez-vous donc ! s'exclama Barjaï, ils écoutent avec attention.

Frumence eut un geste de colère.

— Aucune importance. Dès que ce Basile sera de retour, envoyez-le se coucher. Vous lui direz que nous n'avons plus besoin de lui. Nous

nous occuperons de ce couple tout seuls.

— Il faut que j'aïlle à sa rencontre.

— Attendez. On va les attacher et les bâillonner. La femme pour commencer.

Elle dut mettre les mains derrière le dos. Barjaï lui attacha les poignets, puis les chevilles de façon qu'elle ne pût faire que de tout petits pas. Puis il lui scotcha la bouche abondamment.

— Asseyez-vous au bureau.

La vieille femme obéit. Son regard se posa sur son grand sac toujours à la même place devant elle. Il y avait là-dedans de quoi la libérer.

Se méfiant de Kovask, ils agirent différemment. Barjaï lui ordonna de se tourner et Frumence, surgissant sur le côté, le frappa d'une manchette à la nuque. Il ne fut qu'à moitié assommé, mais sentit ses jambes faiblir. Un second coup l'étendit pour le compte. Lorsqu'il reprit connaissance, il était attaché et bâillonné, toujours allongé sur le sol.

— Je vais à la rencontre de Basile, dit le marchand de peaux.

Il revint quelques minutes plus tard, très satisfait.

— Tout va bien. Il n'a vu personne de suspect autour de la maison et il est allé se coucher. Un peu étonné, mais il n'a pas osé insister pour revenir ici.

— J'ai retenu son idée de cuve. C'est la meilleure solution. On peut même les laisser plusieurs jours sous les peaux.

— Et qu'en ferons-nous ensuite ? fit Barjaï, nerveux. Je ne suis pas un tueur, moi.

— Vous savez bien qu'on ne peut pas les relâcher.

— Oui, mais rien ne presse. Nous ne savons rien d'eux. Peri n'a pas été très bavard au sujet de cette vieille femme. Quant à l'homme, il n'avait jamais dû le rencontrer.

Kovask écoutait attentivement. C'était la première fois qu'il était question de Peri. Qu'était devenu l'ingénieur italien ? Ils n'en avaient pas trouvé trace dans la maison, mais peut-être était-il caché ailleurs.

— Nous savons qu'elle loge à l'auberge Regina, qu'elle se faisait passer pour la mère de Marani. Si elle disparaît, la police ne remontera jamais jusqu'à vous.

— Et la fille de l'aubergiste ? Elle vous a rencontré.

— C'est exact, mais puisque je quitte le pays, aucune importance.

— Vous en prenez bien à votre aise. Elle parlera de l'église copte et le curé donnera mon adresse. Comment croyez-vous que ces deux-là m'ont trouvé ? D'ailleurs, la femme l'a laissé entendre à Basile

lorsqu'ils ont déjeuné ensemble.

— Que voulez-vous faire ?

— Les garder encore quelques jours. Demain, c'est dimanche et les ouvriers ne viennent pas. On peut les enfermer au fond de l'entrepôt. Juste le temps de réfléchir.

Frumence ne paraissait pas très emballé par cette idée, mais il n'osa se montrer trop radical.

— Bien ; espérons que nous n'aurons pas à le regretter.

— Je vais chercher un chariot pour les transporter jusque là-bas. Vous n'avez rien à craindre. Ils ne s'évaderont pas.

On les chargea comme de vulgaire ballots de peaux et on les transporta dans une sorte de placard étroit muni d'une porte en fer.

— Laissons-les sur le chariot, ce sera plus commode, dit Frumence.

La porte refermée, ils se trouvèrent dans la plus grande obscurité. L'endroit n'avait aucune autre ouverture et l'air finirait par y devenir irrespirable. Kovask se tourna pour chercher une position plus confortable sur ce maudit chariot qui occupait la plus grande partie de la surface disponible. A côté de lui, la Mamma bougeait également. Ils ne pouvaient pas échanger un seul mot. Le scotch tenait très bien sur leur peau et Barjaï n'avait pas regardé à la dépense. Les liens n'offraient non plus aucune possibilité. Il flairait une odeur de moisi. Peut-être y avait-il un peu d'eau quelque part. En faisant tremper les cordes, peut-être affaiblirait-il leur résistance. Mais c'est en vain qu'il essaya de descendre du chariot. Il était bien coincé avec sa compagne sur ce maudit engin.

Et puis, soudain, la Mamma lui parla à l'oreille. Un véritable miracle.

— Je vais arracher votre scotch. Je vous préviens, ça fera mal. Je suis obligé de me servir de mes dents.

Pour la première fois, il sentit sa bouche sur ses joues, chaque fois qu'elle arrachait un morceau de ruban adhésif. Lorsqu'elle retira ceux appliqués directement sur la peau, il sentit les larmes lui monter aux yeux mais enfin il put respirer par la bouche et parler.

— Comment avez-vous fait ?

— Mon dentier. Désolé de trahir un secret intime, mais j'en porte un, un partiel. Avec des crochets solides. Je le poussais contre le scotch avec la langue jusqu'à ce que le crochet perce, puis je le retirais. Mais je suis moins libérée que vous.

A son tour, il lui arracha les bouts de scotch.

— Vous devriez ronger mes liens, dit-elle. Moi, avec mes fausses dents, c'est impossible.

Il leur fallut quelques minutes pour qu'il pût approcher sa bouche

des poignets de la Mamma. Et la corde était d'une solidité extraordinaire. Il en prenait mal aux mâchoires et ses dents l'agaçaient terriblement. De plus, il bavait beaucoup, ce qui le mettait de mauvaise humeur. Mais il obtenait des résultats et, bientôt, la force de la Mamma fut suffisante pour faire éclater le dernier toron. Rapidement, elle se libéra, puis le délia.

— Pour sortir, c'est autre chose, dit-elle.

— Laissez-moi tâter cette porte.

Elle était en fer, mais il découvrit les gonds placés à l'intérieur et vissés dans le chambranle, en fer également, avec des vis à tête plate.

— Il faudrait un tournevis, ou quelque chose qui en tienne lieu.

Des mains, il tâtonna sur le chariot, dessous, mais ne découvrit rien.

— Attendez, dit la Mamma. J'ai des plaquettes d'acier sous mes talons. Un principe d'économie.

— Il faut aussi les arracher.

Elle lui passa un soulier et il utilisa le fer cornière pour soulever la plaquette. Elle tomba sur le sol en ciment et il tâtonna longuement pour la récupérer. Mais lorsqu'il s'attaqua aux vis, il jura effroyablement.

— Elles sont rouillées !

— Et la serrure ?

Celles-là adhéraient moins. Il en dévissa une, deux. La troisième ne voulut rien savoir et il passa à la quatrième.

— On fait un bruit épouvantable, dit la Mamma. Si Basile dort dans le coin, il va finir par s'inquiéter.

La serrure était à moitié détachée mais la porte ne voulait pas s'ouvrir. Kovask commença de frapper avec ses pieds, et ses coups résonnaient comme un gong avec la porte métallique.

— Tout ça, lui dit la Mamma tandis qu'il soufflait un peu, pour découvrir nos adversaires de l'autre côté en train de rigoler tout leur souï.

— Je m'en fous, dit Kovask. J'ouvre et je fonce dans le tas. Je ne vais pas me laisser assassiner comme un lapin !

Enfin la serrure se détacha et vola dans le local tombant avec un bruit énorme. La porte s'ouvrit à la volée, claquant contre le mur. Et, dans la clarté lunaire qui pénétrait dans l'entrepôt, ils ne virent personne.

— Allez, on file !

Mais, au même moment, toutes les lampes s'éclairèrent et ils entendirent un pas traînant sur le ciment.

— Basile !

Du geste, Kovask indiqua les piles de peaux à la Mamma. Quant à lui, il retourna dans le cagibi, s'installa tant bien que mal sur le chariot, s'arc-boutant des pieds au mur du fond.

La Mamma, coincée entre deux piles de peaux, vit arriver son « fiancé », son fusil aux canons sciés à la main. Il regardait autour de lui avec méfiance, mais quand il aperçut la porte de fer ouverte, il jura effroyablement en italien :

— *Puta Madonna !...*

Il se précipita et, juste à ce moment-là, le chariot, propulsé avec violence par Kovask, le heurta, le faisant partir en arrière de plusieurs mètres. Sa tête heurta le ciment, mais, à demi assommé, il n'avait pas lâché son terrible fusil.

Kovask sortit du chariot, mais Basile se releva en même temps avec un ricanement mauvais.

— Bougez plus, espèce de gangster !

— Ne tirez pas, dit Kovask. J'ai quelque chose à vous apprendre. Les Barjaï sont des agents juifs. Ils travaillent pour Israël. Vous supportez ça, vous, un copte croyant ?

C'était la première fois qu'il essayait de faire jouer des sentiments racistes en sa faveur, mais il n'avait pas le choix.

— Qu'est-ce que c'est que cette saloperie que vous dites ? grogna Basile. Les Barjaï, travailler pour les juifs ?

— Je vous le jure. Je suis un agent américain et j'ai découvert qu'ils dirigeaient un important réseau qui cherche à mettre ce pays à feu et à sang.

— Pouvez pas trouver autre chose ? dit Basile. Américain ? J'aime pas les Ricains.

— Vous préférez les juifs ? lança Kovask, inquiet.

L'autre épaula son fusil.

— Je vais vous faire sauter votre sale tête de sur les épaules... Ça va pas faire un pli.

Kovask sut qu'il allait tirer, vit la pile de peaux osciller, puis s'abattre d'un coup sur Basile. Les deux coups partirent en même temps mais le Commander avait plongé sur le côté, roulait et se relevait. Juste pour voir la tête de Basile émerger du lot de peaux. Mais la Mamma arrivait sur lui, tenant comme un bélier une courte échelle qui lui avait servi à grimper au haut des piles. Le torse coincé entre les deux montants, il ne put résister à l'élan rageur de la Mamma, à son poids malgré tout respectable. Il alla s'écraser contre la porte en fer restée entrouverte, son crâne éclata avec un bruit insupportable.

Le Commander constata tout de suite sa mort, prit le bras de la Mamma.

— Il ne faut pas rester là.

— Mon sac !

Elle fonça dans le bureau, revint avec son précieux sac de cuir, aussi grand qu'un cabas. Au passage, Kovask se pencha, fouilla le cadavre et y trouva une clé.

— Basile ! C'est vous ? demanda la voix lointaine de Barjaï.

Déjà ils atteignaient la grille. La clé était dure mais Kovask ne sentait plus sa force. Enfin, ils firent irruption dans la rue, dévalèrent les différents escaliers vers l'église copte. Ils haletaient lorsqu'ils se laissèrent tomber sur les sièges de la voiture. Kovask démarra aussitôt.

— Quelle nuit ! laissa échapper la Mamma. J'ai bien cru que nous y resterions, cette fois. Et nous ne ramenons pas Peri...

— C'est sans importance, dit-il. Nous savons qui sont ces gens-là, ce qu'ils veulent. Demain, je file à Dessié. La vie du sénateur Holden est en danger.

Dans la salle de l'auberge, elle marcha d'un pas décidé vers le bar, y prit une bouteille de cognac et deux verres.

— Nous en avons bien besoin !

Mais ils tombèrent sur Branco, qui partait pour le marché. Ses yeux soupçonneux détaillèrent leurs tenues débraillées, la bouteille...

— Vous mettez ça sur ma note, dit Kovask.

L'aubergiste les vit entrer dans la chambre de la *signora*. Il secoua la tête. On ne pouvait se fier à personne ! Qui aurait dit qu'ils couchaient ensemble, ces deux-là ?

— Cette fois, disait la Mamma, ma réputation est cuite. A votre santé !

Elle avala d'un coup son premier cognac.

CHAPITRE XVII

Le sénateur Holden déjeunait dans sa chambre lorsqu'on frappa à sa porte. Il avait horreur d'être dérangé au moment du breakfast, aussi dit-il avec mauvaise humeur :

— Entrez.

En reconnaissant Kovask, il changea d'expression.

— Que vous arrive-t-il ? Mais d'où sortez-vous ?

— D'un avion-taxi. Il fallait que j'arrive avant que vous ne quittiez votre chambre. Vous êtes en danger de mort, sénateur.

Imperturbable, Holden lui désigna le plateau posé sur une table.

— Asseyez-vous et racontez-moi tout ça. Il y a de quoi manger pour deux et je commande toujours un litre de café.

Epuisé par sa nuit de veille, Kovask but deux tasses de café avant d'attaquer les œufs aux saucisses, puis les côtelettes d'agneau. Holden avait un appétit de général Dourakine et aucune émotion ne pouvait le lui couper.

— Allez-y, mon garçon ! On a essayé une demi-douzaine de fois de me liquider, dans ma vie.

Kovask parla, essayant de n'oublier aucun détail.

— Les Israéliens ? Ah ! les bougres ! commenta seulement le sénateur.

— Je n'aurais jamais dû parler de vous, dit Kovask, mais je voulais les inquiéter. Notre situation était désespérée.

— Aucune importance. Vous croyez qu'ils sont montés à Dessié pour me liquider accidentellement ?

— Certainement, sénateur. Un autre avion-taxi avait décollé une demi-heure avant le mien. Avec, à son bord, un moine copte.

— Pour cette ville ?

— Oui, sénateur.

Kovask se servit encore du café et alluma une cigarette. Il pourrait tenir la journée.

— Je dois me rendre en dehors de la ville, dans la campagne, où une laiterie a été construite avec des fonds du gouvernement américain. Pour transformer le lait en poudre. Or, dans ce coin, les

vaches produisent peu de lait et on a eu la folie des grandeurs pour cette usine. Un équipement sophistiqué, d'origine américaine, bien sûr. Si bien que l'argent du gouvernement est retourné dans les poches des fournisseurs de notre pays. Il y a un coup fourré là-dessous. De plus, une rivière en crue a emporté le seul pont praticable. Il faut faire un grand détour par le sud. Donc, aucune infrastructure n'avait été prévue ni aménagée. Je vais partir dans quelques instants. Vous m'accompagnez ?

— Vous avez une carte ?

— Bien sûr.

La route empruntée traversait la rivière en crue à vingt *miles* au nord. Le pont était signalé comme limité à trois tonnes.

— Certainement un pont en bois, dit le sénateur, insouciant. Il y en a des tas dans le coin.

— Pouvez-vous me procurer une voiture ?

— Certainement. Un coup de téléphone suffira.

— Une arme ?

Le sénateur le regardait comme s'il avait proféré une insanité et secoua la tête.

— Non. Ce n'est pas possible.

— Tant pis, je m'en passerai. Ne partez que vingt minutes, une demi-heure, après moi. C'est la seule chose que je vous demande.

En attendant sa voiture de location, il acheta des lunettes de soleil, une casquette de toile. De loin, il pouvait faire illusion. Il se procura également un jerrycan d'essence et quelques bouteilles de bière.

La route qui conduisait à la laiterie moderne partait de celle d'Addis-Abeba et s'enfonçait dans un pays difficile, montagneux. Un kilomètre avant le pont, il abandonna sa Simca de location, coupa à travers une crête et découvrit avec effarement une sorte de gorge encaissée au fond de laquelle coulait un torrent boueux. Le pont en bois était sur la droite. Quelques planches, vues de cette hauteur, disposées au plus étroit de la gorge. De quoi faire reculer un conducteur européen. Puis il aperçut un reflet, descendit prudemment et découvrit une Jeep. Avec beaucoup de précautions, rusé comme un Indien, il la rejoignit. Il souleva le capot, arracha le couvercle du delco et le jeta plus loin dans un fourré. Il ne voyait plus le pont mais, après avoir escaladé une sorte de falaise, il le découvrit vingt mètres en contrebas. Une ombre s'agitait sous le tablier de planches dans les travées métalliques.

Comme il descendait sans pouvoir se cacher, il entendit siffler une balle, s'aplatit contre la roche, sauta sur la gauche. Il était encombré par son matériel et cherchait une cachette. Il finit par la trouver dans

un creux de ronces, qui le déchirèrent sur tout le corps. En hâte, il vida ses bouteilles de bière, confectionna trois cocktails Molotov.

Mais il voulut donner une dernière chance au faux moine. Il cria, les mains en porte-voix :

— Frumence ! Abandonnez ! Je vous laisse une chance. Remontez et disparaissiez !

Deux balles firent sauter le rocher à cinquante centimètres de lui. Alors, sans hésiter, il alluma la première mèche, la jeta sur le tablier en bois, puis une seconde. L'essence en feu se répandit sur les planches, coula à travers. Il expédia son troisième cocktail, mais c'était inutile. Dans un hurlement de douleur, Frumence avait lâché prise. Son corps enflammé pirouetta et disparut dans le canyon.

Kovask, arrivé près du pont, ne vit plus rien dans le flot café au lait qui coulait trente mètres plus bas. Avec une branche d'arbre feuillue, il éteignit le début d'incendie, s'assura que les planches étaient encore solides, puis s'éloigna. Un peu de fumée montait encore du pont, mais il tiendrait le coup.

Avant d'atteindre sa Simca, il croisa la voiture du sénateur, conduite par un soldat. Bien calé à l'arrière, un cigare à la bouche, Holden se pencha pour baisser la vitre.

— Tout va bien, garçon ?

— Vous pouvez y aller. La voie est libre.

— Pas de prisonnier ?

Kovask secoua la tête avec tristesse.

— Pas possible avec ce genre de fanatique. Vous souvenez-vous... au début de la guerre ? Les Japs non plus ne voulaient pas se rendre. Je vous souhaite bon voyage. Je rentre à Asmara ce matin même. Mon avion-taxi m'attend. J'ai d'autres comptes à régler.

Sur l'aéroport de Dessié, il aperçut l'autre avion-taxi qui attendait, embarqua dans le sien et s'endormit au cours du voyage de deux heures. Cela lui fit du bien.

Il était midi lorsqu'il pénétra dans l'auberge. L'œil vif et le teint frais, la Mamma dégustait un americano et lui en commanda un.

— Du nouveau ?

— Un coup de fil pour vous.

— Jelouj ?

— Certainement. Il doit rappeler. Mais que vous êtes-vous fait aux mains ?

Elles étaient égratignées par les ronces, noircies par le feu. Il alla faire un peu de toilette, revint boire son verre. Jelouj lui téléphona et il lui demanda vingt-quatre heures.

— D'ici là, je pourrai terminer mon enquête et vous fournir de bons renseignements.

— J'y compte, répondit l'Erythréen sur un ton menaçant.

Ce fut le soir qu'ils apprirent que la famille Barjaï était en deuil d'un fidèle et ancien serviteur nommé Basile Warba. Un office serait dit à sa mémoire le lendemain matin, à 9 heures, puis le corps serait ramené en Egypte, pays d'origine du défunt.

— Je suis désolée ! dit la Mamma, très pâle. Je ne souhaitais pas la mort de ce malheureux, mais lorsque je l'ai vu vous menacer... C'est très regrettable.

— Non, pas pour les Barjaï. Cela les arrangerait plutôt.

— Je ne comprends pas.

— Eh bien, nous assisterons à l'office, demain matin.

Jelouj téléphona le soir et Kovask eut une longue conversation avec lui.

A 8 h 50, ils étaient au dernier rang de l'église copte. Le cercueil plombé par les douanes arriva peu après, ainsi que toute la famille Barjaï. Le patriarche, soutenu par son fils et sa bru, un peu gâteux, n'arrêtant pas de dodeliner de la tête et de parler à voix haute. L'office des morts était dirigé par le gros prêtre barbu.

Un quart d'heure plus tard, huit homme armés jusqu'aux dents pénétraient dans l'église. Il y eut des cris, un certain affolement. Le prêtre écarta les bras pour empêcher les profanateurs d'avancer, mais, comprenant qu'il avait affaire au Front, il recula contre l'autel et, très pâle, ne bougea plus.

— Que personne ne bouge ! cria un homme trapu à la moustache impressionnante. Nous ne voulons de mal à personne. Nous venons juste faire une vérification.

Deux combattants du Front firent alors sauter les scellés de douane du cercueil, dévissèrent le premier couvercle, découpèrent à la cisaille le cercueil de plomb sur toute la longueur, écartèrent l'enveloppe. L'un d'eux plongeait ses mains un peu partout tandis que Jelouj se penchait sur le visage du mort. Lorsqu'il se redressa, son regard chercha celui de Kovask au fond de l'église et un mince sourire fugitif apparut sous sa formidable moustache. Puis un des deux hommes lui tendit deux sacs en plastique.

Trop saisie pour pouvoir parler jusque-là, la Mamma demanda d'une voix émue :

— Qu'est-ce ?

— Certainement les archives du réseau et le double des documents pétroliers falsifiés. Des photocopies, très certainement. Des bandes magnétiques. Les Barjaï ont senti que ça allait mal. Ils préparaient leur

fuite.

— Mais qui est dans le cercueil ?

Les combattants sortaient déjà. Jelouj passa près d'eux sans un regard, mais il paraissait très satisfait.

Il y eut un moment de stupeur, puis quelqu'un s'approcha du cercueil profané et poussa un cri.

— Ce n'est pas Basile !... Ce n'est pas Basile !...

La foule commença de paniquer. Les Barjaï se dirigeaient, en traînant le vieux patriarche, vers la sacristie.

— Ils s'enfuient ! dit la Mamma.

— Du calme.

Mais ceux qui essayaient de sortir par le porche principal refluèrent et un chuchotement courut :

— La police !

Elle pénétrait en masse dans la travée centrale mais aussi par la sacristie. Un peu trop tard pour coincer les rebelles du Front, mais suffisamment tôt pour arrêter les Barjaï et leur demander des explications sur le macabre échange de cadavres.

— Je me demande comment ils expliqueront la présence de ce pauvre Peri en lieu et place de ce brave Basile, dit Kovask.

— Vous êtes certain ?

— Allez donc voir, si vous en doutez. Mais ne vous faites pas trop remarquer tout de même.

— Mais ce brave Basile... ?

— Oh ! peut-être dans l'incinérateur qui brûle les déchets de pelleterie dans la cour. Ou enterré dans l'entrepôt. Ils ne manquaient pas de possibilités.

Lorsqu'ils furent autorisés à sortir, Kovask eut un dernier regard pour le trio. La femme de Barjaï junior paraissait très jolie. Son mari, très pâle mais digne, était debout près de son père, qui marmonnait, une main protectrice sur l'épaule du patriarche.

FIN

G. J. ARNAUD

Un moine copte blond, aux yeux bleus, qui manque étrangement de douceur chrétienne. Depuis qu'il se trouve dans la ville d'Asmara, capitale de l'Erythrée, province sécessionniste de l'Ethiopie, il se produit d'étranges événements. Une mission géologique italienne disparaît dans l'explosion de son camion-laboratoire et l'unique survivant devient l'enjeu de bien des convolutions. Une fille un peu fofolle se promène avec le sceau de l'Eglise copte en haut de la cuisse. Et dans la vieille ville copte, l'odeur des peaux de moutons pourrait bien dissimuler d'autres puanteurs, tandis que dans la province voisine les enfants meurent de faim par centaines.